

# Sainte Hélène

*Nous avons lu et examiné, par ordre du Révérendissime Père Général, l'ouvrage du R. P. A.-M. Rouillon, O. P., intitulé " Sainte Hélène " avec préface par le T. R. P. M.-J. Ollivier, Maître en Théologie, ouvrage destiné à faire partie de la collection " Les Saints ". Nous déclarons n'y avoir rien trouvé qui puisse s'opposer à l'impression.*

*Jérusalem, le 30 juin 1907.*

Fr. PAUL M. SÉJOURNÉ  
des Fr. Pr.  
Lect. en Théol.

Fr. HUGUES VINCENT  
des Fr. Pr.  
Lect. en Théol.

*Attendu les approbations ci-dessus, nous permettons l'impression du livre auquel elles se réfèrent.*

*Rome, le 20 juillet 1907.*

Fr. HYACINTHE M. CORMIER  
M. G. O. P.

---

## IMPRIMATUR

*Parisiis, die 26 julii 1907.*

G. LEFÈBRE  
Vic. Gen.

**“ LES SAINTS ”**

# Sainte Hélène

par

LE P. A.-M. ROUILLOON, O. P.

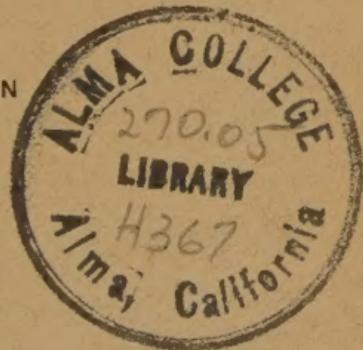
AVEC PRÉFACE

DU

T. R. P. M.-J. OLLIVIER, O. P.

MAITRE EN SACRÉE THÉOLOGIE

SIXIÈME ÉDITION



PARIS  
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE  
J. GABALDA, Éditeur  
RUE BONAPARTE, 90

1927

26340

LES SAIS

# LES SAIS

A MA MÈRE

# PRÉFACE

---

AU RÉVÉREND PÈRE ROUILLON  
DES FRÈRES-PRÊCHEURS

Mon révérend et cher père,

Vous me faites grand honneur, en me demandant de présenter au public votre étude sur sainte Hélène : je ne m'en prévaux pas, sachant bien que votrc choix est dicté par une amitié dont je vous suis reconnaissant, plus que par mon mérite sur lequel nous ne nous faisons illusion ni l'un ni l'autre. Je me borne à vous en remercier, comme d'un plaisir d'autant plus appréciable que j'aime beaucoup la sainte impératrice dont vous ravivez la mémoire. Moi-même, vous le savez, j'ai donné quelque temps aux recherches que vous avez poursuivies avec une persévérance et un succès dont je ne

pourrais me targuer : en me réservant une petite part dans votre œuvre, vous me consolez d'avoir été devancé par vous et ramené à la place qui me convient, — celle d'un disciple heureux de recevoir de bonnes leçons, au lieu d'en risquer de douteuses.

La figure de sainte Hélène est une des plus séduisantes de l'histoire de l'Église et sa vie l'une des plus fécondes qui se puissent méditer.

La femme, la mère, la souveraine sont également dignes d'attention, d'admiration même, en dépit des ombres qui planent sur ses origines et sur quelques-unes de ses dernières actions. Dans le cadre surtout où son temps la place, elle a un relief et un charme, dont on subit malgré soi la puissance : elle domine son entourage sans effort, et d'une hauteur égale à celle où se placent son époux et son fils, si grands qu'ils soient parmi leurs contemporains. L'éclat de leur nom vient en partie de leur fortune ou de leur naissance : le nom d'Hélène doit son éclat seulement aux mérites de celle qui le porte, et il arrive à la plénitude de son

rayonnement avant que le rang suprême y ajoute sa splendeur.

Telle que vous nous la présentez et telle qu'elle est réellement, elle nous apparaît comme un autre type de la femme forte : païenne d'abord, puis chrétienne, elle réalise un idéal dont le double aspect, si différents qu'il soit, fixe également le regard et la pensée. Fille du peuple et mère de rois, — servante à Drépane et souveraine à Byzance, — régnant tour à tour sur les cœurs par sa beauté et ses vertus, — héroïne de légende et d'histoire tout à la fois, elle est véritablement hors de pair entre les femmes les plus illustres dont les annales romaines ont consacré le souvenir. En elle, pourrait-on dire, tout est contraste et se résout en accord, — le contraste et l'accord se faisant valoir mutuellement, par un privilège assez rare, partagé seulement, — et encore dans une moindre mesure, — par notre sainte Clotilde, puisque celle-ci, dans les épreuves de sa jeunesse, ne fut pas obligée d'oublier qu'elle était de race royale et pouvait aspirer à porter une couronne.

La *Vie d'Hélène* semble un roman, comme on dit aujourd'hui, et rien de plus facile à comprendre que le caractère légendaire de sa première forme. Ce n'est pas seulement la flatterie qui a dicté les fantaisies dont on entourait ses origines : c'est un besoin, — qui se justifie tout seul, — de mettre en rapports convenables, en équilibre (si l'on veut), les diverses parties de ce merveilleux poème, d'une saveur si particulière et d'une envolée si grandiose. La fille des vieux rois celtiques n'est-elle pas la compagne prédestinée du César pacificateur de la Grande-Bretagne? Que pouvait dire à l'imagination populaire la *Drépane* ignorée, d'une Bithynie aussi légendaire, pour nos ancêtres, que le royaume du Cathay ou l'Empire du Grand Mogol? Tout au contraire, la figure de Constance Chlore appartenait à la réalité historique, comme celle même de Constantin, et s'encadrait tout naturellement dans les lignes majestueuses du palais de Trèves auquel s'attache, comme le lierre aux grandes ruines, le nom d'Hélène *Augusta*. C'étaient de grands artistes que les

légendaires et ils avaient un sens profond des convenances, qui relient les apparences aux réalités.

Le séjour du César dans le nord des Gaules y faisait supposer, sans invraisemblance, celui de la femme qu'il avait dû répudier, sans consentir à l'oublier, et qui pouvait se croire le droit de le suivre à travers ses pérégrinations, perdue dans son ombre, mais présente à son cœur.

Pardonnez-moi une comparaison ambitieuse peut-être, mais que je crois juste. Dans le tableau de la Vie des Saints, l'histoire est le dessin, avec sa probité implacable; à la légende appartient le coloris, dont la vérité admet quelque mirage, ce qui lui donne la transparence, l'éclat, le mouvement, la vie en un mot.

L'histoire précise la matérialité des faits: la légende en dégage l'inspiration, l'âme, — et c'est pourquoi on a pu dire que la légende a souvent plus de réalité que l'histoire, parce que, sans elle, les faits n'auraient pas leur véritable physionomie. Comprendrait-on Constance Chlore oubliant Hélène, ou

celle-ci ne cherchant pas à se rapprocher de lui, avec une prudence qui contient à grand'peine l'ardeur de son amour et la fougue de son caractère? Sans la légende, il y a une lacune inexplicable dans l'histoire de Constance et de Constantin : pour combler cette lacune, je me résignerais facilement à croire aux récits qui retrouvent les traces d'Hélène dans l'Artois et la région transrhénane avant l'avènement de son fils au trône impérial. Les documents font défaut : pas tous ! Il reste le « document humain », celui que nous livre le cœur de la femme, de l'épouse, de la mère, — tel qu'il se révèle dans la Bithynienne, passionnée et tenace, que vous nous faites admirer. Je me persuaderai difficilement qu'elle n'a pas déjoué les précautions prises pour l'empêcher de rejoindre son époux, au cours de ses expéditions et de ses séjours dans les camps, où probablement la belle-fille de Maximien ne s'aventurait guère, laissant ainsi le champ libre à son audacieuse rivale. Car Hélène n'a jamais cessé d'être la rivale de Théodora, et sa résignation n'a jamais été qu'apparente. Tous

les documents du monde n'y feront rien : une femme de pareil caractère n'a jamais pu que dissimuler et attendre, comme c'était son droit et lui paraissait être son devoir. Que peut contre un amour légitime la fantaisie, qui prétend lui opposer une convention arbitraire, au nom d'un intérêt politique variable, au gré des révolutions les plus inattendues ? Si l'amour a la certitude d'être « fort même contre la mort », comment n'aurait-il pas la persuasion qu'il l'est aussi contre les difficultés bien moindres de la vie ?

L'humilité d'Hélène naquit de son illustration même : il y a loin — dans la vertu — de la servante de Drépane à l'Augusta de Constantinople, et je ne crois pas qu'on puisse parler de « *l'humble amante* » de Constance Chlore. Je ne la vois nulle part plus altière qu'à la suite de sa répudiation : elle prit alors, passez-moi l'expression, la mesure de ses adversaires et se promit de les vaincre. L'amour lui gardait le cœur de l'homme : le temps aurait raison de la femme. Constance était, pour elle, le vaincu

de la veille : Théodora serait celle du lendemain. Ce n'était pas pour rien une Grecque asiatique, une de ces créatures de passion, de patience et d'habileté, qui peuvent se promettre l'empire du monde, si le destin leur accorde le temps d'y parvenir. Quelque chose de supérieur, — de divin, — lui disait que le temps, s'il n'est à personne, est au Dieu dont elle se sentait prédestinée.

Mais je me laisse entraîner et j'ai l'air de vous faire le reproche de n'avoir pas comblé la lacune indiquée, en préférant la légende à l'histoire. Pardonnez-moi l'entraînement et ne croyez pas au reproche. L'entraînement s'excuse par le charme du sujet, et vous auriez tort de m'en vouloir après m'y avoir lancé vous-même : le reproche est loin de ma pensée et vous auriez, tout au plus, à y voir un regret de cette obscurité persistante, dans un récit, que vous ne pouvez rendre ni plus lumineux, ni plus complet.

Disparaîtra-t-elle un jour, et par votre effort à vous-même? Pourquoi ne pas l'espérer? L'Histoire est un abîme, dont nous sommes loin d'avoir touché le fond : les do-

cuments sont loin de nous être tous connus, et combien surgiront encore à l'improviste, comme il est arrivé tant de fois.

Vous êtes jeune : — votre travail en est la preuve, et je me réjouis d'y constater l'empreinte de la jeunesse à qui l'avenir appartient, l'avenir avec des ressources et des espérances, auxquelles mon âge ne saurait plus avoir le droit.

Je louerai donc votre passé, surtout en la prévision de l'avenir : ce que vous avez fait est bien, spécialement parce qu'il nous promet que vous ferez mieux encore. A l'œuvre donc : bon courage et bon succès !

Je serais heureux de vous voir, dans une prochaine édition, opposer un tableau de l'empire romain au temps d'Hélène, après la conversion de Constantin, à celui que vous nous avez donné du même empire avant l'arrivée de ce prince au pouvoir suprême. Nous comprendrions mieux, je crois, l'action de la sainte Augusta sur le mouvement de transformation que subit la société romaine, et aussi la réserve où se tient la mère toute puissante de César. Arrivée au faîte des

honneurs, la femme ardente et dominatrice que vous nous avez montrée poursuivant sa route, avec tant de constance et de bonheur, s'efface presque tout à coup et tout à fait. En dehors des sombres intrigues du palais, elle ne paraît plus mêlée à rien.

Pourquoi ne voyons-nous pas sa main dans quelqu'un des grands desseins de son fils relativement à la vie sociale et religieuse, où pourtant il nous paraît surprenant de ne pas la rencontrer?

Était-ce seulement le fait d'une vertu montée, du même pas, à son comble et à celui de la fortune, ou devait-elle sa prudence à une connaissance affinée des difficultés, sinon des impossibilités de la nouvelle situation? L'âme d'Hélène serait bien intéressante à étudier, à ce point de vue. Vous direz sans doute que les documents font défaut: mais ne peut-on pas y suppléer par un peu de divination, — par cet instinct de l'histoire, — que je vous ai entendu vanter, à Jérusalem, et dont il me semble que vous ne manquez pas. Je me trompe probablement; si j'ai mal lu ou mal compris, mettez que je n'ai

rien dit, en vous persuadant que mon désir s'inspire du souci de votre plus grand succès.

C'est aussi pourquoi je vous demanderais de réduire, en la simplifiant, votre étude sur *l'Invention de la Sainte Croix*. Pour convaincre, il faut d'abord éclairer, et pour éclairer, il faut être simple : on ne voit pas plus nettement les objets parce que les rayons lumineux s'entrecroisent à l'excès ; ce qui me paraît un peu le tort de votre « illustration », comme on aurait dit au moyen âge. La jeunesse est un printemps où la frondaison surabondante enlève, par son opacité, un peu de transparence au feuillage et le prive ainsi d'une partie de son charme. Émondez sans craindre d'appauvrir : la sève est en l'arbre assez puissante pour que vous n'ayez pas à craindre d'en compromettre la vitalité.

Vous le voyez, je n'ai pas voulu que ma préface parût un panégyrique et que l'amitié semblât seule l'avoir dictée. Je me suis fait critique, pour avoir le droit de me déclarer satisfait, devant vous d'abord, puis devant le

lecteur : ce qui n'est pas, je vous l'assure, pure et simple apparence, mais pleine et entière vérité. Vous craigniez, jadis, — m'avez-vous dit à Saint-Étienne, — de ne pas me trouver d'accord avec vous, relativement à l'histoire de sainte Hélène. Je vous répondis alors que je vous jugerais en toute indépendance, et je vous dis aujourd'hui que je vous apprécie en toute loyauté. Continuez à étudier et donnez-nous le fruit de vos études, avec la confiance d'avoir fait du bien et d'en faire plus encore à l'avenir.

Tout à vous en Notre-Seigneur,

Fr. M.-J. OLLIVIER

DES FRÈRES-PRÊCHEURS

Bruxelles, 7 juillet 1907,  
en la fête de saint Cyrille.

# SAINTE HÉLÈNE

---

## CHAPITRE PREMIER

### LA BITHYNIE

Située au nord-ouest de l'Asie Mineure, sur la rive orientale de la Propontide et du Pont-Euxin, la province romaine de Bithynie — *Bithynia* et *Pontus*, ou *Bithynia Pontus* — était nettement limitée, au sud, par la masse imposante du mont Olympe ; par le Rhyndacus et la mer, à l'occident et au nord. A l'est, moins bien tracée par la nature, sa frontière s'était plusieurs fois déplacée. Arrêtée, en 74 av. J.-C., au Sangarius, que son courant impétueux rendait difficile à franchir, elle avait été bientôt reportée au delà du Pont, puis de la Paphlagonie, jusqu'au Halys où, tant bien que mal, elle s'était maintenue durant les guerres de Mithridate, pour revenir en arrière, sous Antonin le Pieux, et se fixer enfin dans les environs d'Amastris, à égale distance de Sinope et d'Héraclée.

Le voyageur, qui pénétrait en Bithynie par les sommets neigeux de l'Olympe, voyait se dérouler, sous ses yeux, comme le plan en relief de cette magnifique contrée. De tous côtés, de l'Hellespont, du Bosphore, de la grande mer, le pays s'élève en ondulations successives, semblables à d'immenses vagues de verdure, où les villes, nombreuses et blanches, font songer à des voiles de navire.

Pour les atteindre, il fallait s'engager dans les forêts, épaisses et sombres, qui s'accrochent aux flancs de la montagne ; passage dangereux où l'on risquait de tomber aux mains de brigands, avec qui Rome elle-même était obligée de compter. L'un d'eux, surtout, était demeuré célèbre, et l'on se raconta longtemps ses audacieuses prouesses et sa toute-puissante influence. Le parti que combattait Cléon était un parti vaincu d'avance. Aussi César avait-il brigué son amitié, et Cléon, flatté de cette démarche, s'était empressé de donner à son bourg natal le nom de Juliopolis.

Plus encore qu'à ses brigands, l'Olympe devait sa renommée à ses souvenirs mythologiques et historiques, à ses mines d'argent où travaillèrent les chrétiens condamnés pour leur foi, enfin à ses carrières de lazzulite et de marbre blanc ou rose.

A peine arrivait-on au pied de la montagne, que le chant des fontaines, des ruisseaux et des cascades annonçait Prusa (*ad Olympum*). Bâtie sur un roc gigantesque et ceinte de formidables murailles, cette cité était chère au cœur des Bithyniens à qui elle rappelait une page glorieuse de leur passé. Ce fut, en effet, Annibal qui la fit construire en reconnaissance de l'hospitalité que lui avait accordée Prusias II, après la défaite de Zama.

Au delà de Prusa et dominés par elle, c'étaient de riches plaines, de gras pâturages, des bois verdoyants, des coteaux chargés de vignes et d'oliviers, qui s'étendaient jusqu'à Nicée, la ville aux portes de marbre. Priscien vantera plus tard ces campagnes d'une fertilité inouïe — *pinguissima rura* — auxquelles Pline faisait une gloire d'avoir « de si bon fromage ».

Après avoir admiré le lac Ascanius, profondément encaissé dans les bosquets touffus de ses rives, où nichaient cigognes et pélicans, on gagnait la grande Nicomédie, dont les environs étaient plus tourmentés et plus pittoresques encore. Quelques hauts sommets la dominent, offrant aux habitants des vallées leurs versants ombreux et des eaux abondantes.

La capitale des rois de Bithynie s'élevait au

bord du golfe qui porte son nom, à peu de distance du lac de Sophon, avec lequel il fut plusieurs fois question de la relier par un canal qui, empruntant son embouchure au Sangarius, eût permis aux vaisseaux d'aller au Pont-Euxin, sans passer par le Bosphore. Pline, qui dota Nicomédie d'une place publique et d'un aqueduc, soumit le projet à Trajan, mais ne put le faire aboutir malgré le bon vouloir de l'empereur.

Défendue par une acropole inexpugnable, ornée de statues d'ivoire et de palais de marbre, Nicomédie vit dans ses murs bien des rois et d'illustres personnages, séduits par la douceur de son climat, la beauté de son site ou l'hospitalité de ses princes. Annibal, Élagabale y séjournèrent. Dans quelques années, Dioclétien en fera presque sa capitale et il y construira des palais, des arsenaux, un hôtel des monnaies, d'autres monuments encore.

Si, partant de Nicomédie, on tournait à l'est, en longeant les collines de la Chalcédoine, pleines de chênes et de légendes, on arrivait bientôt au Sangarius, le Nil de Bithynie. Rapide et chargé d'alluvions, il inonde, lui aussi, les campagnes environnantes et les couvre d'un dépôt limoneux et fertile, source de richesse et de fièvre pour les habitants. Sous le règne de Justinien, un pont de

pierre de huit arches en facilitera le passage et une pompeuse inscription commémorative célébrera ce triomphe de l'intelligence sur les forces naturelles : « Comme l'orgueilleuse Hespérie, les peuples médiques et toutes les hordes barbares, toi aussi, Sangarius, dont le cours impétueux est brisé par ces voûtes, tu coules à présent esclave d'un travail souterrain. Jadis rebelle aux navires, jadis indompté, voilà que tu gis sous les entraves d'une pierre inflexible. »

Passé le Sangarius, la province se divise en deux contrées d'aspect bien différent. Au sud, les premières montagnes du massif de l'Olgassys, couvertes de châtaigniers, d'ormes, de chênes et de hêtres dont on vantait la taille géante. De ce côté, s'élevait Prusa (*ad Hypium*), la ville de Prusias IV, et surtout *Bithynium*, appelée Claudiopolis par les Romains et qu'Hadrien aimait parce que son esclave favori, Antinoüs, y était né. Au nord, dans le pays de collines qui longe la mer, l'air est moins pur, le climat moins salubre ; mais l'orge et le blé y poussent presque sans travail et ses vins sont très appréciés. L'importante cité d'Héraclée y avait été fondée par les Mégariens, en l'honneur d'Hercule, et l'on montrait encore à l'étranger la grotte d'Achérusia par où le héros était descendu aux Enfers.

Enfin, avec Tium et Amastris, villes également situées au bord de la mer et dont la destinée fut toujours étroitement unie à celle d'Héraclée, on arrivait aux confins de la province de Bithynie.

En somme, c'était une exquise et riche contrée, où la nature et l'art avaient travaillé, chacun de son côté, à rendre plus facile et plus douce la vie de l'homme.

Pourtant -- chose étonnante -- longtemps, très longtemps même, les Bithyniens ne furent, ou ne parurent pas heureux. Une fatalité pesait sur eux, qui leur fit toujours côtoyer la paix, sans jamais y parvenir.

D'origine thrace, les peuplades qui, sous la vingtième dynastie, s'installèrent sur la rive méridionale du Pont-Euxin, vécurent d'abord dans l'isolement le plus absolu, et, malgré leurs liens de parenté, ne songèrent pas à unir leurs destinées. C'était là une cause de faiblesse. Les Lydiens sous Crésus, les Perses avec Cyrus en profitèrent pour les assujettir. Elles furent encore soumises à l'empire d'Alexandre. Mais déjà la conscience nationale s'éveillait en elles, et, lorsque l'empire du grand conquérant s'émitta, il se trouva qu'elles avaient assez de force, et aussi assez de chance, pour échapper au joug des Séleucides.

Les Bithyniens durent alors rechercher des alliances qui n'étaient pas sans danger. C'est ainsi que, pour tenir tête à Antiochus I<sup>er</sup> de Syrie, Nicomède (278-249), roi de Bithynie, et lui aussi le premier du nom, eut recours aux Gaulois, maîtres de la Chersonèse. Ceux-ci ne se firent pas prier, étant toujours en quête d'aventures nouvelles. Mais lorsque, quelques années plus tard, la fantaisie leur prit de ravager les rives de l'Hellespont, Prusias I<sup>er</sup>, le Boiteux (237-192), se vit contraint de leur livrer une bataille qui, du reste, fut heureuse.

Sous Prusias II (192-148), il fallut parer à un nouveau danger. Rome commençait à se charger de la police de l'Asie. Deux fois victorieuse du roi de Pergame, la Bithynie fut sommée ou de rendre ce qu'elle avait conquis, ou de payer une forte amende.

Prusias alors tenta de se concilier les bonnes grâces des Romains en leur faisant admirer la souplesse de son échine. Il trahit l'hospitalité qu'il avait généreusement accordée au grand Annibal vaincu, et résolut de le faire mourir. Puis, après le triomphe de Paul-Émile sur la Macédoine, pour se faire pardonner la neutralité qu'il avait eu l'imprudente sagesse de garder, il commit d'indignes bassesses. La tête rasée et

coiffé comme un esclave, il accourut en Italie et vint baiser le seuil de la Curie en s'écriant : « Salut, dieux sauveurs ! » Une telle conduite ne lui valut que le mépris de Rome et la haine de ses propres sujets. Pour avoir voulu tout concilier sans égard pour son honneur et celui de son peuple, il n'avait abouti qu'à tout compromettre. Dans sa tragédie de « Nicomède », Corneille a bien mis en relief le triste caractère de Prusias :

Je veux mettre d'accord l'amour et la nature,  
Être père et mari dans cette conjoncture.

NICOMÈDE

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?  
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS

Et que dois-je être?

NICOMÈDE

Roi.

Il ne le fut pas plus que père. Par une dernière et plus honteuse flatterie, il avait projeté de léguer son royaume à ceux de ses enfants dont Rome avait pris l'éducation à charge, en faisant assassiner son aîné. Mais celui-ci prévint son père, qu'il tua au cours d'une émeute.

Avec Nicomède II (148-90) et Nicomède III (90-75), la Bithynie devient un vaste champ de bataille. C'est l'époque des guerres de Mithridate.

Alliée tantôt à Rome et tantôt au roi du Pont, la riche province est alternativement ravagée par l'un et l'autre adversaire.

Pourtant si Mithridate usa parfois de cruauté envers elle, ce ne fut pas pour s'être mépris sur ses véritables inclinations. Les Bithyniens haïssaien Rome, et non sans motifs d'ailleurs. Criblés de dettes, écrasés d'impôts, ils étaient la proie de l'impitoyable pieuvre publicaine, véritable déshonneur de l'ordre équestre chez les Romains. « Partout où il y a un publicain, avait dit déjà Tite-Live, c'en est fait du droit public et de la liberté des alliés. » Aucun mortel, fût-il roi, ne peut être comparé à un citoyen romain, et, pour faire rentrer ce dernier dans ses revenus, même usuraires, il est permis de tout mettre en jeu. Si Nicomède III ne peut plus trouver chez ses sujets ruinés les ressources nécessaires, qu'il ravage la Paphlagonie, au risque de s'attirer de terribles représailles ! Si les malheureux habitants de son royaume n'ont plus de quoi satisfaire l'insatiable cupidité des publicains, qu'ils vendent aux enchères les offrandes sacrées des temples, les statues des dieux, leurs fils dont on prisait fort la beauté, leurs filles vierges, et enfin, si tout cela ne suffit pas, qu'ils se vendent eux-mêmes ! Les choses allèrent si loin que la

Bithynie se dépeupla. Un jour, le roi ne put fournir au sénat le contingent militaire qu'on lui réclamait, parce que, disait-il, les publicains avaient enlevé et vendu comme esclave toute la jeunesse du royaume. Et, au troisième siècle de notre ère, on disait de ceux qui étaient aux gages des grands qu'en fait ils étaient esclaves, bien qu'ils n'eussent pas été « mis à l'encan, comme un Bithynien, par la grosse voix du crieur ».

On conçoit dès lors qu'en 75, lorsque Nicomède III eut cédé son royaume aux Romains, le peuple, exaspéré par les exactions du fisc, se soit donné à Mithridate et ait massacré les publicains. Bientôt après, il retombait sous le joug et se voyait de nouveau ruiné par Cassius, Brutus et Antoine.

La province de Bithynie devint alors la terre classique des factions, des réclamations et des troubles. Lors du partage des provinces entre l'empereur et le sénat (27 av. J.-C.), elle demeura sous l'administration de ce dernier. Mais les agitations, qui la secouaient sans cesse, forcèrent souvent l'empereur à intervenir. Auguste y vint en personne, et les deux édits qu'il promulgua restèrent la loi spéciale du pays (*lex Bithynorum*). Sous Trajan, Pline y fut envoyé à titre de com-

missaire extraordinaire. Enfin Hadrien l'enleva définitivement au sénat.

Malgré son état toujours troublé, Rome n'y entretenait que peu de légionnaires. Aussi la garde des prisons était-elle confiée à des esclaves publics. Il semble que la métropole ait voulu ménager l'orgueil national des Bithyniens. D'ailleurs elle comptait sur leurs divisions intestines, pour favoriser le maintien de son autorité. En effet, la communauté d'intérêts et de malheurs ne parvint jamais à étouffer les passions locales, à faire taire les jalousies invétérées qui armaient les villes voisines les unes contre les autres. Lorsqu'en 194, Septime Sévère et Niger se disputaient l'empire, Nicée tenait pour le premier, ce qui était à Nicomédie une raison suffisante d'embrasser le parti du second.

Par contre, les étrangers reçurent toujours une hospitalité empressée en Bithynie. Pomponius Mela prétend que pour ce motif on donna à la mer qui baigne ses rives le nom de Pont-Euxin, Εὔξενος. Toujours est-il que les voyageurs y affluaient et que, malgré tant de mécomptes et d'orages, son commerce fut toujours actif et prospère.

L'hospitalité que les Bithyniens accordaient si volontiers à l'étranger s'étendait des per-

sonnes aux doctrines. De bonne heure, en effet, le christianisme s'implanta chez eux, grâce, sans doute, au zèle des premiers disciples de saint Paul : entre autres destinataires la *I<sup>a</sup> Petri* compte les fidèles du Pont et de la Bithynie. Aussi comprend-on que l'apôtre insiste tant sur la soumission aux autorités, la prudence, la patience et la charité. Toujours prompts à la révolte, les nouveaux convertis devaient trouver dur de subir le joug de leurs persécuteurs.

En 111, lorsque Pline vint prendre possession du gouvernement de la province, il fut effrayé du nombre et de la puissance des chrétiens. Il n'osait plus sévir, tant était grande la foule de ceux que l'on traînait à son tribunal. La nouvelle religion, que Pline appelle « une superstition absurde, excessive, contagieuse », comprenait dans son sein des personnes de tout âge, de tout rang, de l'un et l'autre sexe, aussi bien dans les campagnes et les bourgs que dans les villes. C'était, pour le paganisme, la désertion en masse. Les temples étaient presque abandonnés, les sacrifices interrompus et ceux qui vendaient les victimes sacrées ne trouvaient plus que de rares acheteurs.

On connaît la réponse de Trajan consulté par son légat. Ce que l'empereur redoutait par-dessus tout, c'était la formation de sociétés secrètes,

d'hétairies, qui, en Bithynie principalement, fomentaient de perpétuelles rébellions. Ordre fut donc donné au propréteur de punir les chrétiens qui, déférés à son tribunal, refuseraient de sacrifier aux dieux. Trajan avait toujours été rigoureux dans la répression. Peu auparavant, il avait enjoint à Pline de se montrer plus sévère à l'égard des anciens prisonniers; les vieillards même et les infirmes devaient être employés au soin des bains, au nettoyage des égouts, à l'entretien des routes. Désormais, c'était aux mines ou à la mort que pouvaient s'attendre les chrétiens fidèles.

Il y eut, dans leurs rangs, de nombreuses défections. Pourtant, à la fin de ce même siècle et au cours du suivant, les églises du Pont et de la Bithynie vivaient encore d'une vie très intense. Quand Denys de Corinthe écrit à Palmas, évêque d'Amastris, ou bien aux fidèles de Nicomédie, ce n'est plus pour les mettre en garde contre les difficultés extérieures, la persécution ou les mœurs païennes. Il les encourage à résister à la propagande hérétique; il leur explique certains passages de l'Écriture; il rectifie certaines de leurs idées sur le mariage et la continence, ou encore — le fait est significatif — il les exhorte à se montrer plus bienveillants à l'égard des pécheurs ou des renégats repentants. Cependant les me-

sures prises par Trajan ne laissèrent pas de ralentir la marche primitivement si rapide du christianisme, et, au milieu du III<sup>e</sup> siècle, il y avait encore beaucoup de païens en Bithynie.

Pour sa part, la petite ville de Drépane<sup>1</sup>, située sur le versant méridional du golfe de Nicomédie, ne devait compter qu'un fort petit nombre de chrétiens. Construite dans une vallée ombreuse, au pied d'une haute montagne boisée, Drépane n'aurait eu aucune importance sans les sources thermales jaillissant au flanc de la montagne voisine. Elles étaient connues et appréciées depuis une haute antiquité. Les habitants de Byzance surtout aimaient à en user. Ils y avaient établi des thermes dédiés à Hercule, et un sanctuaire consacré à Esculape. C'était donc bien un centre païen que Drépane, où les riches citoyens des grandes villes avoisinantes venaient chercher les plaisirs et la santé. Tout, du reste, y invitait à la vie facile et large : le voisinage de la mer et de la montagne, les grands bois, les eaux limpides, le climat doux et salubre, et surtout cet ensemble d'attractions que, pour les anciens, comportaient les thermes.

C'est là, dans ce milieu de paganisme et de

1. Aujourd'hui Yalova.

volupté que, païenne elle-même, naquit, vers l'an 248, celle que les monnaies frappées plus tard à son effigie appelleront Flavia Julia Hélène<sup>1</sup>.

De sa famille et de ses premières années, nous ne savons rien, sinon que ses parents étaient idolâtres et de basse condition. Saint Ambroise nous fournit aussi ce détail précieux qu'elle fut, de son métier, fille d'auberge. C'était une des professions les plus mal famées et les plus misérables de l'antiquité.

Les hauts fonctionnaires, les riches particuliers ne voyageaient jamais qu'avec une nombreuse suite de serviteurs, munis de tout ce qui était nécessaire au bien-être, et ne demandaient l'hospitalité qu'à leurs amis ou à l'État. Il n'y avait donc que les petites gens, les muletiers, les matelots, les aventuriers de toute sorte pour descendre dans les auberges. Celles-ci, d'ailleurs,

1. Si le lecteur avait du temps à perdre ce serait ici le lieu de réfuter à nouveau les traditions qui firent naître sainte Hélène en plusieurs autres pays d'Occident ou d'Orient : Angleterre, Allemagne ou Mésopotamie. Disons seulement que bonne justice en a été faite dès le XVII<sup>e</sup> siècle. et qu'aujourd'hui, il n'y a plus que quelques Anglais ou Allemands pour défendre la cause de Trèves ou de l'Essex. La tradition de Drépane s'appuie sur les témoignages combinés de saint Jérôme (IV<sup>e</sup> siècle) et de Procope (VI<sup>e</sup> siècle).

nous sont représentées comme des bouges « infects, fumeux, graisseux, moisis d'humidité ». Pour tout mobilier, quelques tables boiteuses, entourées de bancs. Les victuailles de toute espèce et de toute odeur pendent aux poutres du toit. Au reste, la dépense est minime. On ne réclame que quelques as au voyageur qui veut manger et s'abriter la nuit durant, lui et sa monture<sup>1</sup>.

L'auberge est, de plus, un mauvais lieu. En tenir une ou y servir est un déshonneur. Voleurs, escrocs, menteurs, marchands d'amour, voire sorciers, telles étaient les qualités le plus communément reconnues aux hôteliers et hôtelières. Aussi le législateur ancien fut toujours très dur à leur égard, et la répression de leurs délits ressortissait aux édiles, juges ordinaires des esclaves et des gens de bas étage.

Ce fut pourtant au sein de cette misère et de cette abjection que celle à qui sont consacrées ces pages passa le meilleur de sa jeunesse. Si l'on

1. Voici une inscription trouvée à Isernia, dans le Samnium. C'est un règlement de comptes entre un voyageur et son hôtesse : « Hôtesse, comptons. — Tu as un setier de vin; pour le pain, un as; pour le pulmentarium, deux as. — D'accord. — Pour la fille, huit as. — Pour cela aussi, d'accord. — Du foin pour le mulet, deux as....» (*Dict. des Ant.*, t. I, p. 974.)

ne peut dire jusqu'à quel point elle en subit la funeste influence, il est à tout le moins facile de prévoir ce qu'elle pouvait normalement y devenir. Assurément pareille aurore ne semblait guère présager, pour le soir, la majesté du trône et l'aureole de la sainteté. Aux prises avec une réalité si marâtre, la jeune fille chercha-t-elle un refuge dans le rêve d'un avenir plus brillant ? Éprouva-t-elle, à certaines heures, le dégoût ou la révolte d'une âme qui vaut mieux que sa destinée ? On peut le supposer. Mais il semble bien que, si elle fut bientôt engagée dans une voie toute différente, elle ne le dut qu'à une circonstance fortuite, ou plutôt providentielle.



## CHAPITRE II

### HÉLÈNE ET CONSTANCE CHLORE

Un jour — c'était entre 270 et 280 — un officier des fières légions, à qui le belliqueux Aurélien faisait user le pavé des routes de l'Empire, vint frapper à la porte de la pauvre auberge de Drépane. Il s'appelait Flavius Constantius. Plus tard les Byzantins le surnommèrent Chlore à cause de son pâle visage et pour le distinguer de ceux qui, sur le trône, furent ses homonymes. Originaire de l'Illyrie, soldat d'avenir, il n'avait encore aucune fortune et sortait d'une famille obscure. C'est lorsqu'il sera devenu César que la courtisanerie des historiens Pollion, Vopiscus et autres lui forgera une généalogie pour le faire remonter à Claude II le Gothique.

Quel motif le conduisit en Bithynie ? Nicéphore Callixte prétend que ce fut l'expédition dirigée, en 273, contre la célèbre Zénobie, reine de Palmyre. L'hypothèse ne laisse pas d'être assez

vraisemblable, mais l'autorité de Nicéphore n'est pas suffisante pour en fonder la valeur historique. Aussi bien le débarquement d'un légionnaire dans un petit port asiatique pouvait être amené par bien des raisons différentes : campagne, mission ou congé.

Dans tous les cas et quand bien même il n'eût encore atteint que le grade de centurion, son arrivée à l'auberge ne pouvait manquer de faire sensation. La qualité des gens qu'on y hébergeait d'ordinaire n'était pas de nature à rendre difficile. Constance, de son côté, fut séduit par les charmes et la jeunesse d'Hélène. Il lui voua un amour qui s'annonçait durable. Mais le métier des armes lui interdisant le mariage légitime (*justæ nuptiæ*), il n'eut à offrir à la jeune fille d'autre position, de meilleure du moins, que celle qu'on appelait à Rome le *concubinat* (*concubinatus*).

Il est nécessaire d'entrer ici dans quelques détails, car le mot a souvent effrayé les hagiographes catholiques et, de fait, son sens prête à quelque équivoque pour les modernes.

Depuis le début de l'empire, le *concubinat* était une union légale. Le droit romain, primitivement très sévère, par suite d'une conception trop étroite du mariage, était fatalement destiné à susciter une violente réaction, et à introduire dans les mœurs

un relâchement qui risquait fort d'aller jusqu'à la corruption.

Tant au point de vue religieux que civil, il était interdit de contracter mariage avec un esclave, ou un étranger, ou bien encore si l'une des parties n'appartenait pas au même rang social que l'autre. De plus, la loi exigeait le consentement du père de chaque conjoint et, seules, les formalités compliquées et mystérieuses de la *confarréation*<sup>1</sup> ou de la *coemption* pouvaient soumettre la femme à l'autorité (*manus*) du mari.

On ne tarda pas à trouver toutes ces prescriptions arbitraires et gênantes et, le raffinement de la civilisation aidant, on en arriva vite à l'association libre. Celle-ci n'implique aucune cérémonie, mais, sous peine de laisser prescrire ses droits et de rentrer sous la *manus*, la femme doit passer chaque année trois nuits consécutives hors du domicile conjugal. Ce n'était là, d'ailleurs, qu'une pure formalité, qui, avec le temps, cessa elle-même d'être nécessaire. Il n'y eut plus alors que le consentement au moins supposé du père de

1. « Ainsi nommée du gâteau d'épeautre (*farrum*) offert à cette occasion à Jupiter. » Dans la *coemption*, vente simulée, « le futur touchait un plateau de la balance avec une pièce de cuivre qu'il donnait ensuite au père ou au tuteur de la future, en demandant à celle-ci son consentement ». Cf. Bouché-Leclerq, *Instit. rom.*, p. 379, 380.

famille, la volonté expresse de prendre une épouse légitime et de la faire participer à la dignité sociale du mari, — enfin une certaine égalité de condition pour distinguer le mariage ainsi conçu du concubinat proprement dit.

On le voit, la pente était glissante. Elle conduisit rapidement aux pires scandales. Au déclin de la république, le nombre était énorme de ceux qui entretenaient des relations contraires à toute loi. Il répugnait aux citoyens d'avoir des enfants à élever; les femmes avaient peur de la maternité; tous les désordres rongeaient la société.

C'est alors qu'Auguste, pour la régénérer et arrêter les progrès inquiétants de la dépopulation dans l'Empire, promulgua les lois *Julia* et *Papia Poppæa*, qui, tout en proscrivant le célibat et les unions irrégulières, tolérèrent le concubinat. On ne lui reconnut pourtant aucun effet juridique. L'enfant qui en était issu était un enfant naturel (*liber naturalis*); étranger pour son père, il en pouvait cependant devenir héritier par testament.

Tel quel, le concubinat avait l'avantage de renverser en partie les irritantes barrières sociales puisqu'il était permis de le pratiquer avec des femmes de condition inférieure. D'un autre côté, c'était une union durable et non passagère. Enfin on ne pouvait entretenir qu'une seule concubine,

qu'il fallait répudier pour prendre une épouse légitime. Le concubinat constituait donc une sorte de mariage inégal et n'avait rien de déshonorant, surtout si l'on veut bien se rappeler que, chez les Romains, le mariage légitime lui-même n'était pas indissoluble.

Dans ces nouvelles lois, Auguste n'avait pas aboli les anciennes prohibitions qui interdisaient aux soldats, jusqu'à l'expiration de leur temps de service, toute union légitime ou non. Mais, là encore, la rigueur primitive du droit dut bientôt s'adoucir. Lancés dans des guerres presque continues qui exigeaient des armées de plus en plus nombreuses, Septime Sévère et Trajan ne crurent pas prudent d'imposer le célibat à ceux qui en faisaient partie. On concéda aux militaires le privilège de prendre une concubine dont les enfants auraient droit à une part de la succession paternelle.

Telle était la législation en vigueur à la fin du III<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

1. Il est donc inutile, pour *légitimer* l'union d'Hélène et de Constance Chlore, d'invoquer la continence de celui-ci, attendu d'ailleurs que cette continence ne nous est vantée que par des panégyristes officiels. Sans compter que, pour des païens, — et il ne faut pas oublier que Constance et Hélène étaient tous deux païens, — une vertu semblable devait être très relative. Inutile encore de tabler sur la

La situation qu'elle créait à Constance Chlore et à Hélène était encore très avantageuse pour cette dernière. C'était lui rendre l'inappréciable service de l'arracher à la misère matérielle et morale de l'auberge. C'était autoriser toutes les visées de sa jeune et frémissante ambition en l'associant à une destinée qui promettait d'être brillante.

A son tour, Hélène fut le bon génie de Con-

répudiation d'Hélène en 293, puisque tout mariage légitime nécessitait préalablement la répudiation de la concubine. Inutile enfin d'apporter cette puérile objection du droit de Constantin à la succession paternelle, sous prétexte que ce droit fut incontesté. Est-il un pays, est-il une morale où l'on ait jamais été chercher dans un fait la preuve du droit? Et nous avons vu que l'enfant naturel pouvait devenir héritier de son père et même que, chez les soldats, il l'était également, en partie du moins.

Constantin, à son tour, prit d'abord une *concubine*, Minervina, qu'il répudia dans la suite, sans que, pour cela, Crispus, le fils qu'il avait eu d'elle, cessât d'être considéré comme le futur maître de l'Empire. Enfin et surtout, je le répète, le concubinat était légal, n'avait rien de déshonorant, et un soldat, désireux de contracter une union durable, n'avait pas le choix du moyen, vu que le seul licite aux simples légionnaires comme aux officiers était le concubinat. Si donc non seulement des auteurs païens et hostiles comme Zozime, mais les chrétiens eux-mêmes nous disent qu'Hélène fut la concubine de Constance (*Chronique de Saint Jérôme*) et appellent Constantin un enfant naturel (*Chronique d'Eusèbe*) nous pouvons les en croire et conclure qu'il en fut ainsi en fait comme de droit.

stance. D'une tendresse infiniment délicate et sensible, vraie fille aussi de l'ardente Bithynie, forte, d'une force un peu sauvage et qui s'effarouchait aisément, elle eut pourtant cette qualité rare de savoir imposer silence, pour un temps, à l'impétuosité de ses sentiments. Plusieurs fois les circonstances vinrent trahir ses plus chers desseins. Elle parut alors y renoncer, sans cesser, pour autant, de les mûrir et d'en préparer, de loin, la réalisation. Nous en verrons la preuve manifeste plus tard. Pour le moment, on devine quels avantages Constance dut retirer d'une telle compagnie.

Il est malheureux que nous ne puissions nous en rendre un compte détaillé. Car, jusqu'au jour où il parvint au pouvoir suprême, nous ne savons rien de certain sur sa carrière.

Une de ses premières étapes, au sortir de la Bithynie, fut, semble-t-il, Naïsse, ville de la Mésie supérieure, où Claude II avait jadis infligé aux Goths une si sanglante défaite. C'est là qu'Hélène mit au monde le fils qui devint sa fierté et sa joie, Constantin.

On a raconté que, vers cette même époque, Constance remportait une victoire sur les Alamans à Vindonissa. Mais le renseignement est sujet à caution ; moins encore cependant que cet

autre, fourni par Vopiscus, d'après qui l'empereur Carus, irrité de la folle conduite de son fils Carin, aurait songé à lui enlever le titre de César au profit de Constance, alors gouverneur de la Dalmatie (283).

Mais, si les faits et gestes du futur empereur restent enveloppés d'une ombre impénétrable, son caractère nous est mieux connu. Formé à l'école militaire des remarquables généraux qui occupèrent le trône à partir de 268, Constance paraît avoir été plus profondément impressionné par Probus. Et l'on s'explique aisément pourquoi.

Ce troisième siècle qui finissait avait été pour Rome un siècle de fer. On avait tour à tour subi le despotisme brutal d'un Septime Sévère, les instincts sanguinaires d'un Caracalla, la folie lubrique d'un Élagabale : le règne d'Alexandre Sévère permit un moment de respirer. Encore la bonne volonté de ce prince ne réussit-elle qu'à demi dans sa lutte contre les mœurs de son temps. L'anarchie lui succéda. Persistante et funeste, la rivalité des légions élevait empereur contre empereur. Et quels empereurs ! Des étrangers pour la plupart, aussi inaptes au gouvernement qu'ambitieux et dépravés. Tels Maximin le Thrace, un rustre qui, disait-on, absorbait, par jour, quarante livres de viande et une amphore de vin ; — Gallus,

un inconscient, sacrifiant à sa tranquillité personnelle l'honneur et la sécurité de l'Empire, mis en péril par les Barbares; — Valérien, intelligent mais cruel, qui, vaincu par les Perses, eut, après sa mort, la peau tannée, empaillée, teinte en rouge et suspendue, en cet état, aux voûtes d'un temple. Puis ce furent les trente tyrans. « Un lambeau de pourpre faisait, le matin, un empereur, — le soir une victime, — l'ornement d'un trône ou d'un cercueil. Et à travers tout cela, des jeux publics, des martyrs, des sectes parmi les chrétiens, des écoles chez les philosophes, où l'on s'occupait de systèmes métaphysiques au milieu des cris des barbares. »

C'est à Claude II et à Aurélien que revient l'honneur d'avoir tiré l'Empire de ce gâchis. Mais en Probus les Romains saluèrent un maître selon leur cœur; par son honnêteté et sa bravoure, son gouvernement habile et ferme, sa modération et ses victoires, il ne tarda pas à créer autour de son nom une véritable légende.

S'il est authentique, le trait suivant caractérise bien la simplicité de ses mœurs et sa mâle énergie. Narsès, roi des Perses, qu'il était parti combattre, lui fit demander la paix. A leur arrivée au camp, les ambassadeurs trouvèrent un petit homme, couvert d'une mauvaise casaque de

laine pourpre, assis par terre, en train de manger des pois cuits au lard. Sans se déranger, le petit homme leur dit qu'il était l'empereur et que, si leur maître lui refusait satisfaction, il rendrait son royaume aussi chauve que sa propre tête. Ce disant, il leur montra son crâne luisant comme un acier poli. Puis il les invita à partager son repas s'ils avaient faim, sinon à se retirer immédiatement. Narsès effrayé, dit-on, souscrivit à toutes les exigences de l'empereur.

Probus reprit près de soixante-dix villes aux Alamans, qu'il battit en plusieurs rencontres, ainsi que les Gètes, les Sarmates, les Blemmyes d'Égypte et d'autres peuples. Il ne régna malheureusement que six ans et périt dans une émeute. L'armée le pleura et grava sur sa tombe cette inscription, d'une simplicité vraiment éloquente : « Ci-gît l'empereur Probus, véritable homme de bien qui vainquit tous les barbares et tous les tyrans ».

Tel fut le maître de Constance Chlore. On conçoit que son influence sur ce dernier ait été durable et salutaire. Elle se manifesta surtout lorsque le disciple dut à son tour gouverner les autres.

Les renseignements que nous possédons sur Constance nous viennent, en grande partie, de

ses panégyristes officiels : il est donc permis de ne les accepter qu'avec réserve. Pourtant, à côté de grands mots vagues et de flatteries évidentes, des traits plus précis, des faits caractéristiques nous donnent le moyen d'esquisser sa véritable physionomie.

Soldat, sa bravoure lui mérita d'arriver rapidement aux plus hauts grades. La sûreté de ses combinaisons stratégiques, mûrement réfléchies, mais exécutées avec une rapidité et une audace déconcertantes pour l'adversaire, révèle le grand capitaine. Il entreprit de nombreuses expéditions, principalement en Germanie et en Bretagne. On ne nous dit pas qu'il y ait été une seule fois vaincu. Ses armées l'adoraient. Leur fidélité, dont il ne doutait pas, lui permit d'exiger d'elles les plus dures corvées au sortir des plus fatigantes campagnes.

Il était peu lettré, mais son bon sens suppléa au manque d'éducation première. On nous le dépeint grave et doux, plein de modération dans ses conseils, enclin à la plus large bonté. Il dédaignait le faste et vécut toujours pauvre. Cette modestie, cette simplicité trompèrent parfois ses chefs ou ses collègues sur sa véritable valeur d'homme d'État. Par contre, elles firent le bonheur de ses administrés.

Une de ses maximes favorites était qu'il valait mieux répandre l'argent parmi le peuple que l'enfermer dans des coffres. A ce sujet, Dioclétien lui fit un jour reproche de négliger les intérêts du gouvernement. Pour toute réponse, Constance retint quelque temps près de lui les commissaires impériaux. Puis il manda à ses plus riches sujets qu'il était dans le besoin et les priait de montrer en cette occasion s'ils avaient quelque affection pour lui. Eux aussitôt d'accourir, apportant avec joie de l'or, de l'argent, des bijoux. L'argument était persuasif : Dioclétien le comprit et Constance n'eut plus qu'à remercier ses amis et à leur rendre ce qu'ils lui avaient donné.

Il eût été bien étrange qu'un homme si libéral et si humain eût mis quelque complaisance à exécuter les cruels édits de persécution de 303. Lactance affirme que, pour ne pas désobéir ouvertement, Constance se borna à faire abattre quelques églises à demi ruinées déjà. Il est vrai qu'il ordonna aussi à ses familiers de sacrifier aux idoles ou d'abandonner leurs charges. Mais, lorsqu'ils se furent décidés dans un sens ou dans l'autre, quelle ne fut pas leur stupéfaction de le voir chasser de son palais non les confesseurs de la foi, mais bien les renégats. « Comment, disait-il, comment un prince pourrait-il compter sur le

dévouement de gens tout prêts à trahir leur Dieu? »

Après cela, rien d'étonnant que, sous son gouvernement, la Gaule connût des jours prospères. Des villes autrefois ruinées, comme Autun, se couvrirent de monuments dignes d'une capitale ; des écoles furent fondées ou relevées, grâce au talent du rhéteur Eumène, protégé par Constance ; les travaux des nombreux prisonniers de guerre fécondèrent des terres jadis incultes.

Dioclétien n'avait donc pu faire de choix plus heureux, lorsqu'il s'était résolu à partager entre plusieurs maîtres le pouvoir impérial, trop étendu et compromis par trop de périls. Une première fois déjà, en 286, il s'était associé à titre égal un collègue, Maximien Hercule. Le remède ne lui parut pas assez énergique. L'immense ossature de l'Empire craquait de tous côtés sous la poussée des barbares. Il fallait renforcer la défense des frontières du nord, particulièrement menacées. En 293, les deux Augustes s'adjoignirent deux Césars : Galère, qui reçut le gouvernement de la Thrace et de l'Illyrie, et Constance, à qui l'on confia l'Espagne, la Gaule et la Bretagne.

Pour s'assurer la fidélité des nouveaux princes, on exigea d'eux la répudiation de leurs femmes. Maximien offrit à Constance sa belle-fille Théo-

dora, et, par surcroît de précaution, Dioclétien appela près de lui le jeune Constantin qui devait avoir alors une quinzaine d'années.

C'était pour Hélène un véritable effondrement. Tout lui manquait, au moment même où elle pensait tout atteindre. Le coup qui mettait le comble à la fortune de Constance anéantissait en même temps la sienne et son bonheur domestique. A quarante-cinq ans, elle se retrouvait seule, abandonnée par son mari et séparée de son fils.

Cette dernière douleur surtout lui fut cruelle. Constantin était son unique enfant. Elle l'aimait d'un amour exclusif et vigilant d'ailleurs payé d'un ample retour. Ce qu'il y a, en effet, de plus attendrissant dans l'histoire d'Hélène, et l'un des traits qui font le plus d'honneur à la mémoire de Constantin, c'est, à coup sûr, cette tendre affection qui les unissait tous deux. Elle ne se démentit jamais. C'est elle qui, plus tard, valut à Hélène les honneurs souverains et les consolations de la vraie foi. D'elle aussi par un étrange retour des choses, lui vinrent les grandes douleurs de sa vie.

La première et non la moindre de ces douleurs fut la séparation de 293, qui se prolongea treize longues années. Durant ce temps, Hélène dispa-

raît complètement de l'histoire<sup>1</sup>. On ne sait ni ce qu'elle fit, ni même où elle vécut.

Mais, ce que l'on peut affirmer sans témérité, l'épreuve lui fut salutaire et féconde. Au moment où elle vint fondre sur elle, on conçoit ce que cette femme altière et passionnée dut éprouver de révolte et de colère. Hélène était encore païenne ; rien n'imposait silence à la voix de sa violente nature. Lorsque nous la retrouverons vers 306, tout ressentiment ne sera peut-être pas mort au fond de son âme, mais elle saura le maîtriser : son ardeur généreuse, que les cheveux blancs n'auront pas éteinte, se détournera vers un plus noble but.

Hélène sera chrétienne, et en marche vers la sainteté.

1. Mais non de la légende, qui la fait habiter Trèves, Hesdin, Bonn, Londres, Colchester. Toutes ces fantaisistes traditions ne datent que du moyen âge.



## CHAPITRE III

### LA CONVERSION D'HÉLÈNE

Au sein de la disgrâce que, par une cruelle ironie du sort, lui avait value la bonne fortune de Constance, Hélène ne désespéra pas. Elle n'était pas femme, d'ailleurs, à s'abandonner elle-même un seul instant. Tenace et têteue, en vraie paysanne que rien ne décourage, elle savait que le flot qui remporte l'épave amenée par lui peut, avec la même facilité, la rejeter sur un rivage plus sûr et lui trouver un abri définitif.

Mais que faire pour conjurer les destins contraires ?

De Dioclétien et de Maximien, il n'y avait rien à attendre que des rigueurs nouvelles. Non que les deux Augustes aient attaché quelque importance aux colères et aux rancœurs de leur pauvre victime : mais pourraient-ils oublier qu'ils avaient, un jour, anéanti son bonheur domestique, et fait, à sa fierté native, une de ces bles-

sures profondes qui ne se cicatrisent pas ? Hélène était vindicative et volontaire. Ne pas la tenir éloignée de Constance et de son fils, lui laisser quelque prestige ou quelque influence, c'était, malgré tout, jouer un jeu dangereux. L'organisation compliquée et savante, qu'ils avaient imaginée pour le salut de l'Empire et leur propre tranquillité, était encore trop chancelante pour qu'on pût impunément l'exposer au moindre choc.

Du côté de son ancien compagnon, l'horizon n'était pas plus rassurant pour Hélène. Quels que fussent au fond ses sentiments, Constance feindrait d'ignorer jusqu'à l'existence de sa concubine : sa nouvelle position l'obligeait à de nouveaux devoirs. Peut-être payait-il la rançon de sa gloire ! L'histoire ne dit pas qu'elle ait paru trop lourde à cet honnête homme.

Restait Constantin. Sur celui-là, Hélène pouvait compter. Mais quelle situation critique que la sienne ! Que d'aléas redoutables en marge de son avenir ! Le ciel de ce fils chéri était obscurci par des nuages gros de tempêtes. A peine quelques rares éclaircies laissaient-elles percer les rayons d'un génie qui se manifestera à son heure. Pour le moment, impuissant à secouer le joug pesant sur ses épaules et sur celles de sa mère, Constantin attendait, l'âme frémissante,

mais avec l'air impassible et détaché du témoin le plus indifférent. Il témoignait à tous et à chacun une bienveillance, une douceur un peu trop égale peut-être pour être sincère ; sa conduite offrait un curieux mélange de modestie et d'audace : toutes qualités qu'il avait héritées de son père.

Dioclétien l'avait emmené à Nicomédie, sa résidence ordinaire. Là, en pleine Bithynie, dans le pays de sa mère et non loin du petit bourg où elle était née, le jeune homme fit l'apprentissage de la vie des cours. Il y vécut entouré de faste et d'intrigues.

De bonne heure, suivant en cela l'exemple de Constance, il prit une concubine, Minervina, dont il eut un fils qui s'appela Crispus. Minervina paraît avoir été de basse condition et, sans doute, Bithynienne. Quant à Crispus, toute sa vie, qui ne fut pas longue, nous le verrons jalousement couvé par l'amour inquiet d'Hélène. On en donne facilement les raisons : il y avait trop d'affinités entre la destinée de Minervina et de Crispus d'une part, celle de Constantin et la sienne de l'autre, pour que l'âme tendre d'Hélène n'en eût pas été vivement frappée.

Sympathique à Dioclétien qui le fit tribun de premier ordre, Constantin l'était beaucoup moins au César Galère. Tout n'était pourtant pas mau-

vais chez ce dernier : on lui reconnaissait quelques bonnes qualités naturelles, bravoure, savoir-faire, fidélité ; mais il était sans éducation, sans urbanité, cruel, débauché, ambitieux, incapable d'apprécier et de supporter des rivaux.

Or Constance était un rival et Constantin pouvait le devenir. Ces deux princes avaient, de plus, toutes les qualités aimables qui lui manquaient : pis encore, ils semblaient accaparer toute la popularité qu'on lui refusait. Il les prit en haine. Ne pouvant rien sur le père, son collègue, il se rabattit sur le fils.

Rien ne contrecarrait ses desseins. Dioclétien, affaibli par l'âge et les infirmités, subissait, pour le plus grand mal de l'Empire, la brutalité de son descendant. C'est à son instigation que fut décrétée la grande persécution de 303, la plus sanglante que l'Église ait jamais endurée. Témoin attristé de la délibération d'où elle sortit, Constantin ressentit une impression profonde, à la vue de l'héroïsme des victimes immolées en hécatombes.

Lui-même reconnut bientôt, à n'en pouvoir douter, qu'il avait à se garer du César comme d'un ennemi déclaré et irréductible.

Le 1<sup>er</sup> mai 305, aux portes de Nicomédie, se déroula, avec un apparat théâtral, l'abdication de

Dioclétien et de Maximien. De ce fait, Constance et Galère montaient au rang d'Augistes. Mais quels seraient les deux nouveaux Césars? Tous les regards se tournaient vers Constantin, qui assistait à la cérémonie, debout, à côté du trône de Dioclétien. La stupeur, la déception furent immenses lorsqu'on entendit proclamer les noms inconnus de Flavius Sévère, un débauché, et de Maximin Daïa, barbare de caractère plus encore que de naissance. Ainsi l'avait voulu Galère.

Seul, loin de son père, Constantin en est réduit à dévorer l'outrage en silence. Mais sa situation empire de jour en jour. Maintenant on en veut même à sa vie.

De son côté, soit qu'il ait conscience du péril que court son fils, soit qu'une maladie grave lui fasse désirer sa présence et son aide, Constance ne cesse de le réclamer à son collègue. Galère hésite, partagé entre la crainte des représailles auxquelles l'exposerait un refus, et sa haine inassouvie. Un soir enfin, il cède et donne à Constantin l'autorisation écrite de partir le lendemain matin, mais seulement lorsqu'il lui aura fait connaître ses derniers ordres. Au petit jour, Galère fait appeler le jeune homme. Celui-ci, qui se méfiait, avait déguerpi la veille et, pour échapper à toute poursuite, il avait emmené avec lui

les meilleurs chevaux de poste en mutilant tous les autres. Galère en pleura de rage.

Peu de temps après, le 25 juillet 306, Constance mourut entre les bras de son fils, à York, en Bretagne.

Sur les bords de la Tamise comme sur ceux du Sangarius, la bonne mine et la grâce souriante de Constantin avaient, du premier coup, conquis les cœurs. Aussi, le jour même de la mort de son père, fut-il proclamé Auguste et revêtu de la pourpre aux acclamations enthousiastes de l'armée. Lorsque, suivant la coutume, l'image du nouveau prince parvint, couronnée du laurier symbolique, aux autres empereurs, on pense de quelle grimace Galère dut l'accueillir à Nicomédie. Toutefois et quelque dépit qu'il en eût, l'attitude menaçante de ses soldats le força d'accepter ce nouveau collègue : mais il ne lui reconnut que le titre de César. Constantin s'en montra satisfait. Pendant sa dure jeunesse, il avait appris à attendre.

A ce moment même, après un court interrègne, l'anarchie et le désordre se réinstallèrent en maîtres dans l'Empire. Il y eut jusqu'à six empereurs à la fois. A Rome, Maxence qui usurpa la pourpre, et Maximien, son père, qui la reprit. En Asie-Mineure, Galère, et Maximin en Syrie ; —

puis Sévère qui régnait en Italie, et Constantin sur les frontières occidentales. Allait-on revenir au temps où la hantise de la pourpre s'infiltrait, comme un poison, dans les veines de tout capitaine heureux ?

Oui, à moins que, parmi tant d'empereurs, il ne s'en rencontrât un, assez habile pour utiliser à son profit la rivalité des autres et d'une personnalité assez puissante pour incarner en lui le salut de l'Empire avec la paix du monde. Constantin fut celui-là. Un par un, ses rivaux tombèrent dans les filets de sa politique ou sous les coups de ses soldats. Il n'éprouvait, du reste, aucun scrupule dans le choix des moyens. Ce n'est pas d'hier que date le droit du plus fort. Même après sa conversion, Constantin ne dépouillera jamais complètement la férocité de la bête humaine en face d'une faiblesse gênante.

En 307, Sévère marche contre Rome. Mais, trahi par ses soldats, il est tué par Maximien. Celui-ci, pour se mettre à l'abri des représailles de Galère et de Licinius, son nouveau collègue, recherche alors l'alliance de Constantin. Il vient le trouver en Gaule, et lui offre, avec le titre d'Auguste, sa fille Fausta en mariage. Constantin n'eut garde de mal accueillir ce second sourire de la fortune.

Décidément le sort des concubines de parvenus n'avait rien d'enviable. Associée à l'humilité des débuts, leur étoile pâlissait inévitablement aux premiers rayons de la gloire. Voici qu'à son tour, Minervina, répudiée, quitte sa famille et la cour. Mais la communauté toujours sainte du malheur resserre alors le lien qui l'unissait à Hélène, et le jeune Crispus monte encore, s'il se peut, dans l'estime et l'amour de sa grand'mère.

Maximien ne jouit pas longtemps des fruits de sa diplomatie. Chassé de Rome par Maxence, il se réfugia auprès de son beau-fils. L'amertume de toutes ses ambitions déçues ne cessa pas, pourtant, de tenailler le cœur du vieillard. Il commit l'indignité d'abuser de l'hospitalité qui lui était offerte, et, mis en demeure de choisir son genre de mort, il s'étrangla.

Un an plus tard, quand Galère meurt à son tour, Licinius et Maximin se partagent ses provinces. Il y a désormais quatre empereurs seulement. Mais, en même temps qu'elle se circonscrit, la lutte devient plus fiévreuse et plus âpre. On en arrive aux pires provocations. Maxence renverse les statues de Constantin et s'allie à Maximin. Pour toute réponse, Constantin s'entend avec Licinius et décide de marcher sur Rome.

La Ville éternelle gémissait sous le joug de la

plus honteuse tyrannie. Il fallait que Maxence fût une bien « franche canaille », pour avoir été jugé tel dans un temps qui ne se piquait guère de sévérité morale.

Cet empereur improvisé avait alors entre trente et quarante ans. Contrefait de corps comme d'esprit, lâche, indolent, cruel, de mœurs inavouables, aimé de ses soldats, parce qu'il leur permettait tout et se faisait le compagnon, sinon l'inspirateur de leurs débauches, son palais fut le *lupanar* de la haute société romaine. Pour échapper à sa brutalité de Silène, la femme du préfet de la Ville, une chrétienne plus fervente qu'éclairée, s'enfonça un poignard dans le sein. Comme sous le règne de Néron, la mort attendait tout citoyen dont il convoitait les biens, et sa cupidité était insatiable. On disait aussi qu'il cherchait les secrets de l'avenir dans les entrailles fumantes des enfants et des femmes. Bref, si l'on avait accueilli avec joie son usurpation qui exemptait des impôts de Galère, on en était bien puni, et le cauchemar pesait sur toutes les âmes. Anxieusement on appelait le libérateur qui devait y mettre fin.

En allant braver le monstre dans son repaire, Constantin courait donc au-devant des désirs du peuple. Pourtant il hésitait, et avec lui tout son entourage.

L'armée de Maxence possérait une écrasante supériorité numérique; puis s'attaquer à Rome, — assiéger le Capitole, — porter le fer et le feu sur cette terre sacrée, objet d'un culte universel, paraissait presque un sacrilège. On consulta les aruspices : leurs réponses furent décourageantes. On invoqua les dieux, et dans le ciel, apparurent des phénomènes étranges. Il y eut des murmures jusque parmi les généraux : les troupes marchaient sans nul espoir.

On s'explique l'inquiétude de Constantin. C'est alors que sa pensée se tourna vers le Dieu des chrétiens. Peut-être le trouverait-il plus secourable et pourrait-il, grâce à lui, déjouer les maléfices de Maxence. Son père, dont les tendances monothéistes n'étaient un mystère pour personne, n'a-t-il pas vu sa famille florissante, son trône affermi, et ses entreprises couronnées de succès? Au contraire, Jupiter a-t-il protégé la vieillesse de Dioclétien, ou Hercule la vie de Maximien?

Ces réflexions et bien d'autres encore qui, au dire d'Eusèbe, se pressaient dans l'esprit de l'empereur, étaient en somme bien naturelles. Les chrétiens, dont Constantin, comme son père, aimait à s'entourer, ne manquèrent pas de les appuyer. D'autre part, l'imagination surexcitée du prince vint à la rescoufle.

À la suite, sans doute, des phénomènes célestes, dont il a été question plus haut, l'empereur eut un songe. Le Christ lui apparut, pendant son sommeil, tenant sa croix à la main, et lui donnant l'assurance de vaincre s'il la prenait pour étendard. Réconforté et joyeux, l'empereur se leva en hâte, appela ses amis et leur raconta son rêve. Des orfèvres, mandés aussitôt, exécutèrent, d'après ses indications, le signe mystérieux que Constantin montra ensuite à l'armée et qu'on appela *Labarum*. C'était une pique dorée, barrée en forme de croix et surmontée d'une couronne d'or encadrant le monogramme du Christ. Un petit *velum* de pourpre, sur lequel on broda l'effigie de l'empereur et de ses fils, pendait à la tige transversale.

Rassurés par ce gage de la protection divine et forts de la confiance de leur chef, les soldats retrouvèrent leur entrain. Rien ne leur résista. On franchit les Alpes à Suse. Turin, Milan et Brescia ouvrirent leurs portes avec peu ou point de résistance. S'il n'en fut pas de même à Vérone et à Modène, du moins on n'y perdit pas trop de temps, et, en octobre 312, Constantin se présentait devant Rome, en amont du Tibre, au pont Milvius.

Cependant Maxence ne se dérangeait pas pour si peu. Ni l'invasion de l'Italie, ni la déroute de ses

troupes vaincues en trois batailles, ni même l'arrivée de l'ennemi sous les murs de la Ville, ne l'avaient arraché à sa vie de plaisir. Le 28 octobre, septième anniversaire de son avènement, il assistait encore aux jeux du cirque. Puis, comme le peuple, dégoûté d'une telle conduite, le traitait de déserteur, il se mit à la tête de son armée, traversa le Tibre sur un pont de bateaux et prit position en face de l'ennemi, mais le dos au fleuve. On ne pouvait être plus maladroit.

Dès le début de l'action, ses soldats, à l'exception des prétoriens dont il était l'âme damnée, montrèrent beaucoup de mollesse. Pourtant leur nombre serait vraisemblablement venu à bout de l'adversaire, si la cavalerie, repoussée avec perte et complètement rompue, n'eût jeté dans les rangs la plus funeste confusion. Constantin saisit l'occasion. Déconcertées par sa vigoureuse offensive, les troupes de Maxence prirent la fuite, s'entassèrent sur le pont qui se rompit, et le tyran lui-même, entraîné par le poids de son armure, tomba dans le fleuve et s'y noya.

Le lendemain, 29 octobre, Constantin et la Croix du Christ — celle-ci pour n'en plus sortir — firent dans Rome une entrée triomphale.

D'une importance qu'on ne saurait exagérer, cette victoire eut pour premier résultat de con-

firmer l'empereur dans sa foi nouvelle. De ce jour, il est chrétien, et la première statue qu'on lui élèvera dans la Ville, le représentera la Croix en main. Toutefois, il va sans dire, cette conversion ne sera pas aussi apparente au dehors que réelle dans le fond. La politique de Constantin lui défendait de rien brusquer. Il fallait ménager les transitions et ne pas renverser, d'un coup, cet édifice païen qu'on ne pourrait remplacer que peu à peu. De là ce mélange assez confus d'observations païennes et de pratiques orthodoxes constaté dans la conduite de l'empereur.

Cependant ses convictions intimes, ses tendances personnelles sont, dès lors, connues. Le premier édit de tolérance publié, à Rome même, peu de temps après sa victoire, montrait clairement au monde des courtisans dans quelle direction il était maintenant permis et prudent de s'engager. L'invite, pour discrète qu'elle fût, fut vite comprise. Autant par conviction, longtemps cachée peut-être, que par flatterie pour le prince, plusieurs embrassèrent sans tarder la religion chrétienne.

Et tout d'abord, à la famille impériale.

Séparée de son chef depuis une année environ, elle s'empressa de le rejoindre après la défaite de Maxence. Ses principaux membres étaient alors

Fausta, femme de l'empereur; Crispus, le fils qu'il avait eu de Minervina; Eutropia, sa belle-mère, veuve de Maximien Hercule; les six enfants de Constance Chlore et de Théodora; enfin sa vénérable mère, Hélène.

Celle-ci avait alors soixante-cinq ans. Constantin l'avait, sans doute, rappelée auprès de lui dès la mort de Constance, lorsque, devenu César et maître dans ses provinces, il n'eut plus à tenir compte des caprices de Galère. Mais, absorbé par des guerres incessantes, presque toujours absent, aux prises avec des difficultés où se jouaient son trône et sa vie, il avait eu peu de temps à consacrer aux siens. La mère et le fils n'étaient pas encore habitués à la douceur de vivre ensemble.

Et voilà qu'à présent Hélène retrouvait son enfant, maître incontesté de l'Occident, délivré de tous ses ennemis, acclamé par le peuple, presque aussi cher aux autres qu'à elle-même. La vaillante femme en ressentit une joie profonde et tomba aux pieds du Dieu qui la lui avait ménagée. Détail touchant, l'empereur lui-même se fit son apôtre. Eusèbe nous en est garant. « Constantin, dit-il, rendit sa mère, qui auparavant vivait dans l'ignorance du vrai Dieu, si pieuse et si fervente, qu'elle semblait avoir été

instruite à l'école même du Sauveur. » Pour une personne de son âge, on avouera qu'il y avait à cela quelque mérite ! De fait, Hélène fut chrétienne comme elle avait été épouse et mère : avec passion.

Les fortes qualités de sa race la servirent, dans cette occasion, tout autant que ses propres dispositions. On ne faisait rien à demi en Bithynie : c'était la terre des généreux enthousiasmes et des nobles dévouements. Sans y penser, Hélène revenait ainsi à la tradition nationale, car, de bonne heure, nous l'avons vu, la Bithynie était passée au christianisme.

Hélène y arrivait, elle aussi, avec une ardeur d'autant plus vive qu'elle était plus tardive. A repasser les années écoulées d'une vie déjà longue, elle retrouvait plus d'un souvenir pénible. Les faiblesses de sa jeunesse, l'ambition peu scrupuleuse de son âge mûr, les colères, les rancunes engendrées dans son âme par l'épreuve, autant de motifs impérieux qui la poussaient aux pratiques d'une austère piété. Du moins le peu qui lui restait à vivre serait saint, et consacré, sans réserve aucune, à la gloire de Celui qui l'avait ramenée de si loin.

Ce qui fait la grandeur et la noblesse d'Hélène convertie, et donne à la fin de sa carrière une

réelle importance dans l'histoire de son époque, et lui crée des droits impérissables à la reconnaissance de l'Église, c'est d'avoir employé toute sa puissante influence à renverser les barrières que le paganisme élevait encore entre les âmes et Dieu. Ces barrières étaient de différentes sortes : calomnies répandues par les derniers défenseurs de la religion officielle contre les mœurs et les dogmes chrétiens ; terreurs irraisonnées qu'inspirait à la molle volupté des siècles de décadence la sévérité de l'idéal évangélique ; priviléges surannés, lois d'exceptions, habitudes invétérées, toutes ces alluvions qu'un long passé attache aux flancs de la société et qui la rendent insensible aux flots sans cesse renouvelés du progrès religieux ou social. Maintenant surtout que l'État allait donner pleine liberté à l'Église, et même lui accorder un régime privilégié, il était à prévoir que l'opposition des sectes déchues, le mécontentement de certains individus se retrancheraient dans cette défensive acharnée, dernière ressource des causes irrémédiablement perdues.

La lutte ainsi engagée contre la haine des uns les préjugés des autres et l'inertie du plus grand nombre serait évidemment longue et dure. Effectivement, elle consuma plusieurs générations d'empereurs chrétiens et de Pères de l'Église.

Hélène y prit sa large part en travaillant de toutes ses forces à aplanir les voies de l'avenir. De la sorte elle facilita la tâche de Constantin, forcé de maintenir la paix et une certaine égalité administrative entre les cultes rivaux.

Dans ce qu'il faisait pour l'ancienne religion, ou plus exactement, dans ce qu'il ne faisait pas contre elle, l'empereur était guidé par ses calculs d'homme d'État, par ce qui restait en lui de païen, et aussi, il faut bien le dire, par cette modération, cette douceur, ce tact qu'il avait hérités de son père. Au contraire, dans ce qu'il fit pour l'Église — et l'on sait s'il se montra généreux — il est impossible de ne pas reconnaître, en grande partie, la foi et la main de sa sainte mère.



## CHAPITRE IV

### L'AUGUSTA

Au début de l'an 313, Constantin et Licinius se rencontrèrent à Milan, pour consolider une amitié dont tous deux sentaient encore le besoin. On commença par célébrer les noces de Licinius avec Constantia, sœur de son collègue. Puis on délibéra des affaires de l'État. Le plus fameux résultat de cette conférence fut l'*Édit de Milan*, concédant à tout citoyen la liberté de pratiquer telle religion que bon lui semblerait, et ordonnant de remettre sans délai aux chrétiens les lieux de culte, propriétés ou biens quelconques dont on les avait autrefois dépouillés au profit du fisc ou de simples particuliers.

L'ère des persécutions était définitivement close, et, en attendant mieux, l'Église recevait pleine justice.

De Milan, Constantin dut courir jusqu'aux bords du Rhin pour refouler les Barbares qui mena-

çaient la frontière. Licinius, de son côté, regagna l'Illyrie, et, bientôt attaqué par Maximin, il infligea à celui-ci une sanglante défaite entre Héraclée et Andrinople. Maximin, dont la bravoure n'avait rien d'exagéré, fut même saisi d'une telle peur qu'il s'ensuit, d'une seule traite et sous un déguisement, jusqu'à Tarse, en Cilicie, où il s'empoisonna, au mois d'août de cette même année 313.

L'Empire ne comptait plus que deux maîtres. C'était encore un de trop.

Maintenant qu'ils n'ont plus d'ennemi commun à combattre, Constantin et Licinius découvrent, entre eux, une irréductible opposition de caractère. On ne sait, au juste, sur qui faire retomber la responsabilité de la rupture. Toujours est-il qu'elle ne paraît pas surprendre Constantin, et son arrivée en Pannonie est si soudaine que, déconcerté, son adversaire laisse vingt mille hommes sur le champ de bataille de Cibales (8 octobre 314). Il y eut une seconde rencontre à Mardie, en Thrace ; mais, cette fois, le résultat fut douteux : ce qui permit à Licinius de négocier une paix pas trop désavantageuse cédant à son rival la péninsule des Balkans et gardant pour lui-même tout l'Orient proprement dit.

Toutefois on le croira facilement, l'antipathie

mutuelle des deux empereurs ne perdit rien de sa férocité. Mais muselée pour l'instant, elle se dédommagea de son impuissance par ces empressements hypocrites, ces caresses empoisonnées et doucereuses, qu'on emploie pour tromper l'adversaire et le mieux mordre ensuite.

Le 1<sup>er</sup> mars 317, à Sardique, Crispus et Constantia, fils de Constantin, et Licinianus, fils de Licinius, furent proclamés Césars. On fit savoir « à toutes les armées et à toutes les cités » qu'élèvés à ce rang, du consentement des deux Augustes, les trois princes seraient en droit d'exiger partout, de tous et de chacun, les honneurs propres à leur nouvelle dignité.

Selon toute vraisemblance, ce fut à cette même date que Constantin accorda à sa mère, ou lui fit reconnaître par son collègue, le titre d'Augusta.

Purement honorifique, ce titre n'avait pas l'importance politique de celui de César. Pourtant, ce n'en était pas moins le plus élevé de la hiérarchie impériale, la marque essentielle du pouvoir souverain, le rêve, trois fois centenaire déjà, de toutes les grandes ambitions, et, pour la foule des gens du peuple, l'objet d'une vénération superstitieuse. Sous le paganisme, il déifiait l'homme qui le portait. Avec l'Empire chrétien, pour ne plus conduire à l'apothéose, il n'en sé-

pare pas moins du commun des mortels et revêt d'un caractère sacré. Dans tous les cas et de droit, il n'appartiendra jamais qu'à l'empereur et à la femme légitime de l'empereur.

Pour le donner à sa mère, il fallait donc que Constantin, ou bien fût l'unique chef de l'Empire, ou proposât cette nomination à l'agrément de son collègue. L'effusion de Sardique, où l'inimitié des deux Augustes rivalisa de procédés fleuris, semble tout indiquée pour cela.

Dès lors, Hélène se met à sa vraie place, celle où elle est restée aux yeux de l'histoire. Libre enfin de lui témoigner toute sa piété, Constantin combla sa mère, plus que sa femme et ses enfants, plus que personne au monde. Il lui ouvrit le trésor impérial, la laissant libre d'y puiser à sa guise. Nous le verrons, Hélène en profita, non pour elle-même, mais pour les autres, Dieu et les pauvres surtout. Elle a désormais une cour, des terres, tous les avantages et tous les honneurs réservés à la souveraineté. On mit en circulation, dans l'Empire, des monnaies d'or et de bronze frappées à son effigie. A l'heure actuelle on en possède encore beaucoup. Elles sont très caractéristiques et nous permettent ainsi de reconstituer, de façon suffisamment exacte, la physionomie d'Hélène.

Les yeux semblent volontaires et graves. Le nez est long et fin, la bouche mignonne, le menton assez accentué. Autour du cou, qui semble un peu fort, un ou deux colliers de perles. Les cheveux abondants se relèvent de la nuque au front qu'ils encadrent, lissés en bandeaux aux ondes profondément creusées. Un diadème les couronne. Autant qu'on en peut juger, c'est une broderie d'or, qui se divise en petits carrés ornés de perles. Dans son ensemble, ce genre de coiffure, dont la vogue commença sous Alexandre Sévère, nous reporte au III<sup>e</sup> siècle. A cela rien d'étonnant si l'on songe que, née en 248, Hélène appartient plutôt à ce siècle qu'au suivant, et que, au moment où elle devient Augusta, elle n'a pas loin de soixante-dix ans. Les vieilles gens n'aiment guère changer leurs habitudes, surtout en matière de modes.

Aussi est-il à croire que la rude Hélène se trouva assez dépaysée à la cour. Celle-ci d'ailleurs s'était considérablement modifiée depuis quelques années. En désertant Rome, Dioclétien avait, du même coup, abandonné son antique simplicité. Autrefois on ne distinguait l'*Imperator*, en temps ordinaire, qu'à sa toge bordée de pourpre; à l'armée, qu'au manteau de laine écarlate agrafé sur l'épaule par-dessus la casaque

militaire. A présent il use de longs vêtements de soie, brodés d'or, semés de pierres précieuses qui décorent même ses brodequins.

L'empereur s'enferme, presque inaccessible au fond de son palais, gardé contre les indiscretions de la plèbe courtisane par des bandes d'eunuques et les mille formalités d'une étiquette compliquée. Si les femmes ne sont pas encore cloîtrées dans le gynécée, déjà la grâce joliment négligée de leurs anciens vêtements aux plis nombreux cède la place à des tuniques raides, surchargées d'ornements somptueux et lourds. Ce n'est pas tout à fait le Byzantinisme, mais qu'on est loin du goût et des mœurs classiques ! Si la guerre laisse seulement un peu de répit à Constantin, la réorganisation de l'administration impériale, en consacrant la victoire des tendances nouvelles, précipitera l'agonie du monde ancien avec le triomphe de l'Église et des fortes races venues du Nord.

Ce répit, Constantin ne l'obtint guère avant 323.

Après avoir remporté sur les Sarmates et sur les Goths d'éclatants succès, il se retrouva une dernière fois en face de Licinius. Est-ce à la jalouse de ce dernier, ou bien au zèle de Constantin pour la cause chrétienne qu'il faut attri-

buer cette seconde prise d'armes ? Aux deux sans doute, car il est indéniable que l'exaspération de Licinius contre son collègue croissait avec la prospérité toujours grandissante de celui-ci et que le prétexte allégué par Constantin pour ouvrir les hostilités fut la persécution plus ou moins déclarée que Licinius faisait subir aux fidèles de ses États.

Au mois de juin 323, Constantin part pour la Thrace, à la tête d'une armée de cent trente mille hommes, et dans les environs d'Andrinople se mesure avec son adversaire, le 3 juillet. Le choc est terrible et sanglant. Il y a, dans l'armée ennemie, trente-trois mille tués ou blessés. Licinius s'enfuit à Byzance.

Pendant ce temps, le jeune Crispus détruisait complètement sa flotte au détroit de Gallipoli. S'enfermer à Byzance, c'était donc pour Licinius, risquer d'être bloqué à la fois par terre et par mer.

Sans plus attendre, il franchit le Bosphore et va reformer son armée en Bithynie. Peine inutile ; le 28 septembre, il est une seconde fois vaincu, à Chrysopolis, le port de Chalcédoine. Il se réfugie quelques jours dans les murs de Nicomédie ; mais bientôt obligé de se rendre à merci, s'il obtient la vie sauve, il ne le doit qu'à l'inter-

cession de Constantia, sa femme, la sœur de son vainqueur.

On n'aurait pu mener plus rapidement expédition plus difficile, et Constantin avait bien gagné ses lauriers. Par malheur, il ne tarda pas à les souiller en manquant à sa parole et à la pitié qu'on doit à l'infortune. Sur son ordre, et vers la fin de cette même année probablement, Licinius fut étranglé. Puis en 325, il consomma cette inutile cruauté en faisant subir un sort analogue à Licinianus, à peine âgé de douze ans.

Ainsi, grâce à ses victoires, à son courage, à son habileté et à sa perfidie, Constantin restait seul maître du monde romain. Il n'avait plus désormais qu'à gouverner son vaste domaine, surveiller ses frontières et goûter plus longuement les douceurs de la vie familiale.

A ces douceurs, des amertumes se mêlerent. Il faut maintenant, pour s'en rendre compte, entrer dans l'intimité du foyer impérial et faire plus ample connaissance avec les divers membres qui le composent.

A l'époque où nous sommes, en 325, la division y est aussi fortement ancrée et aussi irréductible qu'elle l'était dans l'Empire lui-même avant la fin misérable de Licinius. D'un côté, Hélène et Crispus: de l'autre, les frères de Cons-

tantin, Fausta et ses enfants. Entre ces deux camps, et non pas au-dessus d'eux comme c'eût été son devoir, l'empereur, indécis, égaré dans ce maquis de querelles et d'intrigues, et qui, finalement, lorsque ces colères domestiques atteignent leur paroxysme, s'assole et tue.

Si elle n'eût été aussi malheureuse que coupable, ce serait l'impératrice Fausta qui, en cette triste affaire, ne bénéficierait d'aucune excuse, d'aucune pitié.

Fille de Maximien Hercule, et mariée à Constantin depuis 307, elle était alors dans tout l'éclat de sa beauté, qu'on dit avoir été très grande. D'une nature complexe, à la fois timide et aussi ardente qu'Hélène, quoique moins rude dans ses manières et d'une intelligence plus déliée, elle avait reçu une éducation très soignée. Fut-elle de bonne heure destinée à Constantin, comme quelques-uns le prétendent? Il est difficile de l'affirmer. Pourtant, et bien qu'il ait eu une cause toute politique, ce mariage parut d'abord très heureux et la plus parfaite entente régnait entre l'empereur et Fausta. Celle-ci même lui sacrifia son propre père. Étrange et lamentable époque, où souvent l'on ne parvenait pas à concilier les affections les plus naturelles et les devoirs les plus élémentaires!

Lorsque, au début de 310, le vieux Maximien, réfugié à la cour de Constantin et toujours en proie à la folie furieuse de son ambition, résolut pour la seconde fois d'attenter aux jours et au trône de son gendre, ce fut à sa fille qu'il se confia tout d'abord. Oh ! il lui demandait si peu de choses, et avec tant de prières et de caresses ! Tenir ouverte la porte de la chambre à coucher de l'empereur et veiller à ce qu'il n'y eût pas trop de gardes aux alentours.

Fausta ne témoigna nulle hésitation et promit tout. Mais à peine son père l'avait-il quittée, qu'elle courut tout dévoiler à Constantin. Celui-ci, qui n'était pas à demi rusé, eut sa résolution bientôt prise. La nuit venue, Maximien ne trouve aucune porte fermée. Quelques gardes seulement, auxquels il raconte que, troublé par un songe, il vient en faire part à son gendre. On le laisse passer sans difficulté. Joyeux, sûr de son coup, Maximien s'approche enfin du lit impérial et égorgé celui qui y dormait. Mais, au moment même où il s'apprête à sortir en criant son triomphe, quelle n'est pas sa stupeur de se trouver en face de Constantin, entouré d'une bonne escorte et qui lui montre du doigt sa victime, un misérable eunuque ! Ainsi, dénoncé par sa fille, traître à son gendre qui était aussi son

hôte, et pris à son propre piège, Maximien Hercule reçut l'ordre de se tuer.

Évidemment, dans ces circonstances, la situation de Fausta avait été délicate. Mais n'aurait-elle pu en sortir plus noblement ?

Pourquoi n'avoir pas intercédé auprès de son mari pour ce père qu'elle n'avait pas même essayé de détourner de son abominable dessein ? Du moins, Constantin recevait ainsi une preuve terrible de la fidélité de sa femme. Aucun soupçon, d'ailleurs, n'était jamais venu effleurer ses mœurs.

Elle eut cinq enfants : deux filles, — Constantie et Hélène, — et trois fils, — Constantin, Constance et Constant. En 326 l'aîné n'avait encore que dix ans. Mais depuis sa naissance, on remarquait un changement inquiétant dans l'attitude et les sentiments de Fausta à l'égard de ses autres parents, de Crispus en particulier.

Celui-ci était maintenant un homme dans toute la force de l'âge. Instruit à l'école du célèbre Lactance, il avait toutes les qualités qui font aimer, et l'on pressentait qu'à l'occasion il saurait déployer toutes celles qui sont craindre : fils préféré de Constantin qui se voyait revivre en lui, surtout enfant gâté d'Hélène, qui avait pris de son éducation un soin minutieux. L'Augusta

en ressentait, à bon droit, quelque fierté ; car déjà, Crispus était célèbre.

Sa gloire était née en 318. Crée César, l'année précédente, et chargé par son père du gouvernement des Gaules, il avait terrifié les Barbares, vaincus par lui sur le Rhin, en plusieurs rencontres. Puis, en hâte, dans la joie d'offrir à son père ses premiers lauriers, il avait, en plein hiver, traversé les névés et les glaciers des Alpes pour se jeter dans les bras de Constantin, heureux de retrouver son fils et de le retrouver vainqueur.

En 323, c'est à la flotte de Licinius d'expérimenter la vigueur de son bras. Avec quatre-vingts navires seulement il combat, pendant deux jours, les cent trente vaisseaux de l'adversaire et les détruit presque tous.

Si l'on ajoute que Crispus est beau, indulgent aux soldats et bon envers les petites gens, on comprendra facilement qu'il jouisse de la faveur de tous, du peuple, de l'armée, de l'empereur. Seule, Fausta fait exception à cet engouement universel : et pour cause.

L'extrême jeunesse de ses fils, la préférence de son mari pour cet aîné qu'elle n'a point porté dans son sein, les victoires mêmes qui couronnent ce jeune front d'une auréole redoutable, autant

de motifs pour elle de jalouiser Crispus. Si, comme tout l'indique, il doit hériter du trône, quel sera le sort de ses enfants à elle? Celui des frères de Constantin, les fils de Théodora et de Constance Chlore, sans doute!

Ils sont trois, eux aussi : Dalmace, Annibalien, Jules Constance. Bien éloignés encore de revêtir la toge virile au moment de la mort de leur père, ils avaient été chaudement recommandés par lui à Constantin. De fait, les petits princes n'avaient pas eu à se plaindre de leur auguste frère, ni à s'en louer non plus. Il les avait entourés d'une assez froide affection et pourvus d'honorables sinécures.

D'autre part, Hélène s'était chargée de leur éducation : et — tous les auteurs anciens sont unanimes sur ce point — elle eut comme principal objectif de les empêcher de devenir dangereux pour son fils. Elle s'acquitta de cette tâche avec une vigilance, une habileté, une rigueur dont Julien l'apostat, fils lui-même de Jules Constance, se plaindra plus tard avec amertume. Toutes les carrières se fermèrent devant eux : on n'assigna à leur activité d'autre but que de vivre, — en princes, à la vérité, mais aussi dans la plus profonde obscurité.

Pour des fils d'empereur, et des fils légitimes,

c'était peu. Leur mécontentement servit à souhait les rancunes, — disons, les haines de Fausta. D'abord sourdement hostile, une coterie se forma, qui bientôt manœuvra au grand jour. Tous ceux qui, princes ou courtisans, trouvaient leur dignité offensée, leurs talents méconnus, leurs services dépréciés, ou, simplement, leurs calculs trompés et leurs espérances déçues, se groupèrent autour de Fausta et de ses beaux-frères contre Crispus et Hélène.

Reconnaissons, sans plus tarder, que cette dernière fut irréprochable. Zozime et Julien, tous deux païens, se sont efforcés de flétrir sa conduite : ils n'ont pu, en somme, lui reprocher que son ascendant sur Constantin, son amour pour Crispus et son habileté incontestable. Peut-être sont-ce là des qualités bien humaines ! Mais on se demande à quel titre on oserait lui en faire grief. La sainteté ne détruit pas la nature, elle l'élève : elle n'ôte rien à la personnalité qu'elle transfigure.

Quand bien même Hélène aurait un peu excédé dans l'expression de sentiments humains, il suffit, pour l'excuser, de se rappeler quel sang vigoureux courait dans ses veines. Ce qu'elle voulait, elle ne le voulait pas à demi, et ceux qu'elle aimait, ce fut de toute la fougue de son âme ar-

dente. Dès lors il est permis de trouver admirable qu'avec une telle énergie de cœur, elle n'ait jamais haï personne.

Cette pauvre grand'mère, âgée de soixante-dix-huit ans, qui, dans son enfance, n'a pas connu les consolations de la famille, dont l'éducation fut presque nulle et la vie longtemps douloreuse, a, sur le tard, voué toute sa sollicitude, tous les trésors de son affection à son petit-fils. Celui-ci le lui rend largement. Il y a entre ces deux êtres, entre l'aïeule qui descend vers la tombe et le jeune homme à qui sourient la gloire et la vie, une touchante communauté d'origine, de souvenirs, de malheurs et de joies. Aussi, maintenant que des jours meilleurs ont lui et qu'une grande espérance se lève sur son petit-fils, Hélène veille, — avec quelle tendre anxiété, — à ce qu'aucun obstacle ne se mette en travers de sa route.

Et voilà qu'au moment où elle peut croire qu'elle touche au but, brusquement, par la haine stupide d'une parente, elle n'étreint plus qu'un cadavre ! Alors sa douleur est terrible. Ses larmes coulent, lentes comme toujours sur les visages ridés, mais elles paraissent venir de si loin, elles font si mal à voir que, désespérant de les sécher, Constantin commet un second crime

pour les venger. En vérité, peut-on l'imputer à sa malheureuse mère ?

Entrons dans le détail de cet horrible drame.

En Bithynie, l'année même où se tint le fameux concile de Nicée auquel il prit une part active, Constantin commença la célébration de ses vicen-nales. De grandes solennités devaient les clore, à Rome. Entre temps, la cour se rendit à Naïsse, puis en Phénicie : on alla passer l'hiver en Thrace, le printemps en Illyrie. Enfin, dans les premiers jours de juillet 326, on arriva dans la capitale de l'Empire.

L'accueil y fut plutôt froid. De leur ancienne grandeur n'ayant guère conservé que la morgue, les Romains le prirent de très haut. Ils gardaient rancune à Constantin d'avoir définitivement déserté leur ville et leur culte. Aussi, sur le passage du cortège pompeux qui suivit la voie Sacrée, c'est à peine s'ils furent convenables. On plaisanta ce prince aux cheveux bouclés, au diadème d'or, aux vêtements précieux. Était-ce le maître de l'Empire, ou l'un de ces souverains orientaux qui avaient si souvent orné le triomphe de leurs consuls victorieux ? Pourtant on ne dépassa pas encore les limites d'une raillerie assez inoffensive : mais l'empereur était piqué, la plèbe excitée. Que le moindre incident se produise et

l'orage éclatera ! On n'attendit pas longtemps.

Le 15 juillet lorsque, suivant la coutume, la procession de l'ordre équestre montait au Capitole sacrifier à Jupiter, Constantin refusa de s'associer à ce rite tout païen : c'était son droit, son devoir même. Mais où il commit une maladresse, ce fut lorsque, des terrasses du Palatin, il cribla le défilé de ses moqueries et de ses quolibets. Cette fois, on lui répondit par de violentes injures.

Furieux, l'empereur réunit son conseil, pour délibérer sur les mesures à prendre contre l'insolence romaine. Fallait-il châtier les mutins, ou bien feindre de les ignorer ? Ce dernier parti, patronné par l'un des frères de Constantin, l'emporta. Mais, politiquement résolue, cette affaire eut un funeste retentissement dans le cercle de la famille impériale.

Fausta et ses beaux-frères profitèrent de l'occasion pour calomnier indignement Crispus : autant on injurait l'empereur, autant on acclamait son fils. N'était-ce pas significatif ? Grisé par ses victoires et sa popularité, le jeune homme fomentait hypocritement la rébellion des masses populaires dans l'intention évidente de supplanter son père.

Suivant d'autres, Fausta aurait accusé Crispus

de lui avoir fait des propositions honteuses. Mais cette version sent fort son classique : peut-être n'y faut-il voir que la réédition d'une fable ancienne.

Quoi qu'il en soit, en un cas comme en l'autre, païens et chrétiens s'accordent à reconnaître dans les allégations de Fausta d'infâmes calomnies. Tout les démentait dans le caractère et le passé de Crispus, et personne ne s'y trompa, sauf l'empereur.

Celui-ci était en proie à une véritable tempête intérieure. Irrité par les premiers déboires de son séjour à Rome, privé de la prudente direction d'Hélène demeurée en Orient, il croit aveuglément aux rapports de sa femme. Pas d'informations : pas de procès. Sur l'heure, Crispus est arrêté et traîné à Pôle, en Istrie. Peu après, le bruit se répand qu'il est mort. Comment ? on ne sait pas au juste. Par le poison, suivant les uns ; par l'épée, disent les autres : chez tous, d'ailleurs, la consternation est égale, et, seule, la terreur empêche de protester autrement que par le silence.

Mais bientôt la réprobation universelle va s'exprimer par une voix assez puissante pour braver la majesté impériale, et en même temps, assez vénérée pour pénétrer jusqu'au cœur du

coupable. Hélène, folle de douleur, accourt auprès de son fils. Elle lui crie la fausseté des accusations lancées contre Crispus, la légèreté criminelle et la cruauté de la conduite qu'il a adoptée à l'égard de ce fils aussi méconnu qu'il était innocent et aimable. La lumière se lève, terrible, dans l'esprit de l'empereur : il comprend sa faute, il est bouleversé par le chagrin profond de sa vieille mère. Mais, au lieu de l'humble repentir du chrétien, c'est l'impétuosité farouche d'une nature encore mal domptée qui se réveille en lui. Il a comme une saute de colère sauvage : subitement, il ordonne l'exécution d'un grand nombre de ses conseillers. Et l'infortunée Fausta, enfermée dans un bain brûlant, y périt, étouffée.

En présence de telles horreurs, un seul mot vient aux lèvres, celui-là même que, si l'on en croit Sidoine Apollinaire, une main anonyme grava, de nuit, sur la porte du palais :

Saturni aurea saecla quis requiret?  
Sunt haec gemmea, sed Neroniana<sup>1</sup>.

Hélène, un moment épouvantée, ne perdit pourtant pas courage : elle aida Constantin à

1. « Qui cherchera encore le siècle d'or de Saturne?  
Celui-ci est de perle, mais c'est le siècle de Néron. »

sortir de l'abîme où un moment d'égarement l'avait précipité. Mais cela ne lui suffit pas : il ne s'agit plus maintenant pour elle de pleurer sur des morts, il lui faut sauver son fils, d'autant plus aimé qu'il est plus malheureux, et satisfaire en son nom à la justice de Dieu. Elle y emploiera le souffle de vie qui lui reste encore, demeurant ainsi l'idéal et le modèle des mères. Si son enfant lutte contre les difficultés, elle combat avec lui ; s'il est heureux ou s'il souffre, elle veille sur son bonheur ou partage ses souffrances. Si jamais il devient criminel, elle prendra pour elle tout le fardeau de l'expiation.

## CHAPITRE V

### LE PÈLERINAGE EN PALESTINE

Dans les premières années du iv<sup>e</sup> siècle, le voyageur qui serait venu à Jérusalem, attiré par les souvenirs de l'histoire juive ou curieux de voir le berceau de la secte envahissante des chrétiens, se serait ménagé une singulière déception. Sous le masque païen dont on l'avait affublée, il était impossible de retrouver les traits antiques de la fille de Sion. C'était une ville toute latine et qui de son glorieux passé n'avait rien pu sauver, pas même le nom.

Après avoir réduit la dernière révolte des Juifs, Hadrien résolut de leur enlever tout espoir de revanche. Jérusalem avait toujours été le pivot et l'enjeu de leurs continuelles insurrections. L'accès leur en fut interdit. On y installa une colonie romaine, *Ælia Capitolina*, sur les murs de laquelle la dixième légion grava, entre autres emblèmes, le porc, abhorré par Israël.

Ælia couvrait à peu près l'emplacement de la cité moderne. On l'avait construite tout d'une pièce et sur un plan d'une régularité aussi parfaite que le permettait la nature tourmentée du sol. Quatre portes en perçaient l'enceinte aux quatre points cardinaux. Une grande voie, ornée de portiques, allait du nord au sud, aboutissant à des places publiques. Plus simples sans doute, mais non moins droites, deux autres artères la coupaient perpendiculairement. Elles conduisaient au Capitole, l'ancien Temple biblique, où s'élevait à présent celui de Jupiter. Dotée d'un théâtre, de thermes, d'un arc de triomphe, et divisée en sept quartiers, Ælia ressemblait en somme aux nombreuses cités semées par Rome jusqu'aux confins de l'Orient et qui, toutes, reproduisaient, avec plus ou moins de fidélité, l'image sacrée de la métropole.

Bien que les chrétiens n'eussent pris aucune part à la révolte de Barkochéba, dont ils avaient été les premières victimes, leurs traditions religieuses ne furent pas plus respectées que celles des Juifs. L'occasion était trop bonne, et, même pour un prince aussi peu enclin à la persécution qu'Hadrien, la tentation trop forte. Ne pouvait-on espérer qu'en effaçant les traces sensibles du passage du Christ, on détruirait du même coup

sa survie dans les âmes ? Sans verser le sang, n'avait-on pas là un moyen efficace d'ébranler cette foi tenace que les supplices étaient impuissants à entamer ?

Les lieux saints furent donc condamnés à disparaître. Pour les principaux d'entre eux, c'était chose facile. Le Golgotha, monticule rocheux, et le Saint-Sépulcre se touchaient presque : on eut vite fait de combler la petite dépression qui les séparait. Et bientôt, sur la vaste esplanade qui les engloutit dans ses flancs, un temple fut bâti en l'honneur de Vénus. A Bethléem, la grotte de la Nativité eut à subir une profanation toute semblable. Le culte d'Adonis y installa ses turpitudes. La statue du dieu, entourée d'un bois sacré, en défendit l'approche au peuple chrétien. « Au lieu où retentirent les premiers vagissements du Sauveur nouveau-né, on s'unissait maintenant aux lamentations d'Astarté par des hurlements obscènes ! Au lieu où la Vierge avait enfanté, on sacrifiait au vice ! »

Tel était encore l'état des choses en 325. On conçoit qu'il ne pouvait se prolonger indéfiniment.

Que l'attention de Constantin soit attirée de ce côté ou que l'administration de l'Empire lui en laisse le loisir, et la conscience chrétienne

obtiendra de lui sur ce point la plus entière satisfaction.

Ce fut, semble-t-il, le concile de Nicée qui prit l'initiative des démarches. Entre autres doléances, les Pères durent se plaindre du triste état des lieux saints : car, dès la clôture de la célèbre assemblée, Constantin songeait, nous dit-on, « qu'il était de son devoir de glorifier aux yeux du monde le bienheureux Sépulcre du Sauveur ». Du projet à l'action, le chemin n'était jamais long pour l'impatient empereur. Ses instructions arrivèrent, sans tarder, à Jérusalem. Elles étaient précises, détaillées, péremptoires : ordre d'abattre les statues, les idoles et les temples, « ces demeures de l'imposture » ; ordre d'entreprendre, aussitôt après, des fouilles minutieuses sur l'emplacement présumé du tombeau du Christ ; ordre de rejeter au loin et en dehors de la contrée qu'ils avaient souillée, soit les décombres provenant des démolitions, soit même la terre dont une impiété sacrilège avait jadis recouvert les précieuses reliques.

Tout cela fut exécuté dans le courant de 326, et bientôt l'Église apprenait, avec un tressaillement de joie, l'heureux résultat des travaux et la réapparition du Saint-Sépulcre.

Constantin ne perd pas de temps et envoie à

Macaire, l'évêque de Jérusalem, une lettre qui nous a été conservée. Elle est fort curieuse et permet de saisir sur le vif le caractère et les procédés du prince. On le voit écrire ; on l'entend dicter. Au début, il pérore. C'est une profession de foi qu'il fait sur un ton d'une solennité tout ecclésiastique. On sait qu'il se piquait de littérature et que, dans les grandes occasions, il travaillait, en compagnie d'évêques, à polir son style et à arrondir ses phrases. Mais une fois son préambule fini, lorsqu'il juge que sa pieuse harangue a reçu un développement suffisant et qu'il est temps de passer aux conclusions pratiques, adieu la rhétorique ! L'administrateur reparaît, méticuleux, appliqué à bien faire comprendre ses volontés, sans aucun souci des répétitions et des négligences qui peuvent se glisser sous sa plume.

« Le victorieux Constantin, Très Grand, Auguste, à Macaire.

« Si grande est la grâce de notre Sauveur que nul discours, fût-ce le mieux composé, ne saurait célébrer dignement le présent miracle. Que le mémorial de la très sainte Passion, enfoui sous terre durant de si longues années, ait été rendu au jour au moment même où notre ennemi commun succombe et où les fidèles recouvrent leur liberté, voilà, certes, qui surpassé toute admirati-

tion. Quand bien même l'on convoquerait tous ceux qui, en ce monde, jouissent d'une certaine réputation d'habileté, leurs éloges resteraient bien au-dessous d'une telle réalité. Il y a entre ce prodige et la capacité de la raison humaine autant de distance qu'entre le ciel et la terre.

« Puisque la vérité se manifeste journellement par de nouveaux miracles, il faut que les âmes, en toute sagesse et d'un élan commun, brûlent d'une ardeur d'autant plus grande pour la loi divine. C'est là mon premier; mon unique but. Qu'il soit donc bien évident à tous, et, toi-même, sois bien persuadé de ceci : ce lieu sacré que, par la volonté de Dieu, j'ai déchargé du poids honteux et écrasant des idoles, ce lieu que, dès le commencement, une prédestination spéciale a sanctifié, et qui maintenant est encore plus saint, s'il se peut, pour avoir remis en lumière le témoignage de la Passion du Sauveur, je n'ai rien de plus à cœur que de l'orner de monuments splendides.

« En conséquence, il revient à ta prudence de faire toute la diligence nécessaire pour que cet édifice soit non seulement le plus beau du monde, mais pour que tous les détails de sa décoration éclipsent par leur magnificence les magnificences des plus grandes villes.

« Je charge notre cher Dracilianus, architecte des provinces, et le gouverneur de la province<sup>1</sup>, de construire et d'orner les murailles. D'autre part, notre piété a ordonné que, par leurs soins, on mette à ta disposition les artistes, les ouvriers, et en général tout ce que ta sagesse jugera nécessaire.

« Envoie-moi toi-même le devis des colonnes et des marbres que tu estimeras les plus précieux et les plus utiles. Connaissant ainsi le nombre et la qualité des matériaux requis, je pourrai les faire rassembler et transporter. Car il est de toute convenance que le plus saint lieu de la terre reçoive une décoration digne de lui.

« Pour l'intérieur de la basilique, dis-moi si tu le préfères lambrissé ou autrement. Si l'on se décide pour les lambris, on pourra les revêtir d'or.

« Donc que Ta Sainteté me fournisse au plus tôt tous les renseignements ci-dessus, concernant les artistes, les ouvriers, les frais ; au plus tôt également, ce qui regarde les marbres, les colonnes, voire les lambris, si cela te semble préférable.

1. On a fait souvent de ce Dracilianus et du gouverneur de la province un seul personnage. Il me semble qu'il y a là une faute grammaticale. De plus, c'est traduire par un même terme deux expressions différentes, et rendre inexplicable le *διὰ τῆς ἐξείνων προοϊας* de la phrase qui suit.

« Que Dieu te conserve, frère très cher. »

Il résulte de cette lettre, si explicite et si détaillée, que jusqu'à ce moment Hélène n'était pas encore entrée en scène, et, par conséquent, la découverte des lieux saints dut s'accomplir avant son voyage en Palestine. D'ailleurs, on n'avait pas été sans éprouver quelque crainte au sujet des fouilles entreprises à Jérusalem. On savait bien que le temple de Vénus était bâti à l'endroit même où le Seigneur avait souffert la mort et reçu la sépulture. Mais à quels outrages la malice des païens ne s'était-elle pas livrée contre le saint tombeau? et dans quel état le retrouverait-on, si même on le retrouvait? Les historiens qualifient sa réapparition de prodige « inespéré ». C'est bien aussi ce que laissaient entendre les premières lignes de la lettre impériale. Dès lors, à quoi bon exposer l'octogénaire Augusta aux périls et aux fatigues d'un voyage inutile peut-être?

Il résulte enfin de cette même lettre que l'Église de la Résurrection ne fut pas l'œuvre d'Hélène. Constantin l'a prise à son compte et nous savons maintenant qu'il voulait faire vite et grand.

Cependant Rome devenait le théâtre de la sombre tragédie racontée plus haut. Un moment distraite par ces graves événements, l'attention publique ne tarda pas à se fixer de nouveau sur

la Ville Sainte. Le bruit se répandait que la mère de l'empereur allait s'y rendre en pèlerinage.

Quelles raisons déterminèrent la vénérable Augusta ?

Sa piété personnelle, évidemment. Si la découverte des lieux saints fit impression sur quelqu'un, ce fut, sans doute, sur elle dont nous avons déjà entrevu l'ardeur dévote et la foi exaltée.

Mais on nous suggère un motif plus particulier et, pour ainsi dire, plus de circonstance. Hélène voulait « remercier Dieu et le supplier pour son fils et ses petits-fils ». Le renseignement est précieux dans son laconisme. Constantin avait, jusqu'à ce jour, récolté une ample moisson de prospérités. Délivré de tout rival, constamment heureux dans ses guerres, seul maître de l'immense Empire qu'il s'agissait à présent de réorganiser, les sujets ne manquaient pas de rendre grâce au Dieu qui l'avait comblé de tant de faveurs. D'un autre côté, le sang de Crispus et de Fausta tout récemment répandu, quelle menace pour l'avenir, et quel pressant motif d'implorer la miséricorde divine pour le coupable et pour ses héritiers !

En tout cas, l'annonce de ce pèlerinage causa aux peuples de l'Empire une émotion profonde. On comprend aisément pourquoi. C'est la pre-

mière fois que pareille démarche se produit. Et si l'on songe qu'hier la religion était proscrite, persécutée, livrée aux supplices et à la mort, l'admiration universelle s'explique et se partage. Rome elle-même, officiellement et dans l'une des plus hautes personnalités de sa hiérarchie, vient enfin baiser les plaies de Celui dont elle a, trois siècles durant, martyrisé les disciples.

Cette émotion populaire s'est exprimée avec une vivacité regrettable. Elle a faussé l'histoire. À partir de ce moment, il nous faudra louvoyer avec prudence à travers des documents surabondants et sujets à caution. Au cours de ce fameux voyage en Palestine, le profil authentique d'Hélène s'est démesurément modifié et presque défiguré.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Plus que tout autre, le midi de l'Orient est favorable au mirage. À la nuit tombante, les étoiles ne s'allument pas dans la limpidité de son ciel avec plus de facilité que n'en mettent les légendes à jaillir de l'imagination de ses habitants. Les Occidentaux sont les premiers à s'y tromper. Ils recueillent scrupuleusement, dès leur primeur, les récits merveilleux que l'Oriental raconte déjà, mais qu'il se garderait bien d'écrire encore. Et, de la sorte, c'est souvent dans les brouillards de nos pays

que se publient d'abord les légendes ensoleillées du Levant.

Quelque chose d'analogue s'est passé pour sainte Hélène dès le début du v<sup>e</sup> siècle. Mais peut-être est-il plus facile de lui restituer sa véritable physionomie qu'à beaucoup d'autres saints personnages, car nous avons, de son pèlerinage, un récit contemporain, celui d'Eusèbe, l'évêque de Césarée de Palestine et le *Père de l'Histoire Ecclésiastique*. Courtisan du pouvoir, sa partialité même nous garantit qu'il n'a rien omis de ce qui pouvait flatter Constantin ou sa mère. Voisin de Jérusalem, où il est d'ailleurs venu au moins une fois, en 335, pour la dédicace de l'église de la Résurrection, il a vu de ses yeux l'œuvre accomplie depuis 327. Enfin, il n'y a pas jusqu'à son caractère ecclésiastique qui ne nous réponde de son exactitude à noter les grands événements religieux de son temps. Pour suivre Hélène en Terre Sainte, on ne peut donc s'adresser à plus sûr guide que lui.

Partie de Rome vers la fin de 326, l'Augusta fit le trajet avec « une ardeur juvénile » : le mot est d'Eusèbe. Il est probable qu'elle prit la route de terre, car elle visita les provinces orientales, « montrant à l'égard des villes et des populations une sollicitude et une générosité vraiment royales ».

On accourait avec empressement pour voir cette femme étonnante, sur qui la popularité de Crispus avait sans doute rejailli et qui apparaissait avec la triple auréole de la dignité, de l'âge et de la bonté. Ce fut comme une marche triomphale et les acclamations l'accompagnèrent jusqu'au terme de son pèlerinage.

On imagine avec quelle ferveur et quelle piété l'ardente chrétienne vénéra les saints lieux. Mais nous n'avons à ce sujet aucun détail. Nous savons seulement qu'aussitôt après avoir satisfait sa dévotion, elle s'occupa d'en laisser des témoignages durables. Constantin lui avait ouvert son propre trésor : elle y puisa largement, voulant, elle aussi, enchâsser « dans des monuments splendides » les vestiges du Seigneur.

Ici nous devons serrer de très près le texte d'Eusèbe. Il est d'ailleurs net, explicite à souhait, et permet de faire en toute sûreté la part de l'histoire et celle de la légende. Celle-ci, à partir du v<sup>e</sup> siècle, s'est développée sans arrêt jusqu'à Nicéphore Callixte, qui vivait au xiv<sup>e</sup>. A l'en croire, Hélène aurait visité tous les souvenirs de la Palestine, même ceux dont l'importance est secondaire, — même ceux qui, dans la tradition locale, apparaissent beaucoup plus tard. Bien entendu, les sanctuaires germent sous ses pas

comme par enchantement : au village des Pasteurs près de Bethléem, — au tombeau de la Vierge, — à Béthanie, à Jéricho, au Jourdain, à Tibériade, au Thabor, à Cana, à Nazareth, etc.... C'est une floraison miraculeuse, qui atteste l'impression produite par le voyage d'Hélène, mais qui porte aussi, dans son exagération même, sa marque de fabrique.

Si, au contraire, on s'en tient au seul historien contemporain des faits, on voit très clairement qu'Hélène a élevé deux basiliques, l'une à Bethléem, sur la grotte de la Nativité, l'autre presque au sommet du mont des Oliviers, en l'honneur de l'Ascension, au-dessus de la grotte où le Seigneur instruisait ses apôtres. Ces deux monuments étaient, nous dit-on, « d'une beauté merveilleuse et dignes d'une éternelle mémoire ». Constantin fit pour eux ce que sa mère avait sans doute fait pour l'église de la Résurrection : il les enrichit d'ornements en or et en argent avec des tentures précieuses.

Ces données documentaires sont succinctes : par malheur, l'archéologie ne nous fournit pas grand'chose pour les compléter.

Située à l'extrémité orientale de la colline où Bethléem est assise, l'église actuelle de la Nativité est une des plus belles, des plus grandes et des

plus anciennes de la Palestine. L'atrium rectangulaire, long de plus de quarante mètres, qui autrefois la précédait, est totalement détruit. Mais le vestibule et surtout l'intérieur de la basilique suffisent, malgré bien des mutilations, à donner une haute idée de sa splendeur passée.

Une fois les portes franchies, « on embrasse d'un seul coup d'œil cinq nefs d'une grande longueur, formées par quatre rangs de colonnes corinthiennes monolithes. A l'extrémité de ces nefs, si l'on supprime par la pensée les clôtures élevées par les Grecs, on voit un large transept, un chœur, des absides, le tout inondé de lumière par une série de fenêtres pratiquées dans la partie supérieure de l'édifice.... On admire à la fois la vieillesse auguste du monument, la belle entente, l'harmonieuse majesté de ses combinaisons, et à l'impression d'un beau spectacle vient s'ajouter l'intérêt qu'inspire toujours la vue d'une conception originale<sup>1</sup> ».

Mais, pour classique que soit cet édifice, on ne peut guère le faire remonter jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle. Son architecture générale ne s'y opposerait pas : c'est bien la basilique « telle que l'avait conçue le génie romain, telle qu'elle fut appliquée par

1. M. de Vogüé, *Les églises de la Terre Sainte*, p. 49.

Constantin au culte des chrétiens pour être ensuite développée, transformée, et servir de point de départ à l'architecture religieuse de tous les siècles ». De plus, on n'a pas de renseignements précis et décisifs pour fixer la date de sa restauration. Son histoire reste obscure, et sa conservation, à travers toutes les invasions et les guerres qui jonchèrent le pays de tant de ruines, tient presque du prodige.

Il n'en demeure pas moins certain que les détails de la sculpture y sentent le  $\text{VI}^{\text{e}}$  siècle. Tout le monde reconnaît que les chapiteaux sont de basse époque. L'architrave, les moulures, et même les bases des colonnes trahissent le ciseau des artistes byzantins. On est donc porté à donner foi aux annales arabes d'Eutychius d'Alexandrie qui, au  $\text{X}^{\text{e}}$  siècle, attribuait à Justinien la reconstruction de l'église de Bethléem<sup>1</sup>.

1. Ce qui n'implique pas le moins du monde qu'il faille admettre tous les détails du récit d'Eutychius. La plupart sont, en effet, invraisemblables et controuvés. Eutychius raconte comme un Arabe, dont l'imagination grossit tout ce qu'elle n'invente pas. D'après lui, Justinien fait abattre l'ancienne église de la Nativité qu'il trouve trop petite; et, la restauration achevée, il fait décapiter l'architecte dont le travail ne le satisfait pas. C'est là un conte à dormir debout, que d'ailleurs Eutychius réédite à propos du Sinaï.

Tout de même, corroborant les données architecturales, son témoignage permet de conclure raisonnable-

On sait d'autre part qu'en Syrie, l'introduction de la coupole rencontra d'abord peu de faveur. Et si la basilique de la Nativité a gardé la forme d'une croix latine, peut-être faudrait-il en chercher la cause dans la bonne volonté de l'architecte byzantin soucieux de ne pas apporter de trop notables modifications à l'œuvre d'Hélène. On s'expliquerait ainsi pourquoi on trouve aujourd'hui une décoration justinienne greffée sur un ensemble romain.

Notons enfin que, placée au centre du transept et transformée en crypte, la grotte où naquit Jésus-Christ doit sans doute à sainte Hélène la disposition régulière qu'on lui voit encore.

Quant à l'église du mont des Oliviers, elle n'existe plus qu'à l'état de ruine, et, jusqu'à ces dernières années, on en ignorait même l'emplacement exact.

Ce fut pourtant, sous le nom d'*Éléona*, l'un des sanctuaires les plus vénérés de l'antiquité chrétienne. Il était, lui aussi, construit au-dessus d'une grotte, ou plutôt d'un simple abri rocheux ouvert autrefois sur le flanc occidental du mont, à l'endroit où la déclivité, très raide depuis la

ment que l'église de Bethléem fut reconstruite, sinon par Justinien lui-même, ce qui s'accorderait mal avec le silence de Procope, du moins de son temps.

vallée de Josaphat, s'arrondit légèrement avant d'atteindre le sommet.

De là, on jouit d'une vue incomparable sur Jérusalem et sa campagne. A l'horizon, des collines ondulent avec une grâce tranquille. Le plateau qu'elles encadrent est, par un contraste saisissant, étrangement tourmenté. Des ravins profonds le sillonnent, remplis d'ombre. Au centre, couronnant de ses hautes murailles les pentes abruptes du Cédon, Jérusalem, dont les maisons se pressent pêle-mêle les unes au-dessus des autres, comme pour mieux voir l'immense esplanade où jadis se dressait, magnifique et isolé, le temple du vrai Dieu.

On se le rappelle, sous les riches portiques d'Hérode ou dans les cours aux dalles de marbre, Jésus passa les derniers jours qui précédèrent sa Passion. Tantôt, il en chassait les vendeurs ; tantôt il répondait aux questions captieuses des Sadducéens, ou lançait des anathèmes à l'hypocrisie des Pharisiens et des Scribes, « ces sépulcres blanchis ». Il y exposa ses paraboles les plus transparentes ; il y prédit ses souffrances et sa mort. Puis, le soir venu, épuisé par ces rudes conflits, attristé de l'aveuglement coupable de ses ennemis, il quitte le temple, descend vers Gethsémani dont il traverse les oliviers et monte à la grotte où

il passera la nuit. Alors, aux disciples qui l'entourent, il explique ce qu'ils n'ont pas compris de ses enseignements. Un jour, entre autres, que, de ce belvédère sans pareil, ils lui montraient avec orgueil les toits dorés du temple scintillant aux derniers feux du soleil, Jésus leur répondit par la célèbre prédiction : « En vérité, il n'en restera pas pierre sur pierre ». Et à la ruine de Jérusalem, il entremêlait bientôt celle du monde.

Tels étaient les graves enseignements, les touchants souvenirs que la tradition des premiers siècles commémorait en cet endroit. On conçoit dès lors que sainte Hélène l'ait choisi pour y édifier sa seconde basilique.

Il faut le remarquer, ce n'est pas sur l'emplacement de l'Ascension que celle-ci s'élève, mais « en mémoire de l'Ascension, sur la grotte où le Seigneur instruisait ses apôtres ». En fait, l'église de l'Ascension ne fut, semble-t-il, construite que plus tard, dans le même siècle, et ce qui en subsiste encore ne paraît pas dater de Constantin<sup>1</sup>.

1. Cette église existait-elle déjà au temps de sainte Sylvie? On peut en douter. En effet, chaque fois que la sainte parle de l'*Éléona*, elle ne manque pas de l'appeler *ecclesia*. Chaque fois, au contraire qu'il s'agit de l'*Imbonon*, elle dit « le *lieu* d'où le Seigneur monta au ciel ». Peut-être est-ce sainte Mélanie l'Ancienne qui édifa le monument de l'Ascension.

Plusieurs ont attribué à sainte Hélène les deux églises,

L'*Éléona* fut détruite au vi<sup>e</sup> siècle par Chosroès, roi des Perses. Restaurée une première fois sous Charlemagne, une seconde fois par les Croisés, on l'abandonna définitivement lorsque Saladin l'eut de nouveau renversée. Depuis lors, on l'avait complètement perdue de vue. Ce fut seulement en 1870 qu'en creusant les fondations d'un cloître de Carmélites, on en retrouva l'abside, un superbe débris de mosaïque et quelques chapiteaux. Enfin, en 1910, les fouilles entreprises par les Pères Blancs, gardiens de ce site vénérable, ont permis de reconstituer le monument tout entier, avec ses propylées, son atrium, la basilique proprement dite et la sainte grotte qui tenait lieu de crypte<sup>1</sup>.

Il est maintenant décidé que l'*Éléona* sera relevée de ses ruines, et, en exécution du vœu international fait à Toulouse pendant la grande guerre,

par suite d'une interprétation fautive du texte d'Eusèbe. L'expression employée par ce dernier *ιερὸν οἶκον... νεών τε* (*Vita Const.*, liv. 3, ch. XLIII) désigne un seul et même sanctuaire, comme on s'en convaincra en se reportant au ch. L, où il est question de l'église de Nicomédie. Au début et à la fin du ch. XLIII, Eusèbe répète d'ailleurs clairement qu'Hélène a construit *deux* basiliques : *l'une* à Eenthaléem, et *l'autre* au mont des Oliviers.

1. On consultera, avec le plus vif intérêt, dans la *R. B.*, avril 1911, l'étude détaillée, ainsi que les plans, dessins et photographies que le R. P. Vincent a consacrés aux fouilles de l'*Éléona*.

consacrée au Sacré-Cœur de Jésus. L'idée est des plus heureuses. N'est-ce pas ici, en effet, que le Divin Maître dévoilait à ses plus intimes amis les secrets de son Cœur? Et pourrait-on exprimer, par un symbole plus touchant et plus clair, le souvenir que la mère de Constantin voulait elle-même honorer?

La sainte, d'ailleurs, ne vit pas l'achèvement des travaux qu'elle avait entrepris en Palestine. Son pèlerinage dura quelques semaines, quelques mois au plus. Heureuse d'avoir retrempé sa foi au contact des lieux témoins de la vie et de la mort du Divin Maître, heureuse aussi d'avoir donné aux peuples un exemple qui allait être bientôt suivi, elle repartit pour faire part à son fils de ce qu'elle avait vu et des joies saintes qu'elle avait goûtables.

## CHAPITRE VI

### SAINTETÉ D'HÉLÈNE

On aimerait à enregistrer toutes les fondations dont Hélène dota certainement l'Empire qui naissait au Christ.

A cette époque, l'érection d'un sanctuaire chrétien marquait spécialement une conquête de la foi. Planter une croix au fronton d'un temple, faire surgir de terre une basilique, c'était prendre possession du sol et des âmes sur qui leur ombre salutaire allait s'étendre. Si, à Jérusalem, une église était une châsse destinée à protéger et à honorer des reliques chères à tout chrétien, ailleurs ce serait une citadelle qui consacrerait un triomphe et en préparerait de nouveaux.

Constantin et Hélène s'en rendirent compte mieux que personne, étant mieux placés pour juger la situation. Malheureusement de nombreuses attributions de monuments viennent se heurter au mutisme de l'histoire ou au caractère

par trop fantaisiste des traditions locales. La part d'Hélène est particulièrement malaisée à établir. Au milieu de tout le fatras légendaire rattaché à son nom, deux sanctuaires méritent, seuls, de retenir un moment notre attention.

Il est regrettable que les *Actes de saint Lucien* aient été rédigés à une époque tardive et soient ainsi fort sujets à caution. Autrement, nous pourrions les en croire lorsqu'ils nous rapportent qu'à son retour de Palestine Hélène séjourna quelque temps à Drépane, son pays natal, et y érigea une basilique sur les restes du martyr.

Celui-ci, prêtre d'Antioche et mis à mort à Nicomédie, vers l'an 312, avait été, suivant le témoignage de saint Jérôme, enterré à Drépane. Mais, bien que sa tombe y soit rapidement devenue l'objet d'une pieuse vénération, ni Constantin ni Hélène ne paraissent avoir songé à lui élever un *Martyrium*. Cependant en l'honneur du saint l'empereur accorda au bourg le titre et le rang de « cité », et il exempta d'impôt tout le pays avoisinant. Toutefois il s'en tint là, et Procope nous affirme qu'aucun édifice ne fut alors construit. Drépane conserva sa physionomie ancienne jusqu'à Justinien, à qui elle dut tous ses monuments — temples, palais, portiques, maison municipale, aqueducs, etc.... Si donc l'on a par-

fois regardé Constantin ou Hélène comme les fondateurs d'une église en cette petite localité, c'est sans doute parce que la mère y était née ou que le fils y passa ses derniers jours.

Eusèbe raconte en effet qu'en 337, lorsque l'empereur fut saisi par la maladie qui devait l'emporter, il eut l'idée d'aller chercher sinon la guérison au moins un soulagement aux eaux thermales de Drépane. A peine y était-il arrivé que son mal empira. Conscient de la gravité de son état, Constantin crut l'heure venue de se préparer au baptême, qu'il avait jusqu'alors différé de recevoir. Il se rendit à l'église des *Martyrs*, y demeura longtemps en prière et, quand humblement prosterné dans la poussière il eut demandé à Dieu pardon de ses péchés, on lui imposa les mains. Quelques jours plus tard, dans un faubourg de Nicomédie, des évêques lui conféraient enfin le baptême et l'eucharistie.

Faut-il prendre l'église des *Martyrs*, dont il est question dans ce récit, pour le *Martyrium* de saint Lucien ? Il serait, en tout cas, téméraire de la considérer, pour cela seul, comme l'œuvre de Constantin ou de sa mère.

A Rome se place la seconde basilique qui se réclame de sainte Hélène.

Nous avons vu précédemment avec quelle

enthousiaste allégresse fut accueillie la découverte des lieux saints. Comme beaucoup ne pouvaient, à l'exemple de l'Augusta, s'y rendre en pèlerinage, on voulut du moins en avoir des souvenirs, des reliques, ou même simplement des monuments commémoratifs. A cette intention, les Romains commencèrent par choisir un emplacement, le *Sessorium*, situé au sud-est de la ville, entre l'aqueduc de Claude et le Latran. Ce lieu avait autrefois servi aux exécutions capitales et renfermait encore des tombeaux. Peut-être vit-on là une certaine analogie avec le Golgotha. Toujours est-il qu'on donna le nom de *Jérusalem* à la région et à l'église qu'elle renfermait. Cette dernière, aujourd'hui Sainte-Croix de Jérusalem, s'appela au v<sup>e</sup> siècle la *basilique hélénienne*. De fait, il semble bien qu'il y ait eu entre elle et Hélène quelque rapport. On a retrouvé au *Sessorium* deux inscriptions faisant mention de l'Augusta. Suivant la première, notre sainte aurait restauré là des thermes ruinés. La seconde est gravée sur la base d'une statue que lui dédia de son vivant le clarissime Julius Maximilianus. Ces indices, joints à la proximité du Latran et des jardins de l'Esquiline, auxquels le palais Sessorien était réuni, porteraient à croire que ce dernier était la propriété et l'habitation d'Hélène. Mais

pour en conclure qu'elle construisit la basilique, ou l'affecta au culte chrétien, on désirerait des témoignages plus décisifs.

Donc, en dehors de la Palestine, on a presque complètement perdu la trace des générosités de l'impératrice. A vrai dire elle se souciait fort peu de passer à la postérité et ne fit jamais rien pour perpétuer la mémoire de ses grandes entreprises.

Parfois la reconnaissance publique a trahi cette modestie. Rome, Naples et Sorrente ont dressé des statues à leur « très pieuse, très clémence et vénérable souveraine Hélène, Augusta, mère du toujours victorieux et auguste Constantin, aïeule des très heureux Césars, Constantin et Constant ». Simple flatterie peut-être! ou plutôt expression d'officielle gratitude en retour de la restauration d'un monument ou d'une faveur obtenue? On ne saurait le dire.

Toutefois on connaît les raisons de la sainte pour se montrer aussi libérale, et l'on devine celles qui l'empêchèrent de se prévaloir de cette libéralité.

Hélène voyait toute chose à la grande lumière de sa foi. Du jour où elle fut en possession de la vérité, elle n'eut rien de plus à cœur que de la répandre : sa nature passionnée s'en éprit et fit

d'elle un apôtre. Comme ces âmes ardentes, créées pour aimer puissamment, elle se livra tout entière à cet immense attrait, à cet irrésistible élan qui rend audacieux les timides et donne de la puissance aux faibles.

Son passé lui fournissait maint stimulant dans sa tâche ardue : elle pensait avoir beaucoup à se faire pardonner. S'étant longuement attardée dans les ombres et la morale facile de l'idolâtrie, il lui fallait regagner le temps perdu. Arrivée au christianisme presque en même temps qu'au pouvoir, elle employa, sans marchander, tous les moyens, toutes les ressources de sa riche nature et de sa haute position à gagner à sa foi l'esprit et le cœur de ses contemporains.

Elle atteignait ainsi un double résultat : car, en inculquant aux hommes les préceptes de la loi chrétienne, elle affermissait le trône de son fils autant qu'elle hâtait le règne de son Dieu. L'Empire chrétien s'identifiait avec son fondateur et sa dynastie. Constantin ouvrait une ère nouvelle, en apportant au monde romain, dans l'ordre religieux, le même changement d'orientation qu'Auguste avait jadis réalisé dans l'ordre politique.

Constantin et sa mère travaillèrent de concert à cette grande œuvre, chacun avec la nuance

propre à son caractère : — l'empereur guidé surtout par un intérêt politique, Hélène obéissant uniquement à l'appel de sa conscience.

On s'explique ainsi les tergiversations et les demi-mesures de Constantin à l'égard du paganisme, auquel il ne croyait plus, mais qu'il ménegeait encore. On s'explique le zèle infatigable d'Hélène, — ses inépuisables largesses lorsqu'il s'agit d'élever des églises, — son énergie et son courage pour accomplir, à quatre-vingts ans, le pénible voyage de Terre Sainte. On s'explique enfin ses généreux et constants efforts pour arriver à la sainteté.

Car, après tout, Dieu n'exige pas qu'on lui construise des monuments de pierre : ses vrais temples, ce sont les âmes.

D'autre part, si nombreuses et splendides qu'on les suppose, les basiliques de Constantin et d'Hélène ne pouvaient donner aux païens une démonstration suffisante de la vérité chrétienne. Tous les empereurs, même les pires, avaient bâti en l'honneur de leurs dieux. C'est Élagabale — dont la vie honteuse avait presque fait regretter Néron — qui avait dépensé le plus d'argent et de peine pour sa divinité, la pierre noire d'Émèse.

Il s'agissait donc de constater si le monde avait seulement changé d'idole, et s'il retrou-

verait en ses maîtres actuels, partisans d'une nouvelle religion, les mêmes tares, les mêmes vices qu'en ceux d'hier. En butte à toutes les tracasseries et à toutes les persécutions, l'Église avait offert le spectacle héroïque de ses martyrs, et celui non moins beau de la charité fraternelle entre tous ses membres : maintenant jouissant à son tour des faveurs de César, aurait-elle, au sein de la prospérité, une vertu aussi féconde qu'en face des souffrances ?

Hélène se chargea de répondre. Dans ce sens, l'on peut dire que le christianisme doit à ses saints exemples plus qu'à l'or et aux lois de Constantin ou de ses successeurs.

Elle ne manquait pas d'énergie, nous l'avons vu : sa foi profonde et agissante vint encore dé-cupler la force de caractère qu'elle tenait de sa race. Il ne fallait pas moins pour vaincre ce qu'il y avait en elle de naturellement brusque, prime-sautier, fier et même violent.

Tout d'abord, elle devina ce qui est le fondement de toute vie chrétienne et l'écueil ordinaire des grands de ce monde. Ne pouvant renoncer à la pourpre, elle en abdiqua l'orgueil et fut humble entre les plus humbles. Dans le temps même où Constantin entourait la dignité impériale de plus de faste et de pompe, on vit l'Au-

gusta, sa mère, se rendre à l'assemblée des fidèles sous un habit qui ne la distinguait en rien de ses plus pauvres sujets. A l'église, elle se mêlait à la foule des femmes; et, seule, la religieuse vénération qu'on lui témoignait eût pu faire reconnaître, sous ces modestes dehors, la mère du tout-puissant empereur.

Mais cette touchante égalité, qui règne entre les enfants de Dieu, quelle que soit d'ailleurs leur condition terrestre, ne lui suffit bientôt plus. Jésus-Christ, son Seigneur et Maître, n'avait-il pas, un jour, lavé les pieds de ses disciples? et ne s'était-il pas fait le serviteur de ses serviteurs? Hélène s'empressa d'imiter ce divin exemple.

A Jérusalem, un grand nombre de vierges, consacrées au service de Dieu, vivaient soit chez des particuliers, soit dans des maisons communes. Elles furent invitées à la table de l'Augusta. Quelle ne fut pas leur confusion lorsque cette vénérable princesse se présenta devant elles revêtue d'un habit d'esclave! Elle se mit à genoux, leur lava les pieds, apporta elle-même les mets qu'on avait préparés et leur présenta à boire, toute joyeuse de remplir ces humbles offices à l'égard des servantes de Jésus-Christ.

C'était du nouveau dans l'histoire de Rome et, sans y penser, Hélène allait ainsi devenir le

modèle de cette pléiade de princesses dont l'éminente vertu brillera d'un si vif éclat. Telles, par exemple, et pour ne citer que les plus connues, la noble patricienne Paula, fille spirituelle de saint Jérôme ; Clotilde, à qui Clovis et la France seront redevables de leur conversion ; Blanche de Castille, mère du saint roi Louis IX ; la douce Élisabeth de Hongrie, etc. Sainte Hélène marche à leur tête. Elle inaugure ainsi le grand rôle et la bienfaisante influence de la femme chrétienne qui sera « l'introductrice de Jésus-Christ » dans les nations, comme elle l'a été, de tout temps, au foyer domestique. Et là, comme partout, l'humilité, d'autant plus frappante et admirable que l'exemple en descend de plus haut, « aplanira les voies du Seigneur »

Si longtemps courbés sous les âpres exigences et le regard méprisant de leurs maîtres d'un jour, les petites gens, les pauvres, les parias de toute espèce apprendront que des grands s'estiment désormais honorés de les servir et que toutes les âmes sont égales au regard de Dieu. Une lutte nouvelle commence entre les différentes classes de la société, où la victoire appartiendra, non pas aux plus riches ni aux plus puissants, mais aux plus humbles, aux plus justes, aux meilleurs.

Aux plus charitables surtout, car eux seuls

peuvent adoucir l'irritation dangereuse et l'envie malsaine suscitées, chez les malheureux, par le luxe et le bien-être des riches.

Dès la fin de la République, il y eut à Rome des fortunes scandaleuses, à côté d'un paupérisme sans cesse croissant. On sait avec quelle impudence les fonctionnaires s'enrichirent aux dépens de leurs subordonnés et mirent au pillage les provinces dont ils avaient à gérer les intérêts. A l'expiration de leur charge, ils revenaient dans la métropole jouir en paix du fruit de leurs rapines, en étalant aux yeux du public l'insolence de leurs biens mal acquis.

Continuellement de somptueux cortèges sillonnaient les rues. Tantôt une grande dame passait, mollement étendue dans sa litière; tantôt un sénateur, un *patron*, s'avancait à pied, mais entouré de la troupe obséquieuse de ses clients; ou bien c'était un haut personnage quelconque, monté sur un char et précédé d'esclaves chargés d'écartier la populace.

Quels sentiments pouvaient alors s'agiter dans le cœur des gueux qui, sur le Forum ou aux environs de la *Meta sudans*, se rangeaient pour leur faire place? Ceux-ci, mendians de profession; ceux-là, livrés à quelqu'un des plus misérables métiers, acrobates, montreurs d'ours ou

de singes aussi faméliques que leur maître, à la recherche d'un ou deux as, le prix d'un morceau de pain. Pendant ce temps, le patricien se rendait à l'un de ces joyeux banquets où seraient servis des langues de flamants d'Égypte, des coquillages expédiés de loin à grands frais, du gibier payé deux mille sesterces !

Dans les provinces, la misère était à son comble. Rome avait dû, plusieurs fois, se défendre contre de véritables invasions d'indigents qui marchaient sur elle, alléchés par les distributions frumentaires. Le nombre de ces vaincus de la vie augmentait sans cesse dans l'Empire, grâce à l'insatiable rapacité de l'engeance publicaine ou proconsulaire. Sincèrement, Constantin en gémissait. A l'occasion, il manifestait sa réprobation : « Ne mettras-tu point de bornes à ta cupidité, disait-il un jour à l'un de ses courtisans ? Quand tu aurais amassé tout l'or du monde, à ta mort tu ne posséderas plus que cet étroit espace, si toutefois on te l'accorde », et, avec sa lance, il traçait sur le sable les dimensions d'un tombeau.

Mais, soit complaisance, soit faiblesse, il eut le tort de ne pas réprimer cette cupidité qu'il condamnait à si juste titre. Ses discours, ses reproches furent vains. Les abus grandirent, et avec eux les souffrances des pauvres.

Sainte Hélène s'efforça de remédier, suivant ses ressources, à ce lamentable état de choses. Non contente de donner aux églises, aux cités, aux soldats, elle prit à cœur le sort des indigents. Elle se souvint qu'autrefois elle aussi avait été malheureuse, elle aussi avait souffert des exigences des puissants et subi leurs caprices : pour atténuer les maux qu'elle-même avait jadis endurés, elle ne recula devant aucune dépense et mit à contribution la fortune personnelle de son fils. Elle distribua, sans compter, du blé, des habits, de l'argent : sa charité fut inépuisable.

Comme bien l'on pense, elle eut pour les plus misérables une plus profonde pitié. C'est ainsi que les prisonniers et les condamnés aux mines attirèrent plus spécialement son attention.

Un rien, un léger délit, une simple contravention de police, la première dénonciation venue suffisaient pour conduire à la prison les gens de basse condition, soldats, étrangers, aubergistes, esclaves, histrions. A l'intérieur de ces murs redoutés, même traitement pour les simples prévenus et les condamnés proprement dits ; et d'ordinaire, aucune distinction entre les détenus de différent sexe. Parfois, de longs jours s'écoulaient entre la dénonciation et le jugement. Cependant le malheureux accusé attendait au

fond d'un cachot obscur et malsain. Les chaînes dont on le chargeait pouvaient affecter des formes diverses : les menottes, les entraves, ou bien encore une courroie assez courte reliant le cou et les pieds du patient, ainsi réduit à se tenir continuellement courbé.

Si son arrestation était le fruit de la vengeance, son sort risquait fort de s'aggraver. En y mettant le prix, l'accusateur obtenait facilement du geôlier qu'il se montrât plus dur à l'égard du prisonnier : celui-ci se voyait alors retirer les vivres, ou infliger toutes sortes de mauvais traitements.

Émue par tant d'arbitraire et de cruauté, sainte Hélène fit rendre la liberté à ces malheureux, aussi souvent qu'il lui fut possible. De plus, en 320, elle poussa Constantin à promulguer une constitution améliorant le régime de ceux qu'elle ne pouvait délivrer. Désormais la détention préventive est, sinon abolie, au moins très réduite. On examinera sans retard la cause des accusés ; il est interdit d'enfouir les prisonniers dans des cachots souterrains. Si même on dispose d'une garde suffisante, on les placera dans des lieux plus accessibles et mieux aérés. Enfin défense de les maltraiter ou de leur imposer des liens par trop gênants et douloureux.

Mais il y avait, dans la pénalité de l'Empire,

un régime encore plus atroce que celui des prisons. « Dans les mines antiques, avec leurs puits profonds, avec leurs galeries étroites et tortueuses, la respiration des hommes, la fumée et la chaleur des lampes, l'abatage par le feu, les poussières de mineraï avaient vite fait de vicier l'air qui pouvait y pénétrer par les orifices de la surface<sup>1</sup>. » Or, avec les moyens assez primitifs dont on disposait alors, l'aérage artificiel, créé pour remédier à cet inconvénient, était très défectueux : condamner un homme aux mines, c'était l'enterrer vivant. « A la lumière des lampes, les équipes se succédaient, et c'est la durée des lampes qui fixait celle des veilles.... Il est certain que le labeur était rude, et les auteurs nous font des tableaux lamentables de l'existence des ouvriers. Ils étaient forcés de ramper à genoux ou à plat ventre dans beaucoup de galeries où l'air irrespirable, la chaleur accablante avaient vite raison des plus robustes. Les coups et la mise aux fers étaient fort usités, pour réprimer la mauvaise volonté des uns, ou vaincre la paresse des autres<sup>2</sup>. » Et cet enfer engouffrait à la fois, nous dit-on, des centaines de milliers d'hommes !

On voit donc combien était intelligente la cha-

1. *Dict. des Ant.*, t. III, p. 1858.

2. *Ibid.*, p. 1866.

rité d'Hélène qui répandait ses biensfaits sur les plus déshérités et les plus misérables ; combien était noble cette revanche d'une chrétienne arrachant maintenant les païens eux-mêmes aux cruels supplices qu'ils avaient si souvent fait endurer à ses coreligionnaires !

De même qu'elle délivre les prisonniers et rappelle les condamnés aux mines, Hélène est toujours prête à réparer l'injustice qu'on lui signale, à prendre la défense de l'opprimé qui a recours à elle. Et l'on ne saura jamais tout le bien que la sainte Augusta fit de la sorte, en usant de son immense prestige et de son ascendant sur son fils. On ne saura jamais tout ce que Constantin, souvent si près de l'impopularité, dut à sa mère de tolérance auprès des hommes, et de grâces auprès de Dieu.

Ce fut vraisemblablement en Bithynie, à Nicomédie où il résidait encore souvent à cette époque, que l'empereur revit sa mère à son retour de Palestine.

Jusqu'alors Hélène avait joui d'une santé robuste et d'une parfaite vigueur d'esprit. Mais, jointe à son grand âge, la fatigue de son pèlerinage l'avait complètement épuisée : elle déclina rapidement. Sentant sa fin approcher, elle fit son testament et partagea ses biens entre son fils et

ses petits-enfants. Elle montrait ainsi que le souvenir de Fausta ne lui était nullement amer, qu'elle avait tout pardonné, et que les Césars Constant et Constantin avaient hérité de toute l'affection dont elle avait jadis entouré Crispus.

Elle recommanda vivement à l'empereur de se conduire et de gouverner ses sujets en toute justice, en toute sainteté ; puis, dans les bras de ce fils bien-aimé, qui lui prodigua les soins les plus empressés, elle expira pleine de joie et de paix.

La date de cette mort n'est pas exactement connue. On s'accorde en général à la placer en 327-328, — tous les biographes laissant clairement entendre que la sainte vécut très peu de temps après son voyage en Terre Sainte.



## CHAPITRE VII

### LA GLOIRE POSTHUME DE SAINTE HÉLÈNE

La mort d'Hélène était un deuil public, non seulement à cause du haut rang occupé par la sainte, mais plus encore en raison de l'activité bienfaisante et « de la prudence consommée » qu'elle avait, pour ainsi dire, personnifiées dans les conseils de l'empire comme dans la vie privée. Tout le monde la pleura : — Constantin, dont la piété filiale nous est maintenant connue, et qui perdait en elle le dévouement le plus éclairé et la seule affection désintéressée qui eût survécu à la dislocation de son foyer domestique ; — les petits, les pauvres, les nombreux parias d'une civilisation raffinée, les nécessiteux de toute origine et de toute croyance, prêtres ou soldats, païens ou fidèles, tous ceux que l'Augusta couvrait de sa vaste charité ; — l'Église enfin, à qui le zèle et la bonté d'Hélène convertie avaient plus servi, dans la conquête des âmes, que les lois

forgées par Constantin ou même le discrédit dont le paganisme était déjà enveloppé comme d'un linceul.

Autour de la dépouille mortelle de l'ancienne fille d'auberge, ce fut un concert unanime, où se mêlèrent l'admiration, la reconnaissance, les regrets de la cour et du peuple. Il faut attendre l'avènement de Julien l'Apostat pour y trouver une note discordante, inspirée par les haines de famille et de secte. Encore les récriminations de ce prince et du cercle restreint de ses admirateurs ne parviendront-elles pas à égarer l'opinion et à enlever à Hélène l'auréole dont la couronnerent spontanément les mille voix de la foule au lendemain de sa mort. Une fois franchi le fossé que creusèrent alors les derniers tenants des idoles sous les pas de l'Église, dans le vain espoir d'arrêter sa marche, nous voyons les historiens et les Pères combler de nouveau sainte Hélène des plus magnifiques éloges. Ils vantent, comme saint Ambroise, « l'éclatante sainteté de ses mœurs »; — comme Rufin, « sa foi incomparable, son esprit religieux, sa rare munificence »; — comme Socrate, « sa profonde humilité, son mépris de tout faste, son ardeur à imiter les exemples du Christ ». — Avec saint Paulin, ils font rejaillir jusque sur Constantin la gloire céleste de sa

mère : et quand le concile de Chalcédoine voudra donner la mesure des mérites de l'impératrice Pulchérie, — ou Grégoire de Tours exalter ceux de sainte Radegonde, c'est à Hélène qu'ils compareront ces deux princesses, comme au type achevé de la vertu des rois.

On pense bien que Constantin ne négligea rien pour rendre à la mémoire de l'Augusta les honneurs dont elle était digne. Il accorda à Drépane, la charmante bourgade où la sainte était née, le rang de cité et le nom d'Hélénopolis. Sozomène parle d'une autre Hélénopolis en Palestine, mais sans préciser davantage, et nous savons par une *Novelle* de Justinien, qu'une partie de la province de Pont s'appela Hélénopont.

L'empereur fit à sa mère de splendides funérailles. Un cortège nombreux accompagna ses restes jusqu'à Rome<sup>1</sup> où ils furent déposés « dans le sépulcre impérial ».

1. Eusèbe dit simplement « dans la ville impériale ». On s'est beaucoup disputé pour savoir quel nom propre cachait cette périphrase. S'agit-il de Rome ou de Constantinople ? Les deux villes ont réclamé l'honneur de posséder le tombeau d'Hélène.

Naturellement les historiens byzantins tiennent pour Constantinople (Socrate, Théophane, etc.). Au xiv<sup>e</sup> siècle, Nicéphore Callixte semble vouloir concilier les deux opinions lorsqu'il raconte qu'ensevelie d'abord à Rome, Hélène fut transportée à Constantinople deux ans plus

De nos jours encore, on montre ce « mausolée de Sainte-Hélène ». Il est situé sur la voie Labicane, à un endroit appelé maintenant *Tor Pignatara*. A sa gauche, s'ouvre la catacombe des saints martyrs Pierre et Marcellin, qui — pour cette raison — fut longtemps désignée sous la rubrique « *ad sanctam Helenam* ».

L'expression de « sépulcre impérial » dont Eusèbe se sert, la proximité de la villa de Constantin et celle d'un second hypogée destiné aux cavaliers de la garde, « *equites singulares* », nous portent à croire que ce monument, construit sans doute bien avant la mort d'Hélène, était celui que l'empereur se réservait à lui-même avant la fondation de Constantinople. De forme ronde et encore assez bien conservé, il est nettement daté par son style. Une chose déconcerte pourtant et

tard. En tout cas son témoignage est trop tardif pour faire autorité.

Il est à remarquer qu'à la mort de la sainte, c'est à peine si l'on commençait à construire la « nouvelle Rome ». Constantin n'y fit creuser la tombe impériale que peu avant de mourir. Enfin, argument décisif, Eusèbe, dans la *Vita Constantini* en particulier, n'emploie jamais l'expression « ville impériale » que pour désigner Rome (cf. liv. 1, ch. xxxiii, xxxix, xl; liv. 4, ch. lxix). Lorsqu'il parle de Constantinople, c'est toujours « la ville éponyme » du Basileus (cf. liv. 3, ch. xlvi; liv. 4, ch. lxvi). Le doute n'est donc pas possible.

peut faire douter de son attribution : on n'y remarque aucun caractère chrétien.

Pour expliquer ce qui paraît, au premier abord, une anomalie, il faut se rappeler que le mausolée n'a pas été spécialement préparé pour notre sainte et que celle-ci était d'ailleurs le premier membre chrétien de la famille impériale enseveli avec tous les honneurs dus à son rang, puisque Fausta et Crispus avaient subi le malheureux sort que l'on sait. A cette époque, et pour quelque temps encore, les vieilles coutumes, le vieil apparat païen continuent à prédominer dans les cérémonies officielles de l'empire. Dans une évolution aussi considérable que celle qui s'accomplissait alors et qui devait aboutir à la transformation radicale d'une société fortement imprégnée par l'esprit religieux et traditionnel, les nouvelles mœurs si bonnes qu'on les suppose, ne pouvaient se substituer qu'avec une grande lenteur aux anciennes. Et puisque Hélène ne s'était pas occupée de se préparer elle-même sa dernière demeure et qu'on la plaça dans le monument officiel de l'empereur, il n'y a donc pas lieu de s'étonner outre mesure du style païen de son tombeau.

D'ailleurs, près de trente ans plus tard, nous trouvons une autre sépulture accomplie à peu près dans les mêmes conditions. C'est celle de

Constantina, fille de Constantin, mariée à Annibalien, puis à Gallus, et morte en 354. Son tombeau s'élève sur la voie Nomentane, près de la basilique de Sainte-Agnès et n'est pas détérioré comme celui d'Hélène, avec lequel il a de frappantes ressemblances. Jusqu'au siècle dernier, on le désignait sous le nom « de Temple de Bacchus, à cause des scènes de vendange qui y sont représentées<sup>1</sup> ». Ce ne fut que deux cents ans après la mort de Constantina qu'on y introduisit les quelques mosaïques religieuses qu'on y voit encore. Pourtant Constantina était chrétienne et très pieuse même puisqu'elle fit bâtir la basilique de Sainte-Agnès pour qui elle avait une particulière dévotion<sup>2</sup>. Il est donc évident que, pendant

1. Voir pour tous ces détails, concernant les mausolées de sainte Hélène et de Constantina, le *Guide des catacombes romaines*, par H. Marucchi. Desclée, 1900.

2. Grâce à la célèbre inscription acrostiche qui commémore la construction de Sainte-Agnès, Constantina est devenue dans la suite « sainte Constance, vierge ». Et l'on s'est donné beaucoup de mal pour lui trouver une place historique dans la famille de Constantin. La chose n'est pas commode; H. Marucchi lui-même est obligé d'invoquer « la vie cachée » qu'aurait menée cette sainte, pour expliquer « le silence que gardent sur elle Ammien Marcellin et Eusèbe ». Déjà Tillemont avait fait remarquer que « Deum venerans Christoque dicata » peut s'appliquer à une simple chrétienne « sans qu'elle fût vierge pour cela »; que la chapelle de « sainte Constance » n'est connue sous ce nom que depuis le XIII<sup>e</sup> siècle; qu'il n'est

une bonne partie du *iv<sup>e</sup>* siècle, les tombes impériales conservèrent, à Rome, un caractère tout profane.

On en doit dire autant des riches sarcophages placés d'ordinaire au centre du mausolée. Celui de sainte Hélène se trouve aujourd'hui au musée du Vatican en compagnie de celui de Constantina. Il est en porphyre et d'un très beau travail. Quatre têtes de lions le supportent. Sur ses faces, des soldats à cheval escortent un convoi de prisonniers, et le couvercle est décoré de guirlandes de fleurs enlaçant des enfants et des lions.

Les restes mortels de la sainte reposèrent vraisemblablement peu de temps dans le mausolée de Tor Pignattara. Au cours des *v<sup>e</sup>* et *vi<sup>e</sup>* siècles, sa réputation alla grandissant. Le développement des traditions relatives à la découverte de la vraie Croix, dont nous nous occuperons plus loin, lui valut un regain de popularité parmi le peuple chrétien. On en profita, sans doute, pour trans-

fait mention de cette sainte « dans aucun martyrologue un peu ancien » et que « prétendre qu'elle fût fille de Constantin, c'est une chose si hors d'apparence, que des personnes habiles et de piété jugent qu'on peut rejeter, sur cela, les actes des saints Jean et Paul, outre les autres raisons qu'on en a d'ailleurs. » (*Histoire des Empereurs*, t. IV, note 18 sur Constantin). Rien n'empêche donc de rendre à Constantina son mausolée, qu'il est si naturel de rapprocher de celui de sainte Hélène.

porter son sarcophage et ses reliques dans la basilique, ou plutôt dans la crypte voisine des SS. Pierre et Marcellin. En tout cas, ce fut là, semble-t-il, que les pèlerins vinrent désormais vénérer sa mémoire. Sur l'une des parois de la catacombe on a, en effet, relevé ce graffite grec qu'une main pieuse y laissa :

† O Dieu, par l'intercession  
des saints martyrs et de  
sainte Hélène, sauvez  
vos serviteurs  
Jean....<sup>1</sup>

La louable intention de donner à notre sainte un tombeau moins païen, et, par conséquent, plus convenable, peut-être aussi celle de lui assurer un refuge plus sûr, à une époque où les environs de Rome comptaient presque autant de brigands que de pèlerins, déterminèrent probablement cette première translation. Par malheur, cimetières et sanctuaires devaient bientôt offrir aux nombreuses reliques qu'ils recélaient une sécurité de jour en jour plus précaire.

En 826, les saints Pierre et Marcellin donnent le signal de l'exode. Des voleurs les emportent en France, puis en Allemagne, où ils sont encore.

1. H. Marucchi, *Guide des Catacombes*, p. 213.

Vers 842, c'est au tour de sainte Hélène.

Voici le récit savoureux que nous fournissent à ce sujet les chroniques du temps : rien n'en saurait mieux peindre les mœurs et la piété peu scrupuleuse.

Il y avait à Reims un simple prêtre, du nom de Theogis ou Teutgis, lequel rendait à la sainte impératrice un culte d'une ferveur peu ordinaire. Étant tombé gravement malade et désireux d'obtenir la guérison de son corps, en même temps que le salut de son âme, il fit vœu de se rendre à Rome en pèlerinage au tombeau des SS. Apôtres et à celui de sainte Hélène.

Sans plus tarder, notre homme se met en route, rempli d'une belle confiance et certain de recevoir du ciel les forces nécessaires à l'accomplissement de son pieux dessein. De fait, à peine est-il parti qu'il recouvre la santé. On conçoit que sa dévotion en ait été singulièrement accrue, et Teutgis nourrit dès lors le projet de ne plus se séparer de sa céleste bienfaitrice. En conséquence, et comme il lui était difficile de demeurer à Rome auprès de son tombeau, il résolut, en toute simplicité, de transporter le tombeau auprès de lui et d'en doter sa patrie.

Jusqu'ici, rien de mieux. Ces sentiments de Teutgis partaient d'un bon naturel et l'on ne peut

mettre en doute la droiture de ses intentions. Mais voici où la situation se complique.

Comment un pauvre prêtre, sans aucun titre, sans nulle recommandation, viendra-t-il à bout d'une entreprise à ce point osée? Si la chrétienté tout entière estime fort les reliques romaines, Rome, de son côté, ne professe pas à leur égard un moindre attachement. C'est là, pour elle, un trésor héréditaire, jadis payé du sang de ses plus nobles enfants, et le clergé de la ville, pape en tête, devra plus d'une fois compter avec cet attachement des Romains pour leurs saints. C'est ainsi que lorsque le puissant abbé de Saint-Médard de Soissons, Hilduin, vient demander les reliques de saint Sébastien, l'attitude hostile du peuple force Eugène II à dissimuler pour satisfaire au désir du célèbre personnage.

Donc inutile à Teutgis de s'adresser aux autorités et d'opérer au grand jour. Mais « avec le secours de Dieu », disent naïvement les chroniqueurs, mieux vaut dérober ce qu'on ne paraît pas disposé à lui céder de bon gré. Après quelques jours, employés à tâter le terrain et à tout préparer pour l'heureuse issue de son plan, Teutgis croit enfin le moment opportun. Un soir, il se glisse furtivement dans l'église des SS. Pierre et Marcellin, ouvre le sarcophage d'Hélène, s'empare du corps et

retourne à son auberge. Le lendemain, de grand matin, il quitte Rome en catimini.

Tout d'abord, il s'arrange de façon à passer inaperçu et ne fait pas de bruit : un esclandre pourrait tout perdre. Mais lorsqu'il est assez loin pour se croire à l'abri du ressentiment des Romains ou des foudres de l'autorité pontificale, Teutgis déballe son précieux chargement, crie à qui veut l'entendre qu'il possède les reliques de sainte Hélène, les offre à la vénération des pays qu'il traverse et, — raconte Flodoard, — voit bientôt les miracles confirmer ses paroles.

Il est probable qu'on ne le crut pas partout, et ce fut, sans doute, à cela que Teutgis dut de ne pas être allégé, en cours de route, d'une partie ou même de la totalité de son cher fardeau. Lorsque enfin il arrive dans son diocèse, il se heurte carrément à la méfiance et à l'incrédulité la plus inattendue. De si grandes reliques entre les mains d'un si petit personnage « *tam exigui presbyteri* » ! cela n'était pas vraisemblable. Pourtant la chose ne manquait pas d'une certaine importance et méritait un examen attentif. Quelle aubaine, en effet, si la véracité des assertions de Teutgis était reconnue !

Le siège métropolitain de Reims était alors vacant. Déposé en 825, sous Louis le Pieux, l'ar-

chevêque Elbon avait été rétabli par Lothaire, en 840. Mais, dès l'année suivante, quand ce dernier eut été repoussé par Charles le Chauve, Elbon le suivit dans sa retraite, et Reims dut attendre un nouveau pasteur jusqu'en 845, date de l'élection d'Hincmar. C'était donc aux soins du vidame Pardulus que l'affaire Teutgis revenait. Le vidame réunit une imposante assemblée de clercs et de moines. On écouta les explications du prêtre pèlerin. On compulsa les documents historiques dont on disposait et l'on découvrit que réellement sainte Hélène avait été ensevelie à Rome. On décida alors de procéder à une enquête.

Les saintes reliques avaient été provisoirement déposées au monastère bénédictin d'Hautvillers. On s'entendit avec les religieux, et deux d'entre eux, puis un troisième furent dépêchés à Rome avec mission de s'y informer, en secret et avec rapidité, de tous les points douteux ou obscurs, concernant l'enlèvement du corps de sainte Hélène.

Les délégués ne s'amusèrent pas en route. Bientôt on les vit revenir, confirmant les données de Teutgis et, bien plus, rapportant eux-mêmes de Rome « le corps sacré du bienheureux prêtre Polycarpe » ainsi que plusieurs autres reliques.

Tel quel, le récit de la translation d'Hautvillers n'est pas si étrange qu'il peut sembler au premier coup d'œil. Si l'on y introduit quelques légères rectifications, il rentre même tout à fait dans le cadre du ix<sup>e</sup> siècle qui fut, pour les reliques romaines, un véritable âge critique. La ville éternelle fut alors dépouillée avec une audace déconcertante et une avidité prodigieuse.

C'est que, déjà, elle exerce sur la piété des nations d'au delà des Alpes une attraction comparable à celle de Jérusalem, au temps des Croisades. Les pèlerins y accourent en foule et rapportent de leurs voyages des souvenirs qui excitent la convoitise de leurs concitoyens. Une très vive rivalité s'engage entre les églises ou les monastères, à qui possédera le plus de reliques et les plus belles. Seulement on ne tarde pas à rencontrer un obstacle. Nous avons vu que, menacée dans sa possession séculaire, Rome devient avare de ses pieux trésors et n'en laisse échapper quelques miettes qu'avec une décourageante parcimonie. Le peuple et l'autorité pontificale se liguent pour se défendre contre le pillage.

Mais alors, comme toujours, on tourne la difficulté en se ménageant des intelligences dans la place. Les reliques sont l'objet d'un véritable

commerce qu'une sorte de bande noire organise à Rome, au profit de la piété franque ou germanique sans doute, mais surtout à celui de ses propres finances. Un diacre, nommé Deusdona, a la direction de cette bande, et, chose remarquable, le cimetière des saints Pierre et Marcellin est précisément le centre de ses opérations. C'est là qu'il conduit plusieurs de ses clients et ceux-ci lui attribuent « une pleine et parfaite connaissance des lieux ».

« Ne pourrait-on pas supposer, observe à ce propos M. J. Guiraud<sup>1</sup>, que Deusdona ne connaissait si bien cette catacombe que parce qu'il en avait la garde, en sa qualité de diacre de la troisième région? Aucun texte ne nous l'affirme d'une manière rigoureuse et indéniable; mais l'union de la catacombe en question à l'église de Saint-Pierre-ès-liens, la résidence de Deusdona auprès de cette église, la connaissance parfaite que le diacre a de ce cimetière, la facilité avec laquelle il y accède, toutes ces circonstances concourent à nous faire croire, avec la plus grande vraisemblance, que ce marchand de reliques était

1. Cf. *Questions d'histoire et d'archéologie chrétienne*, p. 247; Paris, Lecoffre, 1906. M. Guiraud y consacre aux reliques romaines au IX<sup>e</sup> siècle une intéressante étude à laquelle j'emprunte tous ces détails.

l'administrateur même de la catacombe qu'il dépouillait. »

Ces quelques considérations éclairent d'un jour tout nouveau l'authenticité des exploits de Teutgis. A vrai dire, Deusdona disparaît de la scène vers 834 : mais on sait que « ses frères prirent sa succession ». Le commerce était évidemment trop lucratif pour être abandonné à la retraite de celui qui en fut peut-être l'initiateur et qui en reste le principal représentant.

Pour se tirer d'affaire et arriver à ses fins, le prêtre rémois, étranger dans Rome, ne pouvait agir seul. Il lui fallait des compères, lesquels d'ailleurs n'étaient pas difficiles à dénicher, car, en gens du métier, ils fréquentaient les gîtes où descendaient les voyageurs, dans le but de s'y livrer à une réclame discrète et d'amorcer le client. Teutgis, nous l'avons vu, invoqua tout d'abord « le secours de Dieu », ce qui ne l'empêcha pas, sans doute, de recourir aux bons offices de la bande Deusdona. A condition d'y mettre un prix honnête, il eût été bien surprenant que l'entente souffrit quelque retard.

Seulement, cela va sans dire, pareilles négociations doivent se conduire dans le plus profond secret. Acheteurs et marchands ou bénéficiaires de l'entreprise, tous étaient également intéressés

à ce que rien ne transpirât au dehors. Voilà pourquoi, à Reims même, l'assemblée présidée par le vidame, recommande soigneusement à ses enquêteurs de procéder, eux aussi, de la même façon. Il était à croire, en effet, que la cour de Rome eût assez mal accueilli l'arrivée de ces messagers de malheur. Ceux-ci s'adressèrent donc à la même agence pour obtenir tous les éclaircissements ou renseignements désirés. Et l'on s'explique ainsi comment eux-mêmes non seulement ne se firent pas éconduire, mais récoltèrent encore de nouvelles reliques.

Celles de sainte Hélène demeurèrent la possession de l'abbaye d'Hautvillers, dont Teutgis, — le pauvre homme l'avait certes bien mérité! — finit par devenir religieux, pour ne pas se séparer de sa chère sainte, selon toute apparence. Dès lors, les pèlerins ne cessèrent d'affluer à Hautvillers et la dévotion envers la sainte impératrice y fleurit sans interruption pendant plus de huit siècles, c'est-à-dire jusqu'à la grande Révolution.

Les reliques d'Hélène coururent alors un danger bien autrement redoutable que jadis, dans le mausolée de Tor Pignattara. Après avoir été victimes de la religion peu éclairée du moyen âge, elles risquaient maintenant d'être la proie d'une impiété trop clairvoyante. Pour les soustraire à

une profanation imminente, Dom Grossard, procureur de l'abbaye, les transféra à un autre monastère, celui de Montier-en-Der, dans la nuit du 8 mars 1791. Il les cacha dans l'église et monta auprès d'elles une garde inquiète. Bientôt poursuivi comme prêtre réfractaire, il se hâta de les confier au curé de Ceffonds, l'abbé Mongeois. Ainsi, dans ces tristes circonstances, on se passe de main en main la dépouille sacrée comme, sur le champ de bataille, on se passe le drapeau au fur et à mesure que ses porteurs succombent. Mongeois lui-même est incarcéré, et c'est à un brave chrétien de Ceffonds, Nemy Buvry, que revient l'honneur de sauver les reliques de sainte Hélène en les gardant dans sa maison jusqu'à la fin de la tourmente. A ce moment on les restitue à Dom Grossard qui, en 1820, sur la demande de la duchesse d'Angoulême, s'en dessaisit en faveur de l'archiconfrérie royale du Saint-Sépulcre, établie à Paris, dans l'église paroissiale de Saint-Leu. Depuis lors, elles n'ont plus bougé. La commune de 1871 en a violé la châsse, mais, saisie d'un respect inattendu, n'a pas osé s'attaquer aux ossements vénérés de la sainte dont un officier fédéré prit énergiquement la défense. De nos jours encore ils reposent là, en plein cœur de la capitale, entre cette vieille rue Saint-Denys qui

rappelle le Paris pittoresque d'autrefois et le boulevard Sébastopol dont la fiévreuse activité et les grands arbres semblent symboliser la vie et le luxe de la grande ville moderne.

A Rome, Teutgis avait, paraît-il, laissé dans le sarcophage de la voie Labicane la tête et quelques fragments du corps de sainte Hélène. Aux environs de 1140, sous le pontificat d'Innocent II, de hardis malfaiteurs s'introduisirent dans l'église des SS. Pierre et Marcellin, brisèrent le couvercle du sarcophage et s'emparèrent de l'or et des pierres précieuses dont était décoré le suaire de la sainte. Pour éviter le renouvellement d'une si odieuse profanation, on transporta les reliques à l'intérieur de la ville, dans l'église de l'Ara Cœli, où une chapelle fut dédiée à Hélène. Détruit par la Révolution, son autel fut restauré en 1833.

On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer les sanctuaires que l'Orient et l'Occident édifièrent sous le vocable de sainte Hélène. Outre la chapelle de l'Ara Cœli, on peut compter parmi les plus célèbres les églises souterraines de Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome, et du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. Tous ces monuments, ou peu s'en faut, mettent notre sainte en relation avec l'Invention de la vraie Croix. Nous devons examiner à présent, avec l'ampleur que nécessite

l'importance du sujet, les traditions relatives à cet événement.

Auparavant remarquons, une fois encore, que la grande Augusta a occupé l'une des premières places dans la lutte pacifique et généreuse du christianisme contre l'idolâtrie, au cours du IV<sup>e</sup> siècle. Fille du peuple et même sortie des derniers rangs du peuple, elle était ainsi mieux consciente des maux à guérir et des réformes à opérer. Pour maintenir la paix et une apparence d'union au sein d'un foyer que des jalousies tenaces menaçaient à chaque instant de détruire, — pour conserver au gouvernement de Constantin le caractère modéré et charitable que la nature despotique du prince, et l'atavisme païen s'accordaient à compromettre, — pour aider l'esprit chrétien à pénétrer les masses encore rebelles en s'en faisant aimer, la vertu d'Hélène fut une force incomparable.

Elle eut un cœur toujours jeune et fougueux, avec une intelligence lucide et calme. Elle était passionnée, et, pourtant, ses actes sont empreints du plus pur désintéressement personnel. L'ardeur incontestable de sa foi ne la conduisit à aucun excès de zèle. Jamais elle ne manqua à la charité sous prétexte de servir la vérité. Bien au contraire le trait saillant de sa tactique semble avoir été

de pénétrer dans l'esprit en passant par le cœur.

D'autre part, son humilité grandit en proportion des honneurs dont son fils et la vénération publique la comblent et cette vertu, si nouvelle dans la haute situation qu'elle occupe, raccourcit d'autant la route qui la sépare encore de Dieu et des âmes.

En somme, les lacunes des documents contemporains ne nous permettent pas de tracer d'elle un de ces tableaux fortement peints, dont les lignes larges et accusées, les couleurs vives et harmonieuses donnent la sensation du « vécu ». Mais dans la pénombre où elle restera peut-être toujours, sous le revêtement de légende qui emprisonne sa physionomie authentique, elle nous apparaît comme en une esquisse pleine de poésie, de vigueur et de grâce. On regrette de ne pas la connaître davantage : mais on en sait assez pour saluer en elle, en même temps qu'une grande âme, l'une des plus actives fondatrices de notre société chrétienne.

C'est là, déjà, un assez beau titre de gloire.

## APPENDICE

---

### SAINTE HÉLÈNE ET L'INVENTION DE LA CROIX<sup>1</sup>

Les données traditionnelles, concernant la découverte de la vraie Croix, sont, en général, bien connues.

Lorsque, vers 327, sainte Hélène vint en Palestine, elle aurait, dit-on, entrepris tout d'abord le déblaiement du lieu présumé du Calvaire, à la fois profané et préservé d'un oubli total par le temple construit sous Hadrien en l'honneur de Vénus. De fait, on ne tarda pas à découvrir le rocher du Golgotha, le saint Sépulcre, et, dans une citerne voisine, trois croix : celles du Seigneur et des deux larrons évidemment. On sait qu'au soir du Vendredi-Saint, les Juifs avaient

1. Cette étude a été d'abord lue en conférence publique à l'École biblique de Saint-Étienne à Jérusalem, en novembre 1906.

dû se hâter, à cause de la Pâque, de faire disparaître les corps des suppliciés ainsi que les instruments de leur supplice ; ainsi le voulait la loi. Rien d'étonnant donc, qu'on ait profité de la proximité d'une citerne vide pour y jeter les croix. L'agrandissement rapide de Jérusalem qui, sous Agrippa, s'étendit, au nord, jusqu'au mur actuel ou à peu près, eut pour conséquence de changer la destination et aussi, sans doute, l'aspect du Golgotha. Et les croix, enfouies dans leur tombe, purent traverser, de la sorte, les trois siècles qui s'écoulèrent de la mort du Christ au voyage d'Hélène. Si l'on ajoute que cette dernière discerna la Croix du Maître aux miracles opérés sous ses yeux, on connaîtra, dans ses grandes lignes, le récit communément admis de l'*Invention de la sainte Croix*.

Or, nous nous trouvons, à l'heure actuelle, et comme toujours lorsqu'il s'agit d'apprécier la valeur d'un récit ou d'une identification traditionnelle, entre deux camps opposés. De la découverte de la Croix, telle qu'on vient de la lire, les conservateurs — cela va sans dire — admettent tout ; les rationalistes, rien.

Dans lequel de ces deux camps allons-nous donc nous ranger ? Nettement et sans plus attendre je réponds : ni dans l'un, ni dans l'autre.

Comment cela ? et pour quelles raisons ? la présente étude a pour but de le montrer.

## I

La grosse difficulté à l'Invention traditionnelle de la Croix, celle que partisans ou adversaires ont mis une égale ardeur à établir ou à renverser, c'est à coup sûr, le silence d'Eusèbe. Le « Père de l'Histoire Ecclésiastique », le biographe détaillé de Constantin, l'évêque de Césarée — si voisin, par conséquent, du théâtre des événements — nous raconte la découverte du Saint-Sépulcre, la construction de la grande basilique qui le recouvrit et qu'il nous décrit minutieusement, en long et en large ; ensuite — ensuite seulement — il relate le voyage de l'impératrice en Palestine et avec beaucoup de soins encore il mentionne les deux basiliques qu'elle y fait élever, l'une à Bethléem, l'autre au sommet du mont des Oliviers; et tout cela, sans glisser le plus petit mot sur l'Invention de la Croix, ce qui donne vraiment à réfléchir<sup>1</sup>! Il y avait là matière à de beaux rapprochements, et les mo-

1. *Vita Const.*, III, 25-43.

tifs ne devaient pas manquer à Eusèbe, de les signaler. Lui qui rapporte la fameuse apparition d'une croix lumineuse au pont Milvius<sup>1</sup> et note soigneusement quel l'empereur, poussé par son amour pour Dieu, plaça au sommet du palais de Constantinople une croix d'or ornée de pierres précieuses<sup>2</sup>, comment ne nous dit-il rien de cette autre croix, la vraie, bien plus précieuse, après tout, aux yeux d'un chrétien et d'un évêque, comme s'il n'en eût rien su? Ajoutez cette dernière considération que rien n'était plus propre à illustrer le règne du premier empereur chrétien que cette providentielle et inespérée découverte, et le silence de ce panégyriste que fut Eusèbe deviendra tout à fait inexplicable.

On voit d'ici tout le parti à tirer d'un pareil argument. Aussi un annotateur à qui les mots ne coûtent sûrement pas, a-t-il pris soin de nous avertir que la critique en a fait son *palmare argumentum*. Le premier effort des conservateurs devait donc être de le réfuter. D'abord ils laisseront de côté la *Vita* et le *De laudibus Constantini* pour se rabattre sur la Chronique d'Eusèbe, traduite et complétée par saint Jérôme, où nous lisons en effet ceci : « Hélène, mère de Constan-

1. *Vita Const.*, I, 28.

2. *Ibid.*, III, 49.

tin, avertie par des visions divines, trouve à Jérusalem le bienheureux signe de la Croix, auquel fut attaché le salut du monde. » Ce serait parfait, si la pièce n'était si discutable que déjà le vieux Scaliger n'ait pu nous prouver que cette note, rapportée à l'année 321 au lieu de 327 et tirée mot pour mot de l'histoire de Rufin, n'avait en conséquence aucune chance d'être soit d'Eusèbe, soit de saint Jérôme.

Mais si, par aventure et à défaut d'un témoignage aussi explicite, Eusèbe nous fournissait une expression plus ou moins vague où l'on pût voir, sans trop de complaisance, une allusion à la vraie Croix ! Plusieurs ont cru la trouver dans un passage de la lettre adressée par Constantin à Macaire, évêque de Jérusalem, au sujet de la basilique du Saint-Sépulcre. « Le mémorial de la très sainte passion (du Sauveur), enfoui sous terre durant de si longues années... » et plus loin : « Ce lieu..., qui, dès le début, fut consacré par le jugement même de Dieu, est devenu dans la suite encore beaucoup plus saint, lui qui a rendu à la lumière le témoignage de la Passion du Seigneur<sup>1</sup>. » Un témoignage, un monument de la Passion du Seigneur, — dit-on avec

1. *Vita Const.*, III, 30.

une subtilité dont je laisse au lecteur le soin d'apprécier le raffinement, — cela semble s'appliquer plutôt à la Croix qu'au tombeau. Il est heureux que cette argumentation nous soit présentée avec une timidité et un embarras visibles : autrement ne pourrait-on pas dire, si le sujet comportait la plaisanterie, que cela seul en pourrait paraître une. En vérité, et malgré ce que l'expression a de vague et de général, — ou mieux, en raison même de son imprécision — n'est-il pas de bonne logique de l'appliquer à l'unique sujet de la lettre, je veux dire, au Saint-Sépulcre, et ce dernier ne met-il pas en relief autant la mort que la résurrection du Seigneur ? Aussi bien, si quelqu'un voulait voir, dans le passage susdit, une allusion au Golgotha<sup>1</sup>, quelle objection opposer à cette fantaisie, sinon que ce ne serait qu'une fantaisie tout comme d'y voir une allusion à la Croix ? Mieux vaut le reconnaître, c'est sûre-

1. Il est remarquable, en effet, qu'Eusèbe n'ait pas plus fait mention du Calvaire que de la Croix. C'est, à mon avis, la seule objection un peu forte qu'on puisse opposer au silence d'Eusèbe. Notons seulement que si l'on tient compte de cette objection, on peut conclure à « une découverte » réelle de la Croix, mais non à « la découverte traditionnelle » avec les détails qu'elle fournit et les personnages qu'elle met en scène. On le verra plus loin, je ne dis pas autre chose et j'appuie aussi fortement que possible sur cette importante distinction.

ment ailleurs qu'il nous faut chercher le *palmarum argumentum* de la tradition.

De la Chronique d'Eusèbe, dont nous parlions tout à l'heure, il nous reste de très courts fragments grecs, et beaucoup espéraient en voir les lacunes comblées par la publication des traductions faites au cours des siècles suivants. L'une des plus curieuses, sans contredit, et aussi des plus complètes, est celle que Michel le Syrien — dit le Grand — composa dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, et que M. Chabot a éditée avec beaucoup de soins et des notes excellentes. Or cette chronique syriaque, dont la première partie est une adaptation d'Eusèbe, relate, très au long, l'Invention de la sainte Croix par l'impératrice Hélène<sup>1</sup>. Nous y trouvons, il est vrai, des détails bien capables d'en compromettre l'autorité : ainsi la sainte vient à Jérusalem en compagnie du pape Silvestre de Rome ; à son arrivée, elle trouve la ville depuis longtemps détruite. Il est vrai encore que Michel donne auparavant une autre version de ce même événement, version fabuleuse dont nous aurons d'ailleurs l'occasion de parler. Mais enfin, ces quelques points d'origine douteuse mis à part, le récit du patriarche syrien ne laisserait

1. *Chronique de Michel le Syrien*, édition Chabot, t. I fasc. 2, liv. 7, ch. II.

pas d'être impressionnant si, dans cette première partie de sa chronique, il s'en tenait à Eusèbe à l'exclusion de tout autre, au moins en ce qui regarde la substance des événements rapportés. Par malheur, ce récit est un résumé à peine déguisé de celui de l'historien Socrate, que Michel suivra dans sa seconde partie et dont il a déjà usé dans sa première; ce qui ne l'empêche pas de transcrire, après ce morceau, quelques lignes, empruntées non à la *Chronique*, mais à la *Vie de Constantin*, et de conclure sans hésiter : « Ici finit le livre d'Eusèbe, parce qu'à cette époque finit sa vie ».

Donc le silence de l'évêque de Césarée est aussi avéré qu'inexplicable : car, encore qu'on ne puisse exiger d'un historien qu'il nous dise tout, absolument tout, sans aucune omission, volontaire ou non, nous devons pourtant le reconnaître, l'importance du fait, considéré en lui-même ou dans le parti qu'on en pouvait tirer à la gloire de Constantin, rend presque invraisemblable l'oubli de cet adulateur du pouvoir et de cet évêque.

On le voit, cette première objection ne peut être ni atténuée, ni grossie. D'ailleurs vouloir l'atténuer serait puéril, autant que la grossir, superflu. Avant d'en finir avec elle et pour être

complet, il faut encore l'appuyer de cette remarque, qui se présente d'elle-même à l'esprit lorsqu'on lit la *Vita Constantini* : le récit d'Eusèbe ne semble même pas laisser place à la découverte de la vraie Croix, telle, au moins, que nous la raconte la tradition ; car d'après l'ordre très serré qu'il garde, sainte Hélène ne serait venue en Palestine qu'après la découverte des lieux saints. Aussi la voyons-nous les vénérer dès son arrivée, et immédiatement après, s'occuper de la construction de ses deux églises. Il n'y a donc pas à craindre, encore une fois, de dépasser les limites d'une juste modération en tirant de tout ce qui précède la conclusion que voici : à s'en tenir à ce qu'Eusèbe ne dit pas, et même à ce qu'il a l'air de dire, l'historicité de l'*Invention traditionnelle de la Croix* n'est pas vraisemblable.

Mais,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, et ceux qui, tenant compte d'Eusèbe seul, font ce raisonnement : des gens peu scrupuleux qui voyaient, — assez naturellement du reste, — une connexion entre la découverte du Calvaire et celle des instruments de la passion, ont voulu suppléer aux lacunes de l'histoire en associant deux faits dont l'un était vérifié et l'autre seulement sup-

posé ; ceux-là vont trop vite en besogne. Nous pourrions tout aussi bien retourner contre eux l'argument qui s'attaque non pas précisément à l'Invention de la Croix, mais plutôt aux circonstances accidentnelles qui l'ont accompagnée. On ne saurait trop insister sur ce point si délicat. C'est une question que l'existence et, par conséquent, la découverte de la vraie Croix au IV<sup>e</sup> siècle ; et l'objectivité des explications, données par la tradition sous des formes diverses, en est une autre, distincte de la première, sur laquelle le silence d'Eusèbe peut n'avoir aucune prise. Cette distinction, d'une importance capitale, — à tel point qu'on ne saurait rien comprendre à la difficulté, si elle n'est pas très nette dans l'esprit du lecteur — va, du reste, s'éclaircir et s'accuser davantage, à mesure que nous dresserons la bibliographie de la Croix au IV<sup>e</sup> siècle et au début du V<sup>e</sup>. Passé cette époque, il sera inutile de pousser plus loin nos recherches, car nous n'aurions plus à enregistrer que des répétitions, ou, ce qui est pis encore pour l'histoire, des concordances.

## II

Chose remarquable, jamais, avant le 4<sup>e</sup> siècle, le monde chrétien ne semble préoccupé, si peu que ce soit, de la conservation possible de ce bois historique et sacré sur lequel le Christ était mort pour le salut du genre humain.

Et l'on ne peut dire que ce soit par indifférence ou manque de dévotion envers cette inestimable relique : il n'est pas rare, en effet, de rencontrer, dans les premiers écrivains ecclésiastiques latins ou grecs, des allusions à son symbolisme, à ses effets spirituels, au culte qui lui est dû. Ainsi le huitième des *Livres sibyllins*, que saint Justin connaît déjà et dont, par conséquent, la composition doit remonter aux règnes de Trajan ou d'Hadrien — (soit entre 98 et 138), — à la fin de son long et célèbre acrostiche sur Ἰησοῦς Χρειστός Θεοῦ Υἱος Σωτῆρ, en place un autre, plus petit sur Σταυρός, la *Croix*, où celle-ci est appelée : Vie des hommes pieux, scandale du monde, sceau glorieux, lumière des élus, bâton pastoral de fer<sup>1</sup>. Un peu plus tard, on nous apprendra minutieuse

1. *Or. sib.*, 244-248.

ment, ce que la Croix signifie<sup>1</sup>; quelles en furent les figures prophétiques dans l'Ancien Testament<sup>2</sup>; on nous dira le pourquoi de sa forme<sup>3</sup>; on nous invitera à l'honorer de notre mieux et Lactance constatera que les chrétiens avaient la pieuse habitude d'en tracer fréquemment sur eux le signe salutaire<sup>4</sup>.

Mais si le christianisme primitif est plein de vénération pour l'image de la Croix, s'il en parle comme d'une chose importante, si même il nous convie à mettre tout notre espoir dans ce bois très fécond, — πολυχαρπού<sup>5</sup>, — il ne paraît pas espérer d'entrer, quelque jour, en possession de la Croix, monument historique et matériel. C'est au sixième livre sibyllin (vv. 26, 27 et 28), que j'emprunte ce détail : « O bienheureuse Croix, sur laquelle Dieu fut couché, la terre ne te possédera pas, οὐχ ἔξει σε χθόνι; mais tu embrasseras du regard l'immensité du ciel, lorsque le visage irrité et toujours jeune de Dieu lancera des éclairs. » Que celui qui a écrit ces lignes soit juif converti ou hérétique, qu'il ait pour patrie la Phrygie, la Syrie ou l'Égypte, peu

1. *Clemens Alex.*, *strom.*, II, 20.

2. *Irenaeus*, *Contra hær.*, V, 17.

3. *Clem. Alex.*, *str.*, VI, 11.

4. *De morte Pers.*, 10.

5. *Or. sib.*, V, 256.

nous importe : et puisqu'on date ce morceau de l'expédition d'Alexandre Sévère en Perse (aux environs de 235), nous en pouvons toujours tirer qu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle, on croyait la Croix transportée au ciel, d'où elle ne devait redescendre qu'à l'avènement du Fils de l'Homme, au dernier jour. Notons seulement au passage que l'expression τὸ νέον Θεοῦ ὄμυα trahit bien la haute antiquité du morceau ; c'est ainsi qu'on représentait le Christ dans les peintures des Catacombes.

Transportons-nous maintenant un siècle plus tard, c'est-à-dire vers le milieu du IV<sup>e</sup> : la situation est toute différente.

Par trois fois<sup>1</sup>, saint Cyrille de Jérusalem nous parle de la diffusion, dès lors universelle, des reliques de la vraie Croix. De plus nous lisons, dans sa dixième *Catéchèse* cette phrase significative : « Il en témoigne, le saint bois de la Croix qu'aujourd'hui encore on montre ici, auprès de nous. » Si l'on veut bien se rappeler que Cyrille prononçait ses discours dans l'église même du Saint-Sépulcre, on sera porté à voir dans ce passage, la première mention de la grande relique, que tous les pèlerins vont bientôt signaler, dans une chambre à côté du Calvaire.

1. *Catéch.*, 4, 10 et 13.

Quelqu'un pourra peut-être me reprocher d'avoir, en le traduisant, un peu interprété le texte de Cyrille. C'est l'expression  $\muεχρι\ σημερον$  que j'ai rendue par « aujourd'hui encore ». Et si l'on est tenté de voir dans la rectification de cet à peu près une minutie de peu d'importance, il sera bon de remarquer que l'authenticité de tout le passage en question a été rattachée à cette seule expression. « Jusqu'à ce jour », dit-on, cela s'applique à la persistance d'un fait dont les origines se perdent dans une antiquité déjà respectable. Comment donc Cyrille peut-il employer semblable formule, alors que vingt ans au plus — d'après la tradition la plus conservatrice, — le séparaient du jour où l'on était entré en possession de la vraie Croix ? Pour répondre à cette objection, Noël Alexandre<sup>1</sup> a pris un biais qui consiste à rapporter  $\muεχρι\ σημερον$ , non à l'Invention de la Croix, mais à la crucifixion même du Seigneur, de telle sorte que le sens de la phrase serait : « Voilà déjà trois siècles que le Christ a été crucifié, et pourtant aujourd'hui nous possérons le bois de son supplice. » Avouons-le, ce n'est pas très clair et, comme toujours, lorsqu'on en est réduit à biaiser, pas du tout convain-

1. *Hist. Eccl.*, t. VII, ch. vi, a. 12.

cant. Pourquoi ne pas dire simplement qu'il ne faut pas apporter une rigueur mathématique à juger le sens d'une locution; que lorsqu'on écrit ou qu'on parle, il est bien rare qu'on donne, sans faute, à chaque terme sa valeur originelle ou critique. Après tout, Cyrille de Jérusalem ne faisait pas de la critique littéraire mais un sermon, ce qui n'est pas la même chose; son style est purement oratoire, et son apologétique aussi parfois. Inutile donc de le chicaner sur l'interprétation plus ou moins stricte d'un mot, voire d'une idée. D'ailleurs qui nous dira à quel moment précis une chose est assez vieille pour mériter telle ou telle expression? Cela même se pèse-t-il ou se mesure-t-il aussi rigoureusement? Lorsque saint Matthieu nous dit à propos d'Haceldama : « C'est pourquoi ce champ a été appelé champ du sang *jusqu'à ce jour* », y avait-il donc un si grand laps de temps d'écoulé<sup>1</sup>? Quoi qu'il en soit, et si même on ne veut pas tenir compte de ce dernier passage de la dixième *Catéchèse*, il n'en reste pas moins vrai que, dès 350, les reliques de la vraie Croix couraient le monde.

Nous en trouvons une seconde preuve dans un document archéologique, qui vient à point,

1. *Noël Alex.*, t. VII, ch. vi, a 12.

dirait-on, confirmer les assertions de saint Cyrille. Une inscription, qu'on peut voir maintenant au Louvre (Musée chrétien), découverte à Râs el-Ouâd en Algérie et datée de 359, fait, elle aussi, mention du bois de la vraie Croix. Lors donc que saint Jean Chrysostome<sup>1</sup>, vers la fin de ce même siècle, nous apprendra que beaucoup de gens, à Constantinople, portent, enchâssée dans l'or et suspendue au cou, une parcelle de la vraie Croix ; lorsqu'un peu après, en 403, nous verrons saint Paulin de Nole<sup>2</sup> en envoyer une à Sulpice Sévère pour une église des Gaules, nous ne trouverons là rien de bien surprenant, attendu que c'est la continuation naturelle d'un mouvement nettement dessiné depuis cinquante ans.

Ainsi, voilà des faits bien attestés, inattaquables. A partir de 350, les reliques de la Croix sont répandues — ou au moins se répandent — dans le monde chrétien, et s'il y a dans les paroles de Cyrille quelque exagération oratoire, nous devons reconnaître qu'elles sont vraies au fond, puisqu'elles concordent avec d'autres documents très précis.

Or, cette diffusion des reliques de la Croix, si

1. *Contra Jud. et Gent.*, 10.

2. *Epist. xxxi ad S. Sev.*, dans Migne. Toutes mes citations patristiques sont faites d'ailleurs d'après Migne.

rapide qu'on la suppose, il faut bien lui laisser un certain temps pour s'accomplir. N'exagérons rien : au IV<sup>e</sup> siècle, les communications sont incessantes entre l'Orient et l'Occident ; les pèlerins commencent à diriger leurs pas vers les lieux saints, découverts sous Constantin. C'est l'époque des voyages de saint Jérôme, de Rufin, de sainte Paule ; on s'écrit aussi beaucoup, surtout depuis le concile de Nicée. Déjà auparavant l'élucidation de certains points de doctrine — la controverse euse, par exemple — avait nécessité des rapports épistolaire assez fréquents entre les évêques, mais la paix dont jouissait enfin l'Église l'extérieur, et, d'autre part, les conflits ardents soulevés dans son sein par l'arianisme, rendaient encore plus considérable et suivi cet échange d'idées et de bons offices. Toutefois les communications n'étaient encore ni tellement sûres, ni si rapides, que nous ne devions accorder quelques années à certaines églises lointaines, — quel n'ait été l'empressement de leur piété, — pour leur procurer des souvenirs, reliques ou objets divers de Jérusalem. D'ailleurs, je me garderai bien de préciser davantage et de fixer un chiffre même approximatif, ce serait dangereux.

Contentons-nous donc de cette première conclusion, qui, tout au moins, a l'immense avan-

tage d'être incontestable : à la fin de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, on croyait posséder le saint bois de la Croix ; puis, de cette seconde, dont la vraisemblance a quelque chance d'être prise en considération par plusieurs : comme précédemment on n'avait même pas l'espoir de le recouvrer un jour puisqu'on le croyait au ciel, vers la même époque, et contre toute attente, on l'a découvert.

Si, après cela, quelque esprit soupçonneux trouvait bon d'ajouter qu'on a aussi bien pu l'*inventer*, au sens moderne du mot, il faudrait lui répondre qu'un principe de droit valable autant pour l'appréciation du passé que pour celle du présent dit *nemo malus nisi probetur* ; que, jusqu'à présent, personne n'a encore pu apporter la preuve que cette possession de la vraie Croix soit née d'une duperie et d'un mensonge ; que, par conséquent, l'hypothèse de sa *découverte* est plus raisonnable et plus admissible que celle de son *invention*.

## III

Mais à quelle date précise cette découverte s'est-elle effectuée ? Où ? Comment ? Par qui ?

les choses se compliquent, et le silence Eusèbe devient d'autant plus embarrassant que pour trouver la première réponse à ces questions, faut descendre jusqu'en 395, c'est-à-dire exactement soixante-huit ans après la date assignée à l'événement par la tradition courante.

On ne peut, en effet, s'arrêter à la lettre écrite par Cyrille de Jérusalem<sup>1</sup> à l'empereur Constance sujet de l'apparition d'une croix lumineuse, 351 : outre qu'elle ne nous apprend pas grand' chose, sinon que « le bois salutaire de la Croix a été trouvé à Jérusalem au temps de ton père Constantin, très aimé de Dieu et d'heureuse mémoire », elle a de plus le tort d'être fort contestée. Inutile donc d'y insister et lorsqu'on aurait édité les raisons, vieilles déjà, qui militent pour contre son authenticité — (et, pour ma part, elles me semblent au moins aussi bonnes les unes que les autres) — la lumière ne serait pas faite et nous ne pourrions encore nous reposer sur cette base branlante.

C'est bien alors en 395, au discours prononcé par saint Ambroise<sup>2</sup> aux funérailles de Théodose, qu'il nous faut aller pour trouver un document authentique, officiel et partant solide. Par exemple,

1. *Epist. ad Const.*, dans Migne, p. 1165.

2. *De obitu Theod.*

nous avons ici de quoi compenser copieusement le silence de l'époque précédente, car c'est avec abondance de détails et grande effusion oratoire que l'évêque de Milan se livre à ce qui était pourtant, dans son discours, une simple digression. Voici son récit, moins les longues, et d'ailleurs éloquentes réflexions qu'il met dans la bouche d'Hélène.

« Pleine d'anxiété au sujet de son fils, à qui était échu le gouvernement du monde romain, Hélène se hâta vers Jérusalem pour y chercher le lieu de la Passion du Seigneur.... Elle vint donc et commença par visiter les lieux saints. L'Esprit lui inspira de chercher le bois de la Croix. Elle s'approcha du Golgotha et dit : « Voici le lieu du « combat, où est la victoire ? Je cherche l'éten- « dard du salut et je ne le vois pas.... » Elle creuse donc le sol, elle en rejette au loin les décombres. Voici qu'elle trouve, pêle-mêle, trois gibets sur lesquels la ruine s'était abattue et que l'ennemi avait cachés. Mais le triomphe du Christ peut-il rester dans l'oubli ? Troublée, Hélène hésite ; elle hésite comme une femme. Mue par l'Esprit-Saint, elle se rappelle alors que deux larrons ont été crucifiés avec le Seigneur. Elle cherche donc la croix du milieu. Mais ne peut-il se faire que, dans leur chute, les croix n'aient été con-

fondues, l'ordre interverti? Elle revient à la lecture de l'Évangile et s'aperçoit que la croix médiane portait l'inscription : Jésus de Nazareth, roi des juifs. Par là fut terminée la démonstration de la vérité et, grâce au titre, on reconnut la croix du salut. C'est ce que Pilate avait répondu à l'interrogation des Juifs : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit, c'est-à-dire : Je ne l'ai pas écrit pour vous faire plaisir, mais pour l'instruction des âges à venir; ce n'est pas pour vous que je l'ai écrit, mais pour la postérité. C'était presque dire : Pour qu'Hélène puisse le lire et reconnaître ainsi la Croix du Seigneur. Hélène donc trouva le titre et elle adora son Roi. »

Tel est le récit de saint Ambroise. Légende ou tradition authentique, — ce n'est pas encore le moment de se prononcer à ce sujet, — on peut remarquer que c'est toujours ainsi qu'elles apparaissent à leur naissance : complètes dans l'enchaînement des faits, ou peu s'en faut; scrupuleuses dans les données de détail qui peuvent servir à l'explication des événements; très raisonnées et en somme très raisonnables; elles ne se départent pas de cette bonne simplicité qui ne laisse rien à deviner, c'est vrai, mais ne se surcharge pas d'incidents extraordinaires, romanesques ou merveilleux. L'avenir s'en chargera

bien suffisamment, lui qui agrémente et grandit la légende, amplifie et défigure l'histoire, précisément parce qu'il travaille sur elles. Mais au début, quand il n'y a rien de préexistant, lorsqu'on doit construire de toutes pièces, on se contente de dessiner les grandes lignes en leur ajoutant juste le nécessaire; il suffit à l'histoire de narrer les choses telles qu'elles se sont passées dans la réalité souvent assez plate, et à la légende de les imaginer telles qu'elles auraient été si jamais elles avaient eu lieu. De la sorte, la légende paraît aussi simple que l'histoire, et l'histoire aussi naturelle que la légende.

Quand on a découvert la Croix? Cela va sans dire, avec les lieux saints eux-mêmes. La loi des Juifs ne leur ordonnait-elle pas de faire disparaître, avant la Pâque, les instruments de supplice avec les suppliciés! Et dans la précipitation et le trouble qui suivirent la mort du Christ, n'a-t-on pas dû cacher les gibets aux environs du Golgotha! — Qui les a retrouvés? Qui serait-ce, sinon sainte Hélène dans son fameux voyage? — A quoi on reconnut la croix du Seigneur? A sa position médiane, et, au cas assez probable où l'ordre n'eût pas été conservé, au titre. N'est-ce pas pour cela que, par une disposition de la Providence, Pilate a maintenu, malgré les réclama-

tions des Juifs, ce qu'il avait écrit? C'est si vraisemblable, — ou si vrai, comme on voudra, — qu'à Constantinople et vers le même temps exactement, saint Jean Chrysostome, dans une de ses homélies sur saint Jean<sup>1</sup>, nous dit la même chose et presque dans les mêmes termes. A la vérité, Chrysostome ne nous raconte nulle part l'*Invention* de la Croix, mais ce petit détail, si caractéristique, du but, inconscient d'ailleurs, de l'acte de Pilate, détail qu'il nous donne comme en passant et pour nous démontrer l'importance du titre de la Croix, nous laisse à penser qu'il devait posséder les mêmes renseignements que saint Ambroise à Milan. Ainsi, à cette date précise de 395, telle était la version officielle à Milan et à Constantinople, deux points si importants de la chrétienté que nous pouvons, sans danger, généraliser et dire simplement : telle était la croyance alors. Pas pour longtemps, du reste.

De l'an 395 à l'apparition de l'*Histoire Ecclésiastique* de Rufin<sup>2</sup> il ne s'est guère passé plus de six ans, ce qui n'est pas beaucoup en soi, mais nous allons voir qu'il n'en fallait pas davantage à la tradition pour se grossir de nombreuses ajoutes

1. *In Joann. Hom.*, 85.

2. *Hist. Ecc.*, I, 7, 8.

et qu'il ne faut pas longtemps à un récit, tombé dans le domaine populaire, pour perdre sa physionomie première.

Ce n'est plus sous la simple impulsion de sa piété qu'Hélène vient à Jérusalem, c'est sur l'ordre de Dieu, qui lui envoie des visions ; ce n'est plus à la suite de fouilles méthodiques et raisonnées qu'on découvre la Croix. Fi donc ! un si grand événement résultant d'une combinaison purement humaine, ou amenée par l'action ordinaire de la Providence ! Un signe céleste indique à l'impératrice le lieu qu'elle doit faire creuser. Ce n'est plus, enfin, un témoignage assez évident pour reconnaître la Croix du Christ que l'inscription tracée par Pilate ; il faut le témoignage de Dieu même, il faut un miracle.

« Or, il y avait dans cette même ville une femme de haut rang, qui, atteinte d'une maladie grave, était déjà presque à demi-morte. Dans ce même temps, l'Église de Jérusalem était gouvernée par l'évêque Macaire. Ce dernier, témoin des hésitations de la reine et de tous les assistants, leur dit : « Apportez ici toutes les croix retrouvées. Celle qui a porté le Seigneur, Dieu va nous l'indiquer à présent. » Et étant entré avec la reine et tout le peuple chez la malade, il fléchit les genoux et fit cette prière : « Vous, Seigneur, qui, par la

Passion de votre Fils unique crucifié, avez sauvé le genre humain, et qui, en ces derniers jours, avez mis au cœur de votre servante le désir de chercher ce bois bienheureux, auquel notre salut fut attaché, montrez de façon évidente laquelle de ces croix eut la gloire de servir au supplice du Maître et quelles furent celles employées à celui des serviteurs. Faites que cette femme qui est ici couchée mourante, au contact de ce bois salutaire soit, des portes de la mort, rappelée à la vie. » Il dit et tout d'abord il fait toucher à la malade une des trois croix, mais sans résultat. La seconde ne produisit aussi aucun effet. Mais à peine a-t-il approché la troisième qu'aussitôt la femme ouvre les yeux, se lève pleine de force, et avec une agilité bien plus grande qu'elle n'en a jamais eue, se met à courir à travers toute la maison et à magnifier la puissance de Dieu. »

Évidemment, Rufin est un merveilleux conteur et son récit forme un petit tableau parfait, bien vivant, d'une lecture agréable et facile. On ne peut s'empêcher de constater pourtant combien on s'est éloigné de saint Ambroise et de saint Chrysostome. Et si ces deux Pères se sont donné tant de peine pour nous prouver qu'on a bien pu distinguer la Croix du Seigneur d'après sa position et l'écrêteau de Pilate, qu'en conclure, sinon

qu'on ne connaissait pas alors le miracle rapporté par Rufin ? Car, du coup, le voilà l'argument péremptoire, indiscutable ! Dès lors à quoi bon chercher un appui sur l'idée d'une place qui avait bien des chances de n'avoir pas été conservée, et d'un titre qu'il était, après tout, bien étonnant de retrouver encore fixé, lui aussi, au même endroit trois siècles après ?

Mais alors cinq ou six ans suffisent donc pour faire naître, dans l'imagination du populaire, un miracle aussi éclatant et aussi détaillé que cette guérison de la femme mourante de Rufin ? C'est bien là, en effet, qu'il nous en faut venir, et, nous y verrons d'autant moins d'inconvénient qu'un plus petit nombre d'années encore a suffi — nous allons le constater — pour donner à cette malheureuse créature le coup de la mort et pour transformer ainsi une simple guérison en une résurrection proprement dite. C'est en 403 que saint Paulin de Nole<sup>1</sup> envoie à Sulpice Sévère la lettre qui va nous renseigner à ce sujet.

Tout le monde sait la profonde et religieuse amitié qui unissait le disciple de saint Martin à l'évêque de Nole : ce dernier ne l'appelle-t-il pas fréquemment son *frater unanimus* ; — mot intra-

1. *Epist.*, xxxi, ad S. Sev.

duisable mais qui veut dire que les deux amis ne faisaient plus qu'une seule âme, un seul cœur. Or, Paulin, ayant appris par « le frère Victor » que Sulpice cherchait des reliques pour sa nouvelle basilique *apud Primuliacum* n'hésite pas à se défaire en sa faveur d'une parcelle de la vraie Croix, rapportée de Jérusalem, par sa parente Mélanie. Mais prudemment, dans la crainte qu'on ne conteste l'authenticité de cette précieuse relique, il juge bon de raconter à son ami l'histoire de la découverte de la Croix; car, dit-il, si on l'ignorait, on ne s'expliquerait pas comment la Croix a pu échapper à la fureur des Juifs si ardents à faire disparaître tout ce qui touchait à la foi chrétienne.

Notons au passage qu'au début du v<sup>e</sup> siècle, un historien ecclésiastique — (Sulpice Sévère, outre sa biographie de saint Martin, a composé une *Chronique* en deux livres<sup>1)</sup> — pouvait donc ignorer l'histoire de l'Invention de la Croix, histoire déjà septuagénaire pourtant, à en croire la tradition. Cette ignorance fait d'autant moins de doute que Sulpice, achevant sa *Chronique*, s'est tout bonnement contenté d'y insérer le récit de Paulin, sans même prendre la peine d'en chan-

1. *Chronicorum quæ vulgo inscribuntur Historia sacra, libri duo.*

ger notamment les termes; de telle sorte que les deux témoignages de Sulpice et de Paulin n'en font, en somme, qu'un seul<sup>1</sup>.

Or, l'appoint de ces deux vénérables personnages, dans le développement de la tradition qui nous occupe, se ramène surtout à deux faits: ils font intervenir les Juifs dans la découverte de la Croix qui, cette fois, opère la résurrection d'un mort.

Les Juifs n'apparaissent encore que timidement dans la lettre de Paulin, et seulement parce qu'Hélène, pour être plus sûre de son fait, a voulu s'aider du témoignage des plus habiles d'entre eux pour connaître le lieu précis où le Christ a souffert et a été enseveli. Mais nous allons voir quelles proportions imprévues atteignit cette pauvre petite semence, jetée par Paulin dans le sillon de l'imagination populaire. C'est peut-être une digression; on me la pardonnera, tant elle est jolie et instructive. Si au moins elle parvenait à convaincre certains que dans cet ordre d'idées comme dans beaucoup d'autres, il n'y a que le premier pas qui coûte, et qu'une fois lancé sur le chemin de l'histoire, un récit, plaisant ou grave, y récolte, de ci, de là, de toujours plus

1. *Hist. Sac.*, II, 33, 34.

amples moissons de détails inédits et de circonstances précises !

Au temps de Sozomène<sup>1</sup>, soit quarante ans après saint Paulin, la renommée fait identifier le Calvaire par certain Hébreu, guidé par un mémoire, à lui légué par ses pères : et, si l'on désire savoir comment s'appelait ce Juif, bien digne, en effet, de passer à la postérité, saint Grégoire de Tours<sup>2</sup>, à la fin du vr<sup>e</sup> siècle, se charge de nous l'apprendre : il avait nom Judas, et, après sa conversion — car il s'est converti et a reçu le baptême — Cyriaque ou Quiriace. Un peu de temps encore, et sa généalogie se dessine, avec les noms de Simon, son père, et de Zachée, son aïeul. Il n'y a plus de raison pour s'arrêter en si beau chemin : bientôt on va faire de Quiriace un évêque de Jérusalem et même un martyr de la foi, sous le règne de Julien l'Apostat<sup>3</sup>. A dire vrai, l'Orient a été assez long avant de croire à cette fable, dont ses érudits se sont moqués jusqu'au ix<sup>e</sup> siècle ; quant aux Occidentaux, ils ont dû attendre, pour s'en voir débarrassés, l'apparition de Baronius, des Bollandistes, de Tillemont, en un mot, de toute

1. *Hist. Eccl.*, II, 1.

2. *Hist. Franc.*, I, 6.

3. Bède, *Hom.*, 93. Cf. les études de Baronius, *An.*, 326. Acta SS. 3, 4 mai. Tillemont, *Mém.*, t. VII.

cette pléiade de travailleurs acharnés et de critiques implacables, qui furent l'honneur de la science catholique aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

Et certes, ils y ont eu du mérite ; leur tâche ne laissait pas d'être ardue, car beaucoup d'églises ont honoré ce saint Quiriace, évêque et martyr : Ancône l'a choisi pour patron ; Provins lui a dédié sa vieille cathédrale ; Rome, Orléans et Provins se disputent l'honneur de posséder sa tête. On se trouvait donc en face d'une tradition assez bien plantée et largement répandue. Eh bien, malgré cela, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, — la date est à retenir, car il y a là une bonne leçon pour nous modernes, — dès le XIII<sup>e</sup> siècle, en plein moyen âge, un moine de Saint Marien d'Auxerre disait au sujet de cette fable de saint Quiriace : « Si quelqu'un veut la soutenir, parce qu'on s'en sert depuis longtemps dans l'Église, qu'il sache que, quand la raison se trouve contraire à l'usage, l'usage doit céder à la raison. » Papebrock dit — et redisons après lui — que l'on ne saurait trop rappeler cette règle à ceux qui trouvent mauvais qu'on accuse de fausseté diverses choses introduites dans l'Église par l'ignorance de l'histoire ; et que, si l'on a de bonnes preuves contre ces narrations fabuleuses, il ne faut point s'arrêter à l'obstination, soit du menu

peuple, soit de ceux dont l'intérêt est de soutenir ces erreurs communes<sup>1</sup>.

Terminons ici cet aparté sur l'introduction des Juifs dans l'histoire de la vraie Croix, pour aborder le second point caractéristique du récit de Paulin, c'est-à-dire la résurrection du mort.

« Le Seigneur prit en considération les pieuses hésitations de ses fidèles serviteurs; il éclaira celle qui, la première, portait le poids de cette sainte sollicitude et lui inspira d'envoyer à la recherche de quelqu'un qui venait de mourir et de le faire apporter. Sans retard, son ordre est exécuté. On apporte un cadavre: on le dépose à terre; on étend sur lui une des croix, puis une autre; mais la mort méprisa le gibet des criminels. Enfin la Croix du Seigneur se manifesta par une résurrection. A son contact salutaire, la mort prend la fuite: le cadavre se réveille et se lève à la stupéfaction des vivants; on le délivre, comme autrefois Lazare, de ses bandelettes funèbres, et aussitôt il s'avance plein de vie parmi ceux qui l'attendaient. »

On le voit, les détails sont semblables à ceux fournis par Rufin, à cette seule mais notable différence près, que le miracle est rendu beaucoup

1. Cf. Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Hist. Eccl.*, t. VII, note 3 sur sainte Hélène.

plus éclatant puisque, cette fois, un mort revient à la vie, et non pas un malade à la santé.

## IV

Avant de pousser plus avant, il est bon de remarquer que, jusqu'à présent et si l'on veut bien en excepter saint Jean Chrysostome dont le témoignage est, — nous l'avons vu, — très peu explicite, tous les auteurs qui consacrent de leur autorité l'Invention traditionnelle de la Croix sont des Occidentaux. Le fait est assez curieux pour mériter d'être signalé, car enfin, s'il y avait au monde, une voix autorisée à se faire entendre au sujet de cette histoire, c'était bien celle de l'Orient, où elle avait dû se passer. L'opinion publique, cette « reine du monde », si lymphatique qu'on la suppose dans les pays chauds, n'y est pourtant pas morte à ce point qu'une découverte aussi sensationnelle n'ait eu des chances de l'émouvoir quelque peu.

Or, c'est à Édesse qu'il nous faut aller découvrir les premiers vestiges de cette émotion, dans la singulière *Doctrine d'Addaï*, rédaction syriaque, faite au début du v<sup>e</sup> siècle, de la non moins singulière *Légende d'Abgar*. Notons, au préalable,

que même dans la *Doctrine d'Addaï*, comme l'a très bien observé M. Rubens Duval, le récit de l'Invention de la vraie Croix forme un hors-d'œuvre et, par conséquent, court le risque d'être un peu postérieur au reste de l'ouvrage, — un peu seulement. Mais puisque, tel qu'il est, c'est, en somme, le principal des divers écrits syriaques concernant cette tradition, en voici le résumé<sup>1</sup> :

« Lorsque Claude César, que Tibère avait créé le second de l'empire, alla combattre les rebelles d'Espagne, Protonice, son épouse, instruite par saint Pierre des miracles de Jésus, fut prise du désir de visiter les lieux saints. Elle se rend à Jérusalem avec ses deux fils et sa fille qui était vierge. A son arrivée, elle est reçue avec de grands honneurs et descend dans le grand palais d'Hérode, où Jacques, le directeur de l'Église de Jérusalem vient lui rendre visite. Elle prie Jacques de lui montrer le Golgotha, la croix sur laquelle le Christ a subi la passion et le tombeau où il a été inhumé. Jacques répond que les lieux saints sont en la possession des Juifs, qui empêchent les chrétiens d'en approcher. Elle mande aussitôt Oniâs, fils de Hannan, et Juda, fils d'Abdschalom, les chefs des Juifs, et leur intime l'ordre de

1. J'emprunte ce résumé à M. R. Duval, *Hist. d'Édesse*, p. 96, sq.

livrer à Jacques le Golgotha, le tombeau et le bois de la Croix. Elle veut présider elle-même à la prise de possession de Jacques. Dans le tombeau, elle voit trois croix qui étaient celles de Notre-Seigneur et des deux larrons. Au moment même, sa fille tombe morte, sans cause apparente. Protonice supplie Dieu de lui rendre sa fille, afin que son saint nom ne devienne pas un sujet de dérision pour ses ennemis. Mais son fils aîné explique que cette mort fortuite doit plutôt tourner à la gloire de Dieu, qui s'est servi de ce moyen pour révéler la vraie Croix confondue avec les deux autres. Approuvant cet avis, la reine prend une croix, la pose sur le cœur de la jeune fille qui demeure inerte. L'épreuve renouvelée avec une autre croix ne donne encore aucun résultat. Mais à peine la troisième croix a-t-elle touché le corps que la jeune fille revient à la vie et se relève. Protonice, confirmée dans sa foi, remet la vraie Croix à Jacques et lui ordonne de construire sur le Golgotha et le tombeau du Christ un grand édifice qui servira au culte et aux assemblées des fidèles. Elle ramène sa fille, le visage découvert, par les rues de Jérusalem, afin de rendre public ce miracle, qui fait la joie des Chrétiens et la honte des Juifs et des païens. De retour à Rome, Protonice fait connaître le miracle à Claude, qui

ordonne l'expulsion des Juifs de l'Italie. « Le récit de l'Invention de la Croix, ajoute Addaï, a été rédigé par Jacques, directeur de l'église de Jérusalem, qui en avait été le témoin oculaire, et adressé par lui aux autres apôtres. »

Il faudrait, après cela, que nous eussions vraiment mauvaise volonté pour n'y pas croire !

Toujours est-il que si ce document pèche par quelque endroit, ce n'est sûrement pas par manque d'originalité. Aussi les érudits ont-ils le champ libre et nous risquons de les voir dissenter à perte de vue sur une aussi belle pièce.

Il n'est pas nécessaire pourtant d'être grand clerc pour reconnaître que, malgré ses étrangetés, ses anachronismes et sa naïveté, ce récit est, dans les grandes lignes du moins, celui que nous avons déjà entendu raconter ailleurs. Nous n'irons pas, pour cela, jusqu'à dire avec M. Rubens Duval que les Syriens ont sans doute confondu Hélène, mère de Constantin, avec Hélène d'Adiabène, la reine qui s'est construit à Jérusalem le superbe mausolée, aujourd'hui dénommé « tombeau des Rois ». Franchement, on a beau être Syrien et Syrien d'Édesse, on ne bouleverse pas à ce point les lois de l'histoire ; et, lorsqu'à sa disposition on a, si peu d'années auparavant, une impératrice illustre et universellement connue, on

ne va pas lui substituer une petite reine morte depuis plus de trois siècles ! Il serait plus naturel, et plus conforme à la façon de procéder habituelle, d'attribuer à la mère de Constantin les faits et gestes de la reine d'Adiabène. Aussi bien, si nous voulions partir à la recherche de toutes les personnalités historiques qui peuvent se cacher derrière l'héroïne du récit syriaque, nous n'en finirions pas, d'autant que, peut-être, il ne s'en cache aucune.

On observera, tout d'abord, que le nom de Protonice est d'origine grecque, encore qu'il se donne, en syriaque, le luxe d'une triple forme : πρωτη (Protoniqi), πρωτη (Ptroniqi), et πρωτη (Protniqo). Suivant qu'ils s'attachaient de préférence à l'une ou l'autre de ces formes, les érudits nous en ont donné des interprétations différentes. Mais qu'il y ait là une allusion au τούτῳ νίκᾳ de la vision de Constantin, comme le veut Nœldeke<sup>1</sup>; — qu'il soit préférable de lire πετρονίκη, « la victoire de Pierre », si l'on adopte le sentiment de Zahn<sup>2</sup> et de Nestle<sup>3</sup>; — ou bien encore, avec Tixeront<sup>4</sup> dont la lecture

1. *Liter. Centr.*, p. 937.

2. *Gelehrte Anz.*, p. 177.

3. *De sancta Cruce*.

4. *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 187.

semble préférable,  $\pi\rho\omega\tauονίκη$ , « la première victoire »<sup>1</sup>; c'est là une question d'intérêt secondaire puisque, dans tous les cas, on s'accorde à reconnaître dans Protonice un *nom parlant*.

A qui demanderait comment le rédacteur de la *Doctrine* a été amené à se servir d'un pareil nom, on n'aurait que l'embarras de choisir une hypothèse pour lui répondre. Est-ce à la suite d'une lecture fautive d'un texte antérieur? Les Syriens sont assez coutumiers du fait. Ou bien voulait-on nous éviter la peine de tirer nous-mêmes « la morale de l'histoire »? C'est encore vraisemblable, car l'*Invention de la Croix* était une « victoire » de la foi sur les païens et les juifs. Enfin qui nous dira s'il n'y a pas, dans le récit syriaque, quelque arrière-pensée d'allégorie?

Mais il est certain que si, à pareille époque, on a pu déguiser de la sorte la tradition aujourd'hui courante, celle-ci n'était pas encore fixée. Autrement, semblable travestissement n'eût jamais été admis. Or, il l'a été, et si bien que, plus tard, lorsque la tradition eut reçu sa forme définitive, il ne vint pas à l'idée des Syriens de mettre en doute l'authenticité de cette première version; ils se contentèrent de la concilier avec la nou-

1. Cf. R. Duval dans *La littérature syriaque et l'Histoire d'Edesse*.

velle<sup>1</sup>, en racontant que, sous Trajan, la Croix retomba au pouvoir des Juifs et qu'elle fut alors ensouie de nouveau, à la même place où sainte Hélène la découvrit, une seconde fois, en 327.

Cette incertitude, ces tâtonnements de la tradition orientale, qui était alors, comme dirait un scolastique, *in fieri*, expliquent qu'on ait pu rapporter l'événement au 1<sup>er</sup> siècle, sous le règne de Claude. D'ailleurs, ce prince, ayant rendu un décret d'expulsion contre les Juifs d'Italie, donnait au tout un certain air d'authenticité. Le malheur est que notre Syrien a relu son histoire à vol d'oiseau, ce qui l'a sans doute empêché de remarquer que les Chrétiens, considérés alors comme une secte juive, furent compris dans le décret d'expulsion. Il est donc vrai que ce récit de la *Doctrine d'Addaï* pèche par toute autre chose que par la banalité!

On ne peut en dire autant des trois documents appelés par le moyen âge l'*Historia tripartita*, c'est-à-dire, des œuvres de Socrate<sup>2</sup>, Sozomène<sup>3</sup> et Théodore<sup>4</sup>, avec qui nous arrivons au milieu du v<sup>e</sup> siècle. De ces chroniqueurs, le premier et

1. Michel le Syrien donne les deux versions.

2. H. E., I, 17.

3. H. E., II, 1, 2.

4. H. E., I, 16. 17.

Le troisième ne font guère que nous répéter les renseignements déjà fournis par Rufin. Quant au second, Sozomène, il unit bout à bout les deux miracles de la guérison de la femme malade et de la résurrection du mort, nous avertissant ainsi, par cette concordance, qu'il est inutile de chercher plus loin des documents dignes de s'appeler des sources historiques.

En résumé donc, nous constatons, avant 350, l'existence de la vraie Croix à Jérusalem et dans le monde entier où ses reliques sont déjà répandues. Dans cette constatation, le silence d'Eusèbe ne saurait nous gêner, puisque Eusèbe est mort vers 340.

D'autre part, nous avons vu avec quelle rapidité le récit traditionnel de l'Invention de la Croix s'est greffé d'additions de toute espèce, de plus en plus précises et nombreuses, à mesure que nous nous éloignions des événements. Il est donc à tout le moins difficile de dire si l'aspect que nous nous trouvons, dans saint Ambroise, en 395, est, en fait, le premier.

Nous nous trouvons alors acculés à deux hypothèses. Ou bien le récit d'Ambroise ne nous donne pas la forme primitive de la tradition et représente lui-même une des nombreuses

phases par lesquelles elle a passé, depuis le fait qui lui a donné naissance jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle (époque où elle est à peu près fixée); dans ce cas quelle peut bien être cette forme primitive? et que devrons-nous enlever à la version ambrosienne pour la posséder? Ou bien si on la reconnaît, sans difficulté, dans le *De obitu Theodosii*, il faut avouer qu'elle nous arrive bien tard. Et l'on peut se demander pourquoi le silence d'Eusèbe s'est perpétué, — chez les Grecs, — avec saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, et — chez les Latins, — avec saint Hilaire, saint Augustin, saint Jérôme surtout; pourquoi il ne se rompt que soixante-huit ans après l'événement; pourquoi enfin le récit traditionnel est demeuré stationnaire pendant tout ce temps, alors que, à partir du moment précis où nous le rencontrons pour la première fois, il ne lui faut pas plus de dix ans pour subir toutes les transformations que nous avons constatées.

C'est là un dilemme dont on ne sortira pas, à moins de conclure qu'ici, comme partout et toujours, l'important est de distinguer et de faire la part des choses; qu'on risque également de se tromper quand on dit, en bloc et tout de go, avec certain Français, que le fait de l'Inven-

tion de la Croix est « l'un des plus solidement établis de l'histoire de l'Église au <sup>iv<sup>e</sup></sup> siècle », ou encore quand on veut voir en lui, comme certain Allemand, une pure « fable ». Le plus sage et le plus sûr est d'attester, textes en main, l'existence, et par conséquent, jusqu'à preuve du contraire, la découverte de la Croix dans la première moitié du <sup>iv<sup>e</sup></sup> siècle, mais en la séparant des circonstances et modalités diverses dont nous la trouvons revêtue dans la suite de l'histoire.

En d'autres termes, — et puisqu'il est de mode de finir par une considération d'ordre général, — cela revient à rejeter les deux opinions extrêmes pour s'arrêter, une fois de plus, à ce qui paraît être le juste et vrai milieu.

Dans un article paru dans la *Revue du Clergé Français*, le 15 mai 1907, alors que la présente étude était déjà envoyée à l'impression, M. Turmel cite un passage de sainte Silvie (Etheria), dont il n'y a, ce me semble, à tenir aucun compte. Voici le passage : *Harum ergo ecclesiarum sanc-  
tarum encenia cum summo honore celebrantur,  
quoniam crux Domini inventa est ipsa die. Et ideo  
propter hoc ita ordinatum est, ut quando primum  
sanctæ ecclesiæ suprascriptæ consecrabantur, ea  
dies esset, qua crux Domini fuerat inventa, ut*

simul omni lætitia eadem die celebrarentur. (Édition P. Geyer, Vienne 1898.)

De ce texte il résulte que, vers 385, on croyait savoir le jour où s'était accompli un événement dont précédemment on taisait même l'année. Qu'en conclure ? sinon que ce renseignement a tout juste la valeur de celui qui suit et d'après lequel *ce même jour* serait aussi l'anniversaire de la dédicace du Temple de Salomon — ce qu'on prouve par les Écritures ! Adaptation factice qui ne peut faire avancer la question d'un pas.

J'ajoute que M. Turmel conclut, lui aussi, à l'inadmissibilité de l'*Invention traditionnelle* de la Croix, et qu'on a, jusqu'à l'heure actuelle, vainement essayé de le résuter.

## TABLE DES MATIÈRES

---

PRÉFACE . . . . .	I-XII
CHAPITRE I. — La Bithynie . . . . .	1
CHAPITRE II. — Hélène et Constance Chlore . . . . .	19
CHAPITRE III. — La conversion d'Hélène . . . . .	35
CHAPITRE IV. — L'Augusta . . . . .	53
CHAPITRE V. — Le pèlerinage en Palestine . . . . .	73
CHAPITRE VI. — Sainteté d'Hélène . . . . .	93
CHAPITRE VII. — La gloire posthume de sainte Hélène . . . . .	III
APPENDICE. — Sainte Hélène et l'Invention de la Croix . . . . .	131

---

